

présence du futur

serge brussolo

le carnaval de fer



denoël

SERGE BRUSSOLO

Le carnaval de fer

roman



DENOËL

1983, by Éditions Denoël
19, rue de l'Université, 75007 Paris

ISBN 2-207-30359-4

*Pour Sylvie,
Mac Maco,
Poko le singe,
et les autres...*

La Cité des Oracles

Prologue

Le train file dans la nuit. Et la locomotive creuse sa trouée dans l'épaisseur des ténèbres, dévorant les rails, crachant un panache de suie que le vent de la course rabat aussitôt sur son échine de wagons comme un voile de mariée sur le négatif d'une pellicule photographique.

Aucune lumière dans les voitures, aucune veilleuse dans les couloirs, rien qu'une dizaine de wagons aveugles où le moindre lumignon semble tabou. Un convoi obscur qui file dans l'obscurité, un curieux train fantôme aux passagers tâtonnants.

Dans le huitième compartiment de tête, assis dans le fauteuil réservé n°1234 (sens de la marche – côté vitre) il y a un homme. Un vieillard à peau grise engoncé dans un costume de confection trop grand pour lui. Sa glotte s'agite constamment sur le trajet de sa gorge à la chair grumeleuse et plissée. Ses mains tremblent sur ses cuisses maigres, comme deux bêtes racornies tavelées de jaune et de brun. Il s'appelle David, il se rend à la Cité des Oracles. Il a près de soixante-dix ans.

Tout à l'heure, lorsque le convoi s'arrêtera dans un interminable hurlement de freins, il saisira son chapeau de feutre à bord roulé, sa valise de mauvais carton et descendra avec les autres.

Pas une seconde il ne remarquera la jeune femme aux nattes noires qui l'observera avec avidité de l'autre bout du quai. Elle sera vêtue d'une grossière chemise de toile paysanne serrée à la taille, d'un gilet de maroquin et de bottes de chasse aux talons éculés qu'elle portera jambes nues. David passera devant elle sans même la voir, sans même s'étonner de l'aspect médiéval de sa mise. Pourtant elle s'appelle Sirce, et c'est lui qu'elle attend depuis plusieurs jours déjà.

Il ne verra pas davantage l'homme en cape de cuir pourpre qui se sera dissimulé derrière la vitre de la consigne pour le

détailler à son insu. Lui, personne ne connaît son nom, mais son crâne rasé, ses joues poudrées de blanc à la japonaise, sa bouche grassement maquillée de rouge à lèvres, le désignent à tous comme un Maître de la Parole. Un « bavard », de la confrérie des Cycliques, plus exactement.

Non, David ne verra rien. Ni l'homme ni la femme. Il ne sait pas encore que pour ces deux joueurs il va bientôt devenir le pion dont ils souhaitaient depuis si longtemps l'arrivée sur le damier de leurs fumeuses combinaisons...

Une partie va s'engager dont il n'a pas la moindre conscience. Il n'est encore qu'un vieillard, un vieillard comme il en débarque chaque nuit une demi-douzaine sur le quai de la Cité des Oracles, la ville « thermale » oubliée des cartes officielles.

Oui, dans quelques minutes la machine va boucler son premier tour de roue, le manège va s'ébranler.

... Il se nomme David.

Elle s'appelle Sirce.

L'autre n'a pas de nom, mais le lourd froissement de sa cape de cuir écarlate vaut toutes les cartes de visite. Et plus particulièrement celles des Maîtres de la Parole...

1

La nuit gommait les contours du train aux wagons curieusement badigeonnés de peinture noire. L'obscurité était telle qu'à dix mètres il devenait pratiquement impossible de détecter les formes du convoi. Seuls les fuites de vapeur spasmodiques, le martèlement des bielles et des pistons, indiquaient encore sa présence.

David fit quelques pas sur le quai avec l'impression qu'une bête énorme et invisible haletait dans les ténèbres au rythme de quelque monstrueuse copulation. Il se saisit de sa valise et marcha vers la sortie. Il avait dû faire tout le voyage dans l'obscurité la plus complète, sous l'œil suspicieux d'un chef de train veillant farouchement à ce qu'aucun passager n'outrepasse la consigne et ne se mette à lire le journal à la lueur d'une lampe de poche. Il lui avait fallu se déplacer à tâtons, le long des couloirs, à la recherche des toilettes. En vain. Ayant fini par se perdre, il avait uriné au hasard sur la porte d'un compartiment et s'était trouvé incapable de rejoindre sa place. Un contrôleur l'avait alors pris par la main pour le guider comme un enfant.

« ... C'est le règlement, chuchotait l'homme en uniforme, on n'y peut rien. Personne ne doit connaître la route du train. Il y a encore trois mois, des fanatiques religieux ont essayé de nous bombarder. La ligne qui dessert la ville des Oracles n'est pas bien vue, ça c'est sûr ! Alors on prend des précautions. Au début on mettait des rideaux noirs ou on peignait les carreaux en bleu pour conserver la lumière à l'intérieur des compartiments mais il y avait toujours un crétin pour baisser les vitres... Maintenant plus d'électricité ! Comme ça on est tranquille ! »

Il soupira. Le quai se vidait.

Sans un regard pour ses compagnons de trajet, il pénétra dans le hall carrelé. Un panneau émaillé se balançait au plafond, encadré par deux gros ventilateurs de cuivre :

Vous venez d'arriver dans la Cité des Oracles.
Ne cherchez pas à localiser votre position.
Votre sécurité dépend de votre silence.

David eut un haussement d'épaules et franchit le seuil des toilettes. Il se sentait fatigué, pire : usé ! Il tourna le robinet du lavabo, se mouilla les paumes et les appliqua sur son visage. Dans la glace son reflet le fixa dans les yeux. Ce soir, les rides striant son front, ses tempes, ses joues, lui paraissaient plus creuses que jamais. Vieux. Le mot vint buter contre ses dents comme un renvoi. Il était vieux.

Un bourdonnement étrange lui fit soudain lever la tête. Au-dessus du miroir, pendant à une torsade de fils, une pauvre ampoule de 40 watts pleurait une lueur jaunâtre de veillée mortuaire. C'était d'elle que provenait le bruit. Sa première réaction fut de diagnostiquer un court-circuit, puis son regard accrocha un minuscule point noir en suspension au centre de l'ampoule. Une tache voletant de manière désordonnée, comme prisonnière... Sa curiosité éveillée, il se hissa sur la pointe des pieds, haussant son nez à la hauteur de la lampe.

L'insecte : un phasme, une mante – peut-être une échinodèle ? – semblait déployer une énergie douloureuse à seule fin de se maintenir sur la paroi de verre lisse à une distance raisonnable du filament en incandescence. David se demanda comment la bête avait pu pénétrer à l'intérieur de l'ampoule et survivre en un milieu pareillement hostile, luttant de façon constante pour échapper, à la fois, à l'asphyxie et au feu. À de multiples endroits la carapace et les élytres présentaient des traces de brûlure. Une des minuscules pattes arrière, aux articulations si complexes, restait bizarrement rétractée, comme hors d'usage. David plissa les yeux, tentant d'effacer de ses prunelles l'image éclatante du filament. Ce n'était pas la première fois qu'il notait la présence d'insectes à l'intérieur de thermomètres, de tubes au néon... À ce moment le phasme, la mante perdit prise. David vit distinctement le petit corps caparaçonné de gris percuter la couronne blanche. Avant qu'il ait eu le temps d'actionner l'interrupteur l'ampoule avait

explosé avec un claquement sec, plongeant la pièce dans l'obscurité. Un picotement désagréable monta dans sa joue, là où la déflagration venait d'incruster de fines particules de verre. Ses doigts touchèrent la peau que la barbe du soir rendait rugueuse. Un peu d'humidité, un peu de sang...

Il se baissa, tâtonna pour trouver sa valise. Le chapeau de feutre anglais lui irritait le front, il résista au besoin de sortir son mouchoir pour en nettoyer la bande de cuir interne et traversa le hall d'une traite. Sans lever les yeux.

Dehors, un cabaret accroché au flanc d'un haut bâtiment de pierre grise l'agressa de toute sa lumière. C'était une taverne encerclée par les arcades ténébreuses d'un marché couvert ou d'une galerie réservée à la prostitution. Il en montait une odeur âcre de vinasse éventée et de parties génitales. Sur les marches conduisant à la terrasse on avait enchaîné un gorille ridiculement affublé d'une salopette de toile jaune. La bête musculeuse jetait sur les consommateurs un œil hébété tout en jonglant mollement avec une poignée de boules étoilées. Son maître, un petit homme chauve au visage rougeaud, se tenait en retrait, un seau de plastique à la main. En s'approchant davantage David repéra une flaque entre les pieds du singe, ainsi qu'une tache sombre sur la salopette à la hauteur du bas-ventre. Il comprit que l'animal, entravé, se trouvait réduit à uriner sous lui et dans ses vêtements à longueur de journée. Surprenant le regard du voyageur, le petit homme vida le contenu de son seau entre les pattes du singe, effaçant du même coup les traces du méfait.

David continua son chemin. À l'agence on lui avait précisé que l'hôtel se situait tout au bout de la rue et que sa chambre y serait retenue au nom fictif de « M. Sat ». On lui avait bien recommandé de ne pas oublier ce mot code, mais de ne le noter nulle part. Il avait promis, arguant que sa mémoire ne souffrait d'aucun trouble, contrairement à ce que pouvait laisser craindre son âge avancé.

Il marchait les yeux rivés au trottoir. Sans curiosité. Indifférent à l'architecture baroque de ce centre de pèlerinage qui ne figurait sur aucune des cartes officielles depuis plus de

deux siècles. Il marchait, seulement préoccupé de savoir si le lit serait bon.

À l'hôtel on l'accueillit sans chaleur. Une femme maigre en blouse grise et chignon lui tendit une clef et lui désigna le premier étage. Toutefois, en posant le pied sur la volée de marches, il ne put retenir un tressaillement. Au milieu de l'escalier, se tenant à la rampe avec laquelle il faisait corps, un homme de bois sombre le dominait, figé en un mouvement qui ne finirait jamais. C'était une statue de près de deux mètres de haut, sculptée avec un soin maniaque du détail. Il en montait un délicieux parfum d'encaustique. En la dépassant David put constater qu'on n'avait rien oublié, ni la décoration au revers de la veste, ni les initiales sur le mouchoir moussant hors de la pochette. Le colosse serrait une plaque émaillée dans la main droite, un carré de métal qu'il présentait comme une carte de police et sur lequel on lisait :

*En quittant la Cité des Oracles
je resterai muet comme une statue.*

David se secoua, prenant conscience qu'il fixait le personnage depuis plus d'une minute, comme en état d'hypnose. En bas, au centre du hall, la logeuse s'était immobilisée l'air méfiant. Il se força à sourire et se hissa jusqu'au palier où il n'eut aucun mal à localiser sa chambre. C'était une pièce au plafond voûté comme celui d'une cave ou d'un abri antiatomique, aux meubles vieillots empestant la cire et l'antimite.

Il se laissa tomber sur le lit avec la certitude que le poids de sa fatigue allait crever le sommier.

Quelques livres aux couvertures jaunies occupaient l'étagère du cosy modern style. Des romans policiers d'un autre âge, il les feuilleta machinalement. Leurs titres ne lui étaient pas inconnus... Des souvenirs émergeaient de la vase des ans. Des épaves qu'il pensait rongées, inidentifiables, et qu'il découvrait soudain intactes... C'était... C'était à Deauville, dans le grenier d'oncle Jean, c'était... Quel âge avait-il alors ? Treize ans ? Quatorze ? C'était avec Kazor, le chien jaune. C'était la maison

familiale avec sa statue défigurée dressée au milieu des fougères...

Il aurait voulu endiguer ce flot, cette hémorragie mémorielle, ce « mal des vieux » comme il avait coutume de l'appeler. Mais la logorrhée du passé emplissait son esprit. Il s'abandonna, se laissant bercer. Le temps coulait, fleuve invisible, charriant dans ses remous une multitude de débris dont il avait dû maintes fois s'inspirer pour recomposer le puzzle de sa vie...

Il sursauta brusquement. Sa tête venait de heurter le montant du lit. Il avait failli s'endormir, anesthésié par ses souvenirs et la fatigue du voyage. Une nouvelle fois il songea à la statue de bois dressée à mi-course sur l'escalier de l'hôtel, aux livres grossièrement coloriés...

On frappa à la porte, il se releva d'un bond, comme pris en faute. Avant qu'il ait eu le loisir de répondre le battant s'était ouvert. La femme en blouse grise et chignon s'avança. « J'ai oublié de vous dire, commença-t-elle d'une voix aigre, vous n'êtes pas d'ici et parfois il se produit un phénomène très particulier qui peut surprendre les étrangers. Une altération des choses, rien de bien grave. C'est seulement passager. Si ça se produit ne vous effrayez pas, il faut attendre que ça passe. C'est tout. On appelle ça la *rigor mortis*, ça ne touche que les objets. Bonsoir. »

À peine avait-il eu le temps d'ouvrir la bouche qu'elle avait regagné le couloir. Il était trop fatigué pour s'étonner. Il se dévêtit, passa un pyjama et se glissa sous les couvertures. Dix minutes après il dormait.

La sensation ne vint que beaucoup plus tard, avec l'aube. Torturé par une effroyable envie d'uriner il tenta de s'asseoir sur sa couche. En vain. C'était comme si, subitement, il était devenu paralysé. Bien que bandés à se rompre, ses muscles ne parvenaient plus à mouvoir ses membres, et, quoique voulant à toute force se lever, il demeurait étendu dans la même position foetale. Immédiatement son front se nimba de sueur. Pourtant ses doigts jouaient librement sur l'oreiller. C'était comme si quelque plaisantin s'était amusé à le recouvrir, durant son sommeil, d'une couche de ciment à prise rapide. Il voulut crier

mais les paroles de la logeuse lui revinrent à l'esprit : *Rigor mortis...* L'appellation latine de la rigidité cadavérique ! Il venait de comprendre. L'angoisse de l'inexplicable cessa de lui étreindre la gorge. Un simple phénomène de contraction moléculaire, rien de plus ! Sous l'action d'un champ magnétique quelconque, d'un rayonnement dont l'origine restait à définir, les matières inanimées comprimaient leurs constituants à l'extrême. Une éponge se changeait en pavé, les chemises entassées sur les étagères des armoires en autant de sculptures hyperréalistes. Draps, serviettes, nappes se raidissaient jusqu'à devenir indépliables. Une courte seconde il s'imagina, ouvrant son lit au burin, trempant ses chemises dans l'eau chaude pour leur rendre leur mollesse primitive. Pour la première fois depuis longtemps il se prit à sourire.

Puis le phénomène cessa et il put rejeter l'édredon d'un coup de pied, comme on repousse le corps flasque d'un combattant dont la mort vient de dégonfler les muscles meurtriers. Il se rua dans le couloir en quête des toilettes et s'immobilisa au-dessus de l'urinoir, le sexe pincé entre deux doigts, vidant sa vessie à longs jets sonores. Avant qu'il ait eu le réflexe de se rajuster, le petit monde de l'hôtel se contracta à nouveau. Le pyjama à grosses rayures bleues qui couvrait son corps maigre prit l'exacte consistance de la brique, le paralysant face à la conque de faïence blanche où l'urine faisait à présent une tache ocre. Instinctivement il tenta de reculer, mais ses muscles ne purent que frémir. Il était comme une bête fossile prisonnière d'une falaise, un mammifère affolé que la lave englobe de sa chape mousseuse et noire. Ses jarrets se tendaient vainement, ses articulations craquaient sous l'effort. Il finit par renoncer, la sueur au front, figé dans une posture ridicule, le sexe pendant par l'entrebâillement de la braguette du pyjama-cuirasse. Il était statue de chair vive, mannequin dans la vitrine de quelque magasin de cauchemar. D'étranges acheteurs allaient se mettre à défiler à la recherche de vêtements résistants, des êtres formidables à l'anatomie capable de plier les matériaux les plus durs. Ils s'arrêteraient devant le mannequin-David, froisseraient le pyjama d'acier entre leurs doigts puissants, ils...

Il ferma les yeux, déglutit. Ce n'était qu'une situation désagréable, rien de plus. On l'avait prévenu : « La Cité des Oracles est fertile en manifestations déroutantes. Ne vous effrayez pas, il n'y a aucune sorcellerie là-dessous. Rien qu'un jeu subtil d'échanges magnétiques et gazeux, de permutations moléculaires. La Cité des Oracles est placée sous le régime des changements. Gardez toujours cela en mémoire. Rien de ce que vous y verrez n'appartient au fantastique, à la magie. Les théorèmes scientifiques régissant les échanges chimiques du lieu sont différents de ceux que vous connaissiez jusqu'à maintenant. C'EST TOUT. »

Il parvint si bien à se décontracter qu'il finit par s'endormir. Il ne s'éveilla qu'à l'instant où le vêtement, redevenu souple, cessa de le maintenir en position verticale, le laissant choir sur le carrelage des toilettes. Le coccyx meurtri, il regagna sa chambre en maugréant, se jurant bien que la nuit prochaine il dormirait nu et sur les couvertures !

Il procéda à de rapides ablutions, se rasa et descendit prendre son petit déjeuner. La salle à manger était presque vide, personne ne le salua. Mais peut-être était-ce mieux ainsi. Lorsque la femme grise qui assurait le service lui apporta son plateau, il s'inquiéta de la fréquence des crises de *rigor mortis*. Ne risquait-il pas de se retrouver paralysé dans la rue ou...

La serveuse haussa les épaules. « Ça n'arrive que la nuit, marmonna-t-elle d'un ton excédé, faut dormir à poil, c'est tout. »

Il se le tint pour dit et s'efforça d'avaler les deux croissants caoutchouteux qu'on avait déposés dans son assiette. Son appareil dentaire lui faisait mal, une fois de plus, et il renonça. Il se sentait fatigué, fripé. Ses idées ne formaient plus qu'une grosse boule incohérente dans un coin de sa cervelle et il peina longuement à les démêler. Il était absorbé dans cette tâche de classification quand la logeuse au chignon lui tapa familièrement sur l'épaule. Sa blouse grise, amidonnée à l'excès, semblait avoir été taillée dans un morceau de carton.

« Bien dormi ? s'enquit-elle sans se soucier d'obtenir une réponse. Vous pensez à votre rendez-vous monsieur Sat ? Il est

fixé à seize heures, aux grottes. Vous vous rappellerez ? Tenez, voici un plan, tout y est indiqué. Ne le perdez pas... »

Elle lui parlait comme à un enfant. Était-il donc si vieux ? Si proche de la décrépitude ? Il avait pourtant la conviction que ses facultés mentales étaient toujours intactes. Il y avait bien sûr ce fichu penchant à ressasser le passé qui l'envahissait de temps à autre, sans qu'il s'y attende, ses « hémorragies de mémoire » comme il se plaisait à les nommer, mais à part ça...

Il secoua la tête, se reprit et étouffa un juron. Ne pas remuer le crâne a tout bout de champ ! C'était une manie de vieillard gâteux !

Il demeura une minute songeur, à tourner et retourner la carte entre ses doigts ridés, puis repoussa sa serviette.

Dehors il faisait beau. Une lumière dorée coulait sur les façades baroques, aplatissant les ciselures, les rondes-bosses, dont elle mangeait les ombres. David fit quelques pas, s'orientant. L'atmosphère était à peu de chose près celle d'une ville thermale avec ses promeneurs à l'allure pimpante. Des canotiers fleurissaient çà et là, des cannes de jonc flexible, des nœuds papillon... À la vue d'une telle décontraction il fut pris d'un doute : des figurants ? Il n'était pas naïf, il connaissait depuis longtemps les basses pratiques des agences de voyages interplanétaires qui se plaisent à encercler les hôtels pour touristes d'une meute d'acteurs « indigènes » rétribués à la journée pour se montrer souriants, bon enfant, hospitaliers, serviables et « terriblement affectueux »...

Il décida de faire un peu de lèche-vitrines, de nourrir sa vieille passion des objets, son goût des amoncellements, de la répétition. Il ne fut pas long à trouver ce qu'il cherchait : l'échoppe poussiéreuse et démodée d'un commerce qui tendait à se faire de plus en plus rare : *l'orfèvrerie-confiserie...*

Un goût acide lui piqua la langue et la salive lui envahit la bouche, exactement comme lorsqu'il était enfant. La devanture l'attirait tel un aimant, il ne voyait plus qu'elle avec son encadrement de dorures désuètes, la calligraphie sophistiquée de son enseigne, la...

Les orfèvres-confiseurs se terraient au creux d'obscures boutiques bardées de serrures et de signaux d'alarme. Une

vitrine de verre blindé, épaisse de trois centimètres, offrait au regard un assortiment d'écrins de satin juchés sur des coussinets de velours cramoisi. Les couvercles relevés, bâillant sur la nacre d'une doublure de soie blanche, évoquaient irrésistiblement l'image d'une colonie d'huîtres perlières trônant sur leurs rochers moussus. La lumière un peu glauque qui régnait derrière la vitre accentuait cette impression par son halo trouble d'aquarium mal entretenu. Poser son front sur le verre renforcé c'était se pencher à la surface d'un trou d'eau, perdre son regard dans l'intimité verte de ces replis ourlés d'algues brunes où la vase vieillit à l'abri des frissons du large, sédiment figé en une décantation terminée depuis des siècles et que ne vient plus rider aucun courant. Cube opalescent, la vitrine sentait le sel et le varech, et David n'eût pas été étonné outre mesure de voir des bulles s'échapper des écrins pour filer en chapelets grouillants vers la surface. Il n'était jamais bon de s'attarder trop longtemps à la devanture d'un orfèvre, les commerçants d'objets précieux nourrissant généralement une peur panique du cambriolage, et l'œil devait se contenter de ces brèves échappées, de ces plongées furtives au creux des présentoirs pour s'imprégner de visions aussi brutales qu'éphémères.

Chaque écrin présentait sur sa langue de soie matelassée un bonbon dans son emballage d'origine, une unique friandise enrobée de cellophane multicolore, mais aussi précieuse que le plus pur des diamants. Une coquille de sucre durci scellée sur un noyau de crème rare, une pastille de miel fourrée de liqueur violette, une dragée lisse comme un œuf de marbre, polie, satinée, à la fragrance d'amande grillée... Et les caramels ! Cubes de pâte brune ou dorée, parallélépipèdes d'ambre clair ou de jade mou, offerts à la dent, tendres et fragiles...

Oui, chaque bonbon provenait du lointain trésor des confiseries royales. Des recettes oubliées (détruites par mesure de prudence !) avaient présidé à leur élaboration, des conservateurs puissants leur avaient permis de traverser les siècles sans que s'altérât leur saveur, et ils demeuraient intacts, aussi frais qu'en cette soirée chaude où on les déposa pour la

première fois sur la table de Cléopâtre, dans le drageoir de Lucrèce Borgia ou la bonbonnière de Louis le Quatorzième...

David frissonna, pris d'une fièvre subite. Il y avait là des bonbons dont la valeur devait frôler les cinquante carats. Il aurait donné deux doigts de sa main droite pour pouvoir, ne serait-ce qu'une minute, compulser leurs certificats d'origine ! Son âme de collectionneur se réveillait sous les incantations de la convoitise. Il savait parfaitement que certaines pastilles au chocolat avaient demandé quinze ans de savante élaboration à leur créateur, que certains sucres d'orge, rochers, truffes, avaient été enlevés à coup de surenchères dans la pénombre de salles de vente devenues brusquement hystériques, que...

Un reflet derrière la vitre lui signala que le maître des lieux l'observait. Un Martien probablement, de la tribu des Ghojäs, comme tous ses confrères. C'étaient de petits hommes à l'embonpoint prononcé, à la peau couleur de vieil ivoire. Une langue aux papilles hypertrophiées leur emplissait la bouche, les contraignant à se nourrir au moyen d'une canule osseuse qui émergeait de leur gorge au niveau de la pomme d'Adam. Cette alimentation éternellement liquide, insufflée par une poire en caoutchouc, ne les gênait en rien puisque, n'entrant jamais en contact avec leurs muqueuses gustatives, elle les préservait du même coup de toute saveur vulgaire. Véritable organe d'expertise, leur langue ne servait qu'à tester la valeur des pièces de confiserie qui leur étaient soumises. Il fallait les voir effleurer la surface du bonbon à l'aide d'un petit pinceau aux poils rigides, puis poser la touffe de martre sur le bout de l'énorme appendice qui leur distendait les joues, violet comme celui d'un pendu, fermer les yeux puis énoncer télépathiquement la sentence : « Fondant au saké, troisième dynastie. Légère altération du sucre due à l'humidité. Soixante carats. »

La science des confiseurs mésopotamiens coulait dans leurs veines, mais aussi les secrets de cuisine des pharaons et les mystérieuses recettes de pâtisserie alchimique de Nicolas Flamel...

David banda ses maigres muscles pour s'arracher à la vitrine. Il y réussit au prix d'une véritable douleur physique. La passion des objets l'avait fait vivre pendant tant d'années ! Il était

normal que quelques braises couvent encore sous la cendre du temps, prêtes à rougeoyer à la moindre provocation...

Son cœur battait plus vite et il éprouvait une légère gêne respiratoire. Il décida de s'asseoir à la terrasse d'un café. Ses mains tremblaient, embuant le marbre noir de la table. Il passa sa commande d'une voix altérée de vieillard asthmatique. Des images dansèrent sous ses paupières, une ronde d'objets hétéroclites... Il serra les dents mais rien n'y fit. Sa mémoire recommençait à fuir comme une outre percée. Les gouttes tombaient, une à une. Isolées d'abord, puis formant rapidement flaque...

NON ! IL NE FALLAIT PAS.

Enfant, on lui avait raconté que son père était devenu fou lorsque, ôtant son casque, il avait entendu pour la première fois le cri atroce des planètes tombant dans l'espace. Ce bruit, prisonnier de la bande plastifiée d'une cassette enfouie au fond d'un tiroir, David n'avait jamais osé l'écouter. Bien plus tard, après la mort de son géniteur, il avait découvert dans ses papiers personnels une pierre plate, vitrifiée et phosphorescente. Très belle. À l'aide d'un laser portatif une main inconnue y avait malhabilement tracé ces quelques mots :

*Le cosmos est un décor de toile peinte,
roulé il tient dans une valise.*

Par la suite, cette simple phrase avait symbolisé pour David l'équation magique résumant toute collection ; un univers dans un tiroir...

La genèse de son mal se trouvait là.

NON ! FAIRE LE VIDE... Ne plus songer à tout cela. Il se l'était juré !

Il trempa ses lèvres dans la citronnade. L'acidité lui hérissa aussitôt la langue, puis l'estomac. Il reprenait pied dans la réalité. Le passé s'éloignait comme une bouffée malsaine, le souffle d'une mauvaise odeur emportée par le vent, un fantôme qui n'a pas eu le temps de se matérialiser.

... Il n'avait jamais pu terminer SA collection. L'abri qu'il avait élu pour lieu de travail s'était effondré sur sa tête, balayé

par un glissement de terrain. Par un incroyable miracle il échappa à l'ensevelissement. Amnésique, couvert de plaies, il se mit à vagabonder au centre d'un champ de décombres qui paraissait s'étendre jusqu'à l'horizon. Cette déambulation comateuse le jeta, après bien des semaines d'errance, aux limites d'un territoire truffé de barbelés. Là, des hommes en uniforme le recueillirent puis l'isolèrent. La quarantaine lui permit de reprendre ses esprits. On lui expliqua que la capitale avait été totalement détruite et que, les crédits de reconstruction n'ayant pas été débloqués, on avait fini par décréter la zone bombardée insalubre. La guerre était terminée depuis onze ans. Le pays, dont la géographie et les conditions climatiques avaient été bouleversées par l'emploi des armes chimiques, retournait doucement au Moyen Âge... Il reçut toutes ces informations dans un état proche du zombisme. Lorsqu'il réclama qu'on entreprît des recherches pour dégager des gravats les éléments vedettes de ses accumulations d'objets, on lui sourit avant de le raccompagner fermement dans sa chambre stérile.

Ce ne fut qu'au bout d'un mois qu'il prit conscience qu'il avait SOIXANTE-SEPT ans ! Il avait passé près de vingt-cinq années dans la cave-abri au milieu des rayonnages de sa collection... Cette révélation lui fit l'effet d'un électrochoc, et durant trois jours le sommeil le déserta.

L'ordinateur central ayant formellement reconnu les implants d'identification greffés sous sa peau, l'arriéré de sa pension put lui être versé assez rapidement, ainsi que les sommes mensuelles du Fonds d'aide aux anciens réfugiés. Le pécule ainsi constitué lui permettait de finir sa « vie » dans un hospice d'État relativement accueillant. Il balança deux semaines entre cette solution et le suicide. C'est alors qu'il entendit parler de la Cité des Oracles... L'espoir l'avait aussitôt rejeté sur la rive des vivants. Il y avait de cela presque un mois aujourd'hui...

IL NE FALLAIT PLUS PENSER À TOUT CELA...

Ses mains ne tremblaient plus. Il rajouta un peu de sucre dans le liquide jaune trouble. La boutique de l'orfèvre-confiseur avait subitement perdu son attrait. Il resta encore une minute à

la contempler. On racontait que les bonbons, bonifiés par le temps, pouvaient atteindre une incroyable charge calorifique. En avaler imprudemment trois ou quatre c'était se condamner à l'obésité en une nuit ! Ces trésors qu'il était possible de détruire en quelques coups de dents avaient toujours fasciné David. Leur fragilité leur conférait plus de prix encore. De plus, l'idée du chef-d'œuvre dégluti, digéré, avait quelque chose d'insupportable et de délicieux. Les calories se changeant en graisse, l'œuvre d'art devenait partie intégrante du vandale qui l'avait fracassée entre ses mâchoires ! D'ailleurs y avait-il destruction ou transmutation ? L'obèse, infirme volontaire, ne s'élevait-il pas lui-même au rang de trésor artistique ? Aboutissement logique de la sucrerie destinée à être ingérée, la graisse, le bourrelet, ne représentaient-ils pas en fait le stade final de la création, le dernier maillon de la chaîne ?

David rêva un long moment sur ce théorème. Toute chaîne, toute structure, tout amalgame le renvoyait à ses anciennes préoccupations. Les additions, les sommes, les récapitulations l'enivraient au plus haut point. Sa vie s'était résumée à ces énumérations sans cesse recommencées, à ces colonnes dont on espère que le résultat final amènera une modification radicale du tout, un coup de projecteur totalement neuf ou...

NE PLUS PENSER À CELA !

Il se mordit la langue au sang. Avivée par l'acidité du breuvage, la douleur lui fit monter les larmes aux yeux...

Abîmé dans ses pensées, il ne remarqua pas la jeune femme qui venait de s'installer à la terrasse du salon de thé voisin. Avec ses tresses noires, ses cuisses nues émergeant des hautes bottes de chasse, elle avait quelque chose de sauvage qui sonnait de façon insolite dans ce décor suranné et douillet.

... Son nom était Sirce, elle le suivait depuis son arrivée à la Cité des Oracles, plus fidèle qu'une ombre, mais à aucun moment il ne s'en était rendu compte. Depuis presque vingt-quatre heures elle regardait vivre ce septuagénaire muré dans son univers de myope avec l'attention froidement cruelle d'un entomologiste s'apprêtant pour une dissection. Elle connaissait tout de lui. Tout ou presque. Elle savait surtout *ce qu'il ignorait encore*. Le matin même elle avait relu les mots de la prophétie pour la millième fois, elle les avait fait rouler sur sa langue à vif ; goûtant leur saveur de fer.

Pour l'instant il était vieux, mais demain...

Elle frissonna.

S'introduire dans les locaux de l'agence et compulsier le dossier du vieillard ne lui avait guère posé de problème. Toutefois elle n'avait rien appris qu'elle ne soupçonnât déjà. Elle savait maintenant de façon certaine qu'il s'était retiré du monde à l'âge de quarante ans, et qu'il avait ensuite passé vingt-cinq années de sa vie enfermé dans les profondeurs d'un abri antiatomique à satisfaire sa passion obsessionnelle des objets et des collections. Oui, elle savait tout cela, *mais ce n'était pas le plus important*.

Ses mains se posèrent sur la chair de ses cuisses pâles et nues qui attiraient le regard des hommes. Si elle avait réussi à préserver sa forme physique au moyen d'exercices gymniques constamment répétés, elle n'avait rien pu faire contre la pâleur un peu grise de son visage. La pâleur de la prison, la marque

blême de sept années d'emprisonnement. Quel âge avait-elle exactement aujourd'hui ? Elle n'était capable que d'approximations : trente-deux, trente-trois ? Guère plus si l'on se fiait aux fines ridules qui striaient son front et aux parenthèses encadrant sa bouche.

Elle chassa ces pensées futiles en enfonçant ses ongles dans la face interne de ses cuisses, comme elle en avait pris l'habitude au cours de sa détention. La douleur, très vite insupportable, balaya ses velléités d'apitoiement.

Demain, ce soir peut-être, David recevrait *le signe*. Le mot s'imprimerait dans son cerveau en lettres de feu. Une incantation plus qu'un mot, un message du passé que personne n'avait plus entendu depuis près d'un siècle. Ce soir, demain peut-être, la bouteille jetée à la mer toucherait enfin le sable d'une plage après une dérive de trente-six mille cinq cents jours sur la houle circulaire des limbes d'Homakaïdo.

HOMAKAÏDO... Les syllabes lui brûlaient la bouche, ses lèvres auraient pu les égrener spasmodiquement des heures entières, jusqu'à la fascination, jusqu'à l'hypnose...

Elle reporta son regard sur David cramponné à sa citronnade de l'autre côté de la rue. Un petit vieux. Une brindille qu'un souffle pouvait casser. Elle imaginait les artères durcies, les bronches calcifiées, les articulations tordues. Quant à la peau... Il était son compagnon de pâleur, son frère à face grise. Il appartenait lui aussi à la race des cloîtrés. Mais demain tout changerait, la roue allait inverser sa course. Demain à la même heure Sirce et David se déplaceraient sous le signe du vent. Ils seraient devenus des pèlerins... Homakaïdo...

La fièvre de l'attente la fit grelotter en plein soleil. À quoi pensait-il en ce moment ? À ses collections probablement ! Elle avait noté son arrêt prolongé devant l'échoppe du joaillier-confiseur. Ainsi la passion couvait encore dans cette enveloppe de sarment ? C'était plutôt un signe favorable, il ne refuserait pas la quête. D'ailleurs aurait-il seulement le choix ? À la seconde même où il avait posé le pied sur le quai de la Cité des Oracles il avait scellé son destin. Désormais il ne s'appartenait plus, il n'était plus qu'un objet, qu'un outil, tout comme elle, Sirce...

Elle but. Sa gorge nouée par la nervosité se contracta douloureusement pour faire passer le liquide.

À ce moment elle vit distinctement l'homme à la cape de cuir rouge traverser la rue. Elle eut un sursaut pour se rejeter dans la pénombre du parasol, mais il ne regardait pas dans sa direction. Malgré la chaleur son maquillage résistait parfaitement à la transpiration, et ses joues, poudrées à la japonaise, offraient un aspect mat d'aile de papillon dépourvu de la moindre brillance.

Les figurants à canotiers et badines de jonc qui arpentaient les trottoirs faisaient mine de ne pas le voir. Il se déplaçait sans hâte dans le lourd balancement de sa houppelande écarlate. Intouchable dont les pupilles du vulgaire n'osaient pas même détailler l'ombre. Sirce crispa les poings. C'était la troisième fois en vingt-quatre heures que le Maître de la Parole venait croiser dans ses eaux. Qui traquait-il ? David ? Mais alors il fallait admettre que la redoutable confrérie des bavards et des muets était au courant de la prophétie ? Désastreux ! Et dans ce cas, pourquoi ne supprimaient-ils pas le fragile vieillard à la faveur d'un quelconque accident avant que l'irréversible ne s'accomplisse ?

Elle avala sa salive épaissie, mal à l'aise...

Mais peut-être le « Cyclique » courait-il sur ses talons ? Non, ce n'était guère plus convaincant. Il n'aurait pas été seul, et on l'aurait abattue – elle, Sirce l'évadée – sans autre forme de procès. Un poison dans son verre à la taverne, un coup de dague dans l'ombre d'une rue, un carreau d'arbalète tiré d'un balcon...

Elle eut une moue d'impuissance. Les desseins tortueux qui couvaient sous ces têtes poudrées étaient souvent bien difficiles à saisir. Elle n'ignorait pas que la Cité des Oracles, avec ses façades blanches, n'était qu'un décor de carton-pâte, un masque de stuc derrière lequel s'abritait l'ordre farouche des Maîtres de la Parole, ceux-là mêmes qui... Elle se durcit. Le temps n'était plus aux spéculations. Elle saurait déjouer leurs ruses, elle connaissait les règles de la partie aussi bien qu'eux, sinon mieux. Elle avait payé sept années de sa vie pour les apprendre...

Sur le versant opposé du boulevard, David dérivait à mille lieues de ce nœud de combinaisons stratégiques. Aucun des deux regards pourtant rivés à son dos ne lui brûlait la nuque. Il s'enfonçait en lui-même, une fois de plus. Il coulait, naufrageait dans le marécage de sa mémoire, s'enivrant des effluves du passé tel un opiomane tirant goulûment sur le tuyau de sa pipe. Il transpirait et ses mains moites glissaient sur le verre vide. Il se résolut à payer, se redressa. Ses articulations craquèrent... Il se rappela soudain le rendez-vous, consulta sa montre avec angoisse. De son interminable séjour dans la cave-abri il avait gardé cette tare : la complète impossibilité d'évaluer psychologiquement l'écoulement du temps. Deux heures passaient alors qu'il avait la certitude de ne s'être arrêté qu'une minute. Une semaine se contractait en un après-midi. À s'abstraire continuellement du flux temporel il avait fini par détraquer, pervertir sa mesure subjective des heures. Pour un peu il lui aurait fallu vivre le nez collé sur le cadran d'une pendule.

Il chercha la carte dans sa poche, s'orienta tant bien que mal. Les grottes se situaient au milieu du parc floral sur une éminence qu'on sentait artificielle, faite d'une coulée de ciment sous-tendue par un invraisemblable fouillis de poutrelles et de ferraille. Elle lui rappela ces fausses montagnes qui parsèment les jardins zoologiques et sur lesquelles gambadent tristement chèvres et singes. Une peur subite faillit lui faire rebrousser chemin. Il se morigéna. Si près du but ? Alors qu'il lui avait fallu dépenser la totalité de sa pension pour acheter sa place ? Il jura.

Il songea qu'au lieu de le nourrir, de l'engraisser à l'imitation des bonbons vendus par le joaillier martien, ses collections l'avaient vidé, desséché. Il s'était laissé vampiriser par des objets. Il avait oublié de vivre. Et maintenant la mort le rattrapait. Sa course allait se ralentir, mourir dans l'immobilité irrationnelle des vêtements de l'hôtel, mais sa *rigor mortis* à lui, serait définitive ! Il n'y aurait pas de réveil, pas de retour à la souplesse, au froissable. Il allait couler à pic, raidi dans une dernière suffocation, gisant de chair grise voué à la chute sans fin... Or il ne voulait pas connaître l'immobilité, il voulait la

marche, la fuite, le mouvement des perpétuelles métamorphoses, il...

Il devait aller aux grottes.

Il zigzagua entre les serres, les massifs, les bassins, s'arrêtant parfois pour souffler à l'ombre d'une tonnelle. Au pied de la « montagne » un garde en uniforme lui demanda poliment – mais fermement – de se faire connaître. Une cellule décrypta les indications de l'implant magnétique glissé sous sa peau. Comme tout paraissait en ordre on lui ordonna de poursuivre son chemin plus avant, à travers les méandres d'un boyau de béton artificiellement vieilli et censé imiter la roche. Il y régnait une humidité de cave et des picotements fort désagréables assaillirent ses bronches, se muant rapidement en quinte de toux. Un petit homme apparut aussitôt, la peau brune, grumeleuse. Vêtu avec l'élégance criarde d'un forain ou d'un prestidigitateur. Une épaisse moustache dissimulait sa lèvre supérieure.

« Puis-je vous demander votre nom ? » fit-il de la voix qu'on emploie au cœur des cathédrales.

« M. Sat », haleta David qui reprenait difficilement son souffle.

« C'est cela même. Monsieur Sat », ronronna l'autre le visage soudain gonflé d'un contentement parfaitement commercial, « je crois que vous serez content de nos services. Je ne m'étendrai pas sur les détails techniques, ils ennuient généralement nos clients. Pourtant je tiens à insister sur un point précis : il ne s'agit nullement de magie ou d'une quelconque pratique occulte. Tout ce qui se passe ici relève exclusivement du domaine scientifique. La science, monsieur Sat, la Science ! Rien d'autre. Maintenant je vais vous montrer les spécimens... Vous choisirez celui qui vous semblera le plus adéquat, il importe que vous ne ressentiez aucune répugnance, aucun dégoût. Je pense qu'on vous l'a déjà expliqué ? Par ici, je vous prie... »

Il débitait son monologue sans attendre de réponse, comme un vendeur nonchalant qui sait que le produit qu'il est chargé d'écouler se vend sans difficulté, et qu'il n'a plus dès lors aucune raison de déployer des trésors d'éloquence.

Ils descendirent un petit escalier glissant, puis l'homme brun s'arrêta à l'angle d'une meurtrière par où pénétrait un rayon de soleil.

« Vous allez regarder par cette ouverture, fit-il d'un ton de conspirateur. Elles sont là ! Faites votre choix et désignez-moi l'élue au symbole qu'elle porte tatoué sur le sein gauche. Prenez votre temps. »

Il s'écarta et détourna pudiquement les yeux, comme s'il voulait laisser à son client le loisir de se livrer à quelque plaisir honteux. David risqua un œil dans la fente moussue. Il dominait une sorte de jardin intérieur, un petit cercle d'herbe et de fleurs enclavé au creux des murailles grises de la « montagne ». Des femmes s'y tenaient assises, l'air ennuyé ou endormi, toutes obèses, véritables collines de chair blanche et lisse que rien ne semblait pouvoir ébranler. *Les pythies de la Cité des Oracles. Les Madones de Jouvence.* Un frisson glacé parcourut sa colonne vertébrale. Il touchait au but de son voyage... Il écarquilla les paupières, détaillant les matrones accroupies. Leur nudité mettait en relief la moindre de leurs infirmités : les bourrelets affaissés en plis successifs comme les spires d'un gigantesque ressort à boudins, la multitude de leurs mentons, les cuisses répandues en flaqes roses constellées de nodules de cellulite. Malgré tout cela elles n'inspiraient pas le dégoût et, en les détaillant, on ne tardait pas à leur découvrir un charme étrange, une saveur un peu âcre mais nullement désagréable.

Le préposé toussa dans le dos de David avec l'intention bien arrêtée de ramener son client à la réalité. David fixa précipitamment son choix sur la plus imposante de toutes : une rousse au crâne tondu.

« Le triangle », laissa-t-il tomber en reculant, aveuglé par la pénombre du corridor.

« Très bien, très bien, marmonna le moustachu. Vous verrez, tout se passera comme vous l'espérez. Ce sont d'authentiques Vénusiennes vous savez ? Les survivantes d'une race, aujourd'hui disparue. Hier adorées comme des déesses, maintenant contraintes de vendre leurs pouvoirs pour survivre. Triste époque, n'est-ce pas ?

— Quand aura lieu la... la cérémonie ? coupa David brusquement à bout de nerfs.

— On vous préviendra. Ne bougez plus de l'hôtel. Quand la... la "préparation" sera achevée, j'enverrai quelqu'un vous prendre avec une voiture. Ne manquez pas cet unique rendez-vous, il n'y en aura pas d'autre. Je dois les ménager, et vous n'êtes pas notre seul client, n'est-ce pas ? Vous me comprenez bien sûr ?

— Bien sûr. »

Ils trottaient à présent vers la sortie. David ne percevait plus l'humidité. À l'instant où ils émergeaient à l'air libre David fut à nouveau assailli par le doute : « Elles peuvent vraiment... Enfin, je veux dire... La jeunesse, l'avenir... Est-ce que ? »

L'homme brun eut une moue indulgente, lui tapota l'épaule et tourna les talons après un furtif coup d'œil à sa montre. David se retrouva seul au pied de la montagne noyée de soleil. Tout s'était déroulé si rapidement qu'il avait l'impression d'avoir rêvé sa rencontre avec les Vénusiennes, il fut tenté de rebrousser chemin, de glisser une seconde fois son regard dans l'entrebâillement de la meurtrière, mais l'expression hostile du gardien l'en dissuada. Il gagna la sortie la plus proche sans même oser se retourner.

Tout allait marcher, il ne pouvait en être autrement. On avait idolâtré ces femmes sur Vénus, Cyron, Magalhia, et vingt autres satellites. L'agence qui les avait tirées d'un camp de transit pour une bouchée de pain avait bâti une fortune sur l'exploitation de leurs dons singuliers. Il n'était pas le premier à en bénéficier.

Lorsqu'il pénétra dans le hall de l'hôtel il touchait aux rives de l'épuisement. Il but une bière tiède au bar, tout en sachant qu'elle lui occasionnerait des aigreurs, puis monta dans sa chambre où il s'installa sur le lit au milieu des prospectus qu'on lui avait remis à l'agence au moment de son départ, et qu'il avait déjà lus près d'une centaine de fois...

« ... Dans la Grèce antique, disait la notice, on appelait Pythie une jeune femme enivrée d'émanations sulfureuses naturelles et qui, dans son délire, avait la propriété d'annoncer des oracles sous forme d'aphorismes hermétiques. On venait de toute part consulter cette devineresse, et la légende lui prête nombre de prédictions retentissantes. Aujourd'hui, après des

millénaires, nos services sont en mesure d'offrir au public des prestations bien supérieures à celles de la Pythie de la mythologie. En effet, notre institut ayant pu s'assurer *le concours exclusif* de plusieurs prêtresses vénusiennes du culte secret d'Ephasis, c'est SOUS GARANTIE que nous proposons à tous nos clients l'extraordinaire expérience des MADONES DE JOUVENCE ! »

David se redressa. Ses yeux se brouillaient, les lignes dansaient. Il lui aurait fallu chausser ses lunettes. À quoi bon ? Il connaissait le texte du dépliant par cœur. Il se laissa aller en arrière, chercha l'appui de l'oreiller.

Les facultés des Vénusiennes n'étaient un secret pour personne. N'importe quel manuel élémentaire d'ethnologie cosmique vous expliquait que, sous l'effet d'une forte fièvre, l'organisme des grosses femmes du culte d'Ephasis dispensait une abondante transpiration. Des flots de sueur épaisse et salée dont le principal élément consistait en une hormone régénératrice, une véritable molécule de jouvence capable de rajeunir n'importe quel tissu humain soumis à son contact. Des milliers de tests, tous positifs, avaient fait de cette hypothèse totalement folle une réalité scientifique. D'incessantes guerres de religion ayant décimé la race vénusienne, il ne restait plus aujourd'hui de par le cosmos qu'une dizaine de représentantes de la règle d'Ephasis. L'AGENCE PRIVEE POUR LE RAJEUNISSEMENT ET L'EXPLOITATION DE LA CITE DES ORACLES en possédait la moitié à elle seule. Moyennant finance, les anciennes prêtresses transpiraient pour vous, la somme versée par le candidat déterminant la durée pendant laquelle les peaux des participants resteraient en contact. Abandonnant jusqu'à son dernier billet, David avait obtenu un contrat de quatre heures. Il avait une bonne chance de réussir, on le lui avait dit et répété pendant qu'il signait le chèque vidant définitivement son compte en banque. *Une bonne chance...* Depuis il s'était documenté. Des résultats durables paraissaient avoir été obtenus après deux heures de cohabitation dans le même lit. On parlait de rajeunissement atteignant vingt, voire trente années terriennes. Quant aux photos...

Il se passa la main sur le visage. Il avait les joues en feu, le front brûlant. Des élancements nerveux lui parcouraient les muscles des jambes, il aurait voulu sauter, danser, se vider de l'énorme tension qui s'accumulait en lui. Il savait que dans quelques heures l'homme brun irait quérir la grosse femme rousse. Il l'envelopperait, nue, dans un drap mouillé et la promènerait par les tunnels de la montagne, l'exposant aux courants d'air, aux vents coulis, à la froidure nocturne du parc floral. Il la ferait se hisser tout en haut du pic de béton, l'abandonnerait à la bise glaciale soufflant au-dessus de la ville. Elle attraperait froid, immanquablement. Une pneumonie, une pleurésie peut-être, et la fièvre monterait... 39... 40...

À 41 on viendrait le chercher, lui David. On l'emmènerait dans la salle des transformations. Alors...

Avec un peu de chance la poussée inflammatoire atteindrait les 42. Plus la fièvre était forte, plus la sueur gagnait en pouvoir régénérant. C'est du moins ce qu'on racontait. Il jaillirait du lit de souffrance, transformé, méconnaissable...

Les Vénusiennes, elles, se remettaient très vite de leurs épreuves. Après quinze jours de convalescence on les voyait regagner le jardin enclavé dans l'attente d'un nouveau client, d'une nouvelle maladie.

David ne concevait aucun remords à l'idée de ce qu'il allait faire. Il s'était réveillé à soixante-sept ans, floué de vingt années d'existence. La guerre, le mirage des collections, de l'œuvre à accomplir, l'avaient écarté de la vie. Il comptait bien s'en trouver dédommagé dans les plus brefs délais.

Il ramassa les prospectus, les jeta dans sa valise, et se dévêtit. Il ne voulait courir aucun risque, cette nuit il dormirait nu, allongé sur les couvertures, ainsi aucun obstacle ne le retiendrait lorsqu'on viendrait le chercher pour participer à la « cérémonie ». La chambre était bien chauffée. Par acquit de conscience il ouvrit la mollette du radiateur au maximum. La glace accrochée au-dessus du lavabo lui renvoya l'image de son corps gris, plissé comme la peau détendue d'une tortue. Il prit un plaisir morose à détailler sa poitrine creuse semée de poils blancs, son pubis dégarni.

« Un petit vieux ! pensa-t-il avec mépris. Un horrible petit vieux ! »

Mais tout cela allait changer. Dans quelques heures... Demain au plus tard. Demain... Il s'étendit, persuadé que son excitation lui interdirait de fermer l'œil, mais il avait présumé de ses forces. Il s'endormit assez rapidement et sombra dans un sommeil sans rêve.

Il souleva les paupières vers quatre heures du matin, peu de temps avant que la voix de l'hôtesse ne retentisse derrière la porte : « Monsieur Sat ? On vous demande à la réception. Faites vite, la crise de rigidité ne va pas tarder, il faut que vous ayez quitté l'hôtel avant ! »

Il sauta sur ses pieds avec une souplesse qu'il ne se connaissait plus, passa ses vêtements dans la plus grande confusion et dévala l'escalier sans se soucier d'éveiller ses voisins. Un homme en tenue de chauffeur l'attendait sur le perron. Une luxueuse voiture noire ronronnait au parking, portière ouverte.

« Monsieur Sat ? »

Il acquiesça. L'homme souleva mécaniquement sa casquette, lui désignant le véhicule.

« Il faut y aller, monsieur. La fièvre est en train de monter. Une très forte fièvre. Monsieur a de la chance ! »

David hocha la tête sans répondre, comprenant qu'on cherchait à le mettre de bonne humeur dans l'espoir de lui extorquer un pourboire conséquent. L'intérieur de la voiture sentait le cuir de qualité, il se laissa couler sur le siège arrière pendant que le chauffeur démarrait sans heurt. Ils plongèrent au cœur de la ville endormie, filant comme sur un coussin d'air. Les façades baroques se succédaient, vite aspirées, bousculées par la ronde des réverbères, la course des trottoirs. David avait la sensation que la cité entière se mettait à galoper autour de l'auto alors que lui-même restait immobile.

« Nous sommes arrivés, monsieur, murmura soudain le conducteur, je ne bouge pas, je vous raccompagnerai au terme de la cérémonie. »

David eut un geste vague de la main, son estomac vacillait dangereusement, quant à ses intestins, il en montait des

grouillements inquiétants. Il retrouva la petite allée perdue entre les massifs et les serres. La montagne se confondait avec la nuit, nuage de béton rasant le sol, météorite arrêtée pour un soir d'escale et tirant déjà sur ses amarres, impatiente de reprendre au matin sa dérive cosmique. David ralentit. La nuit l'aveuglait, il n'arrivait plus à se situer dans l'espace, le vertige lui montait à la tête...

« Par ici, monsieur Sat. »

Une main se posa sur son avant-bras. Il se laissa guider, les yeux mi-clos. Enfin la lumière jaunâtre du tunnel l'inonda de sa flaque huileuse, et il reconnut le petit homme brun sanglé dans son costume de prestidigitateur ou de maquereau.

« Il va falloir monter, mais ne craignez rien, il y a un ascenseur. »

Ils se tassèrent effectivement dans une sorte de placard métallique qui les arracha du sol pour les propulser à travers l'épaisseur de la montagne. Quand ils émergèrent de l'élévateur ils se trouvaient à l'intérieur d'une grotte artificielle proche du sommet. Un vent glacé s'y engouffrait en sifflant. Les orteils crispés au fond de ses chaussures, David découvrit la ville en contrebas, hérisson de lumière curieusement ramassé en un cercle parfait. Il était si proche du vide qu'il se raidit sur ses jambes avec l'espoir de mieux adhérer au sol, il chercha une rampe des yeux, un garde-fou, mais il n'y avait rien, que cette brutale cassure de la roche ouvrant sur le vide. Il aurait voulu avoir les pieds gainés de semelles collantes, être une mouche. Trois Vénusiennes attendaient, tassées au bord de l'abîme, grelottant dans leur cocon d'étoffe mouillée.

« Elles sont en préparation, chuchota l'homme brun, venez, ne les dérangeons pas. Et puis je crois que vous avez froid. »

David s'aperçut qu'il claquait des dents comme en plein hiver. Il réussit à s'éloigner du vide. Une dizaine de marches grumeleuses les menèrent dans une crypte éclairée par des bougies. Il eut la désagréable sensation de venir prendre sa place dans le cercle d'une quelconque veillée mortuaire.

La grosse femme reposait au milieu des draps bouleversés d'un lit de cuivre. Son front, ses joues, ses épaules luisaient comme si on les avait frottés d'huile. Elle ruait sous les

couvertures décolorées, faisant grincer le sommier, bavant et frissonnant comme un animal qui va mourir...

« Déshabillez-vous, commanda le moustachu, ne perdez pas de temps. Je vais allumer ce gros cierge, sa totale combustion demandera quatre heures, vous aurez ainsi un repère... »

David s'exécuta, le cerveau soudain liquéfié, sa chemise, son pantalon, collaient à sa peau telles des sangsues. Il dut les arracher comme la peau d'un fruit encore vert. Enfin il fut nu, tous ses poils gris raidis par le froid.

« Allez ! »

L'autre avait ouvert le lit, dévoilant le corps monstrueux, affaissé, piqueté de sueur. La transpiration avait maculé l'alèse de grandes auréoles dont la couleur rappelait l'urine. Il montait de la couche une odeur de bauge, des exhalaisons intimes évoquant à s'y méprendre la vase ou le varech pourrissant. Une fragrance de cuivre, acide, coupante. David sauta sur le matelas comme un esclave condamné dans un bassin strié de murènes. Déjà le préposé avait rabattu l'édredon. Un rideau imprégné de suint s'appesantit sur leurs corps. David faillit crier de dégoût.

« Rapprochez-vous ! ordonna l'employé. Collez-vous contre elle, sinon autant rester chez vous ! »

Il avait abandonné toute déférence, toute onctuosité.

« Est-ce que... » commença David luttant sous la marée tentaculaire des draps trempés.

« Est-ce vrai ce qu'on raconte ? Que la fièvre leur donne le pouvoir de se projeter mentalement dans le futur, et que, dans leur délire, elles sont capables de décrire l'avenir ? Dites... »

Mais l'homme s'était éloigné, indifférent. La porte de la crypte se referma avec le bruit sourd d'une dalle brusquement rabattue. David serra les dents et se jeta sur le corps monstrueux, échoué, se cramponnant aux mamelles ballantes comme un nageur empoigne les ailerons d'un grand poisson. Sa lucidité bascula et il se vit, au cœur de la montagne, agrippé aux protubérances d'une femme-montagne. Il se roulait dans sa sueur, se faisait ventouse. Leurs épidermes claquaient avec force, telles les culasses d'un peloton d'exécution. Il chevauchait la houle de la fièvre, étreignant entre ses cuisses maigres le torse brûlant. À présent tout dégoût l'avait fui, il la suçait, la buvait,

devenait éponge. Il n'avait plus qu'une idée : qu'elle fonde, pleure, se répande, se vide. La chaleur sous l'édredon atteignait le seuil de la fournaise, il suffoquait, râlait au rythme de la malade qui commençait à balbutier des mots sans suite dans une langue inconnue. Les pythies de Vénus... Les madones de jouvence... David se grisait d'incantations, soûlé de sueur, ivre de remugles, il dérivait juché sur la panse d'une baleine harponnée à mort. Il ne savait plus depuis combien de temps il était là. Les cierges dansaient sous ses yeux une sarabande de gâteau d'anniversaire. Il chantait sous une pluie grasse et salée, buvard humain assoiffé d'humidité. Une formidable jubilation déchaînait ses électrons par tout son être, allumant une douloureuse érection, entre ses cuisses. Son sexe aspirait tout son sang, vidait ses veines et ses artères comme un stylo qui se remplit assèche une bouteille d'encre.

À un moment l'obèse roula sur lui, l'écrasant sur le matelas, le recouvrant d'un cataplasme de chair bouillante et molle. Il hurla, dévoré, incendié. Cuit. Loin de baisser, la fièvre montait de plus en plus, atteignant des sommets inquiétants. La Vénusienne dodelinait de la tête, les yeux révulsés, une bave nauséabonde au coin des lèvres. David essaya de se dégager sans parvenir à remuer le moindre membre. Un cheval l'écrasait, abattu en plein galop, la robe souillée d'écume. Un éléphant de guerre culbutait, les tendons sectionnés, broyant sous sa masse son cornac carthaginois. Il rêvait d'incendie, de bûcher, de fer rouge grésillant au milieu des braises.

« Homakaïdo ! » hurla soudain la malade, les sourcils chargés de gouttes salées. « Homakaïdo ! » Son cri avait traversé la montagne, brame d'agonie aux accents insupportables. Hérissé de chair de poule malgré la fournaise, David la vit se cambrer à la limite de la rupture, puis s'effondrer sur le côté, sans connaissance. Presque aussitôt le petit homme au costume de fantaisie fit irruption, l'air inquiet.

« Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que c'est ? Vous lui avez fait quelque chose ? »

Le chauffeur se tenait en retrait, l'air profondément hostile. Ils se penchèrent sur l'obèse, lui prirent le pouls. Aux chuchotements échangés, David comprit que quelque chose

n'allait pas mais il était trop fatigué pour réfléchir. Il adopta une position fœtale et ferma les paupières. Il se sentait bien, moulé par les draps détrempés comme par de la glaise chaude. Il s'abandonnait à la boue, heureux, béat, les cils collés par l'épuisement. On le secoua.

« Il faut partir ! Votre temps est écoulé ! Allez ! »

On le rudoyait. Il sentit qu'on le roulait dans un plaid, qu'on le jetait sur une épaule, sans ménagement aucun, comme un ivrogne qu'on évacue parce qu'il vient de vomir sur le zinc du comptoir.

Le retour se déroula dans la plus extrême confusion. La couverture rêche irritait son corps à vif, écorchait son gland toujours découvert. Il sombra dans l'inconscience alors qu'on le faisait rouler sur un autre lit. Des voix accompagnèrent sa chute. Celles de l'hôtesse en blouse grise et du chauffeur :

« Un ennui ?

— Je ne sais pas, ça ne s'était jamais produit. Le patron gueule comme un putois !

— Qu'est-ce que vous allez faire ? »

Le reste se perdit dans le vent noir du sommeil...

3

En bas, dans la rue, Sirce regarda s'éteindre la lumière à la fenêtre de David. Elle avait froid. La pluie fine cinglait ses cuisses nues et l'eau du caniveau s'infiltrait doucement dans ses bottes de chasse aux semelles fendillées. Elle eut pourtant un sourire. Un instant plus tôt elle avait assisté à l'arrivée du chauffeur paniqué, la casquette de travers. Déjà, dans les cafés bordant le parc floral, on chuchotait « qu'il s'était passé quelque chose de pas catholique aux grottes ! ». On parlait à voix basse, le regard alourdi de sous-entendus. On évoquait la mort possible d'une madone de jouvence et le désarroi du personnel de l'office de rajeunissement.

La prophétie... La prophétie se réalisait !

C'était l'instant critique. En ce moment même les Maîtres de la Parole tenaient conseil, silhouettes gainées de cuir rouge empestant le cosmétique.

Ils pouvaient décider d'une action de commando. Dépêcher leurs nervis ou leurs ninjas à la pension de famille. L'hôtesse fermerait les yeux. Il suffirait aux hommes masqués de monter jusqu'à la chambre de David, de le poignarder dans son sommeil... Oui, là était le danger, mais elle saurait les repousser. Elle n'ignorait rien de la lutte à main nue. En sept ans de détention elle avait dû soutenir mille combats contre les autres prisonnières. Elle avait dû se battre pour manger, pour s'approprier une couverture, pour éviter d'être violée à coups de bouteille de bière, pour...

Elle saurait le défendre. Maintenant le mot était en lui, tournoyant comme une chauve-souris affolée dans le faisceau d'un projecteur. HOMAKAÏDO...

Demain, lorsqu'il ouvrirait les yeux, il ne serait plus seulement un homme mais un pèlerin. Un quêteur...

Le rite s'était accompli et la machine entamerait son deuxième tour de roue.

Elle sourit. Elle ne sentait plus le froid nocturne. Sa main se crispa sur le manche rouillé de sa dague. Elle ne craignait plus les seigneurs de la Parole. Elle les attendait de pied ferme. Bavards ou muets, leur sang serait rouge sous sa lame...

Pour la première fois depuis bien longtemps David s'éveilla sans ressentir aucune douleur dans les membres. Ses articulations baignaient dans l'huile, les tendons se rétrécissaient à volonté sans que s'allume l'habituel élanement, l'inévitable raideur. Le visage noyé dans l'oreiller, il esquissa un mouvement de brasse, nageant au milieu des draps rêches avec l'aisance d'un adolescent. « Ça a marché ! » la constatation fusait en lui, pétillait. Il avait réussi ! Il faillit se lever d'un bond, courir à la glace du lavabo. Il se refréna. Non, il fallait savourer, graduer le plaisir. Les yeux clos, il se souleva en prenant seulement appui sur ses avant-bras. Les muscles se nouaient, obéissaient sans délai à l'impulsion motrice : biceps, triceps, épaules... Les grosses boules striées se gonflaient avec la même facilité qu'une chambre à air. Il retomba, secoué d'un rire nerveux. Roulant sur le dos, il parcourut sa peau du bout des doigts. Lisse. Terriblement lisse. Un grain de fille, une chair élastique, tendue, sans pli... La caresse agaça ses tétons qui se dressèrent, aussitôt son sexe s'érigea, décalotté. Il avait gagné ! Cette fois il s'examina à loisir, en étranger. En voyeur. Le corps qu'il découvrait lui semblait celui d'un autre, d'un inconnu. Et cette seule vue le faisait bander. Il se touchait avec la même fringale qu'on met à parcourir un partenaire sexuel. Il se plaisait, il avait envie de lui, envie de se posséder, de se prendre... Il eût aimé être assez souple pour introduire son membre dans sa bouche et avaler sa propre semence. Être à la fois celui qui prend et celui qui donne... Le trouble lui mettait le feu aux joues. Il eut honte et son excitation tomba d'un coup. Calme, presque détaché, il marcha vers le miroir et détailla son visage. C'était celui d'un inconnu d'une trentaine d'années, peut-être le sien. Il ne se rappelait plus. Une figure aux

pommettes marquées, au front haut couronné de cheveux blonds. Ni beau ni laid. Plutôt agréable tout de même.

Il respira plus librement.

Il prit soudain conscience du froid qui régnait dans la chambre et grelotta de la tête aux pieds. Pourtant il ne pouvait se résoudre à s'habiller. Sa poitrine, ses épaules, son ventre, l'hypnotisaient. Il était amoureux de son image, de sa jeunesse. Il éternua trois fois, courut se blottir sous les draps. C'était bien le moment d'attraper la crève ! « Rajeuni de quarante ans en une nuit, il meurt le soir même de la maladie contractée dans le lit de la madone de jouvence ! » Beau titre pour un journal ! Il ricana sottement, content de lui. Il était beau, il était drôle. Il allait présenter ses reconnaissances de dettes à la vie, exiger ce qui lui était dû ! Une faim énorme lui creusait l'estomac, lui qui, la veille encore, ne se nourrissait plus que de potages en sachet ! Il alla fouiller dans la valise de carton, bousculant les vêtements démodés. Il faudrait se vêtir, acheter autre chose que ces loques, faire les boutiques... ACHETER ? Il prit conscience qu'à partir d'aujourd'hui il n'avait plus un sou ! Le traitement étant terminé on allait le prier de vider les lieux avant midi, il allait se retrouver sur le trottoir les poches vides, une valise de Prisunic à la main...

Il haussa les épaules. Les villes de cure regorgeaient de petits jobs, pas la peine de se faire des cheveux blancs !

Il descendit dans la salle à manger, guettant son propre reflet dans les glaces avec la constance qu'un soupirant met à lorgner sa belle. La femme en blouse grise le servit avec réticence, sans desserrer les lèvres, et il remarqua que certains pensionnaires l'observaient à la dérobée, le visage raidi par l'hostilité. Une seconde il pensa que son nouvel aspect suscitait la jalousie, mais l'argument ne valait rien. Tous ceux qui l'entouraient étaient venus là pour obtenir la même chose. La réussite dont il était la preuve vivante aurait dû bien au contraire les rassurer... Non, quelque chose n'allait pas. Quelque chose venait de se retourner contre lui, à son insu. Une boule monta dans sa gorge, s'installant en travers de son larynx pour l'empêcher de respirer. Il gardait peu de souvenirs de la veille. Des images incohérentes,

des bribes de cauchemars, des phantasmes, des mots incompréhensibles...

« Homakaïdo. »

Le vocable s'imposa à son esprit en lettres de feu. Homakaïdo. La Vénusienne avait poussé ce cri, il en était sûr, après...

Après il ne savait plus. Il conservait la mémoire de certaines sensations : humidité, rugosité, chaud, froid, fatigue, bien-être... Rien d'autre, pas de faits précis.

Il mastiqua son deuxième croissant, en proie à une vague angoisse.

Au bout de quelques minutes la salle entière avait cessé de déjeuner pour suivre chacun de ses gestes. Des flamboiements de haine traversaient les pupilles fixes, les mains se crispaient sur le manche de corne des couteaux, les faces s'empourpraient, et, sur les tempes dégarnies des hommes, des veines bleuâtres faisaient saillir leur delta palpitant. Jamais David n'avait affronté pareille charge de haine. Il quitta précipitamment la table et se retrancha dans sa chambre, incapable de faire plus longtemps bonne figure. Taraudé par une sourde inquiétude il chercha refuge au coin de la fenêtre. Il dut aussitôt déchanter, les badauds en canotier qui arpentaient d'ordinaire la promenade en souriant béatement, désignaient à présent d'une canne vengeresse les rideaux derrière lesquels il se tenait tapi. Leur éternelle mimique de contentement avait fait place à un âpre rictus qui leur dévoilait les dents en une demi-lune aussi jaune que menaçante...

David leur tourna le dos sans pour autant cesser de percevoir le poids de leur hargne.

Comme il l'avait prévu, l'hôtesse le jeta à la rue avant qu'ait sonné le premier coup de midi.

Il se retrouva sur le trottoir, sa ridicule petite valise à la main, ne sachant quelle attitude adopter. Il savait qu'il lui fallait prendre son mal en patience jusqu'au train du soir, mais quand – à la gare – il manifesta l'intention de s'installer dans la salle d'attente, deux contrôleurs le prièrent de déguerpir, le visage tordu par la colère.

Il ne fut pas long à observer qu'on se retournait sur son passage avec des expressions de dégoût ou de mépris. Chaque fois qu'il abordait un trottoir, la foule des badauds s'empressait de traverser la chaussée pour aller arpenter l'autre côté de la rue, comme s'il avait été porteur d'on ne sait quel germe mortel effroyablement contagieux. Enfin, vers le milieu de la journée, plusieurs enfants lui lancèrent des pierres qui, heureusement, ne firent que l'effleurer.

Les volets se fermaient à son passage, les conversations se muaient en chuchotements et, à plusieurs reprises, il remarqua que des groupes de forains menaçants le suivaient à quelques dizaines de mètres en arrière avec l'intention visible de lui faire un mauvais parti.

Une sueur d'angoisse ne tarda pas à mouiller son front, il respirait avec difficulté, la poitrine comprimée par une invisible cuirasse, et il devait faire appel à toute sa maîtrise de soi pour ne pas prendre ses jambes à son cou, donnant par la même occasion le signal de l'hallali à la meute s'attardant sur ses talons. Une femme qui débouchait d'une porte cochère se rejeta brusquement en arrière à sa vue, et il l'entendit distinctement murmurer le mot « *Assassin* ». Ce détail éclairait toute l'affaire d'un jour nouveau.

Assassin ? Il ne lui fallut guère de temps pour voir s'ajuster mentalement les bases d'une hypothèse fort contrariante : la madone de jouvence avait probablement succombé au terme de la cérémonie, et la population de la Cité des Oracles le tenait pour responsable de ce malheur ! Il grimaça. Il se rappelait parfaitement la chute du corps monstrueux à ses côtés, ce soupir d'agonie, ce hurlement terrifiant d'animal frappé en pleine course par une volée de chevrotines. Et peu de temps après la panique du moustachu, celle du chauffeur dépassé par l'événement. Oui, il était prêt à le parier : la Vénusienne était morte de lui avoir rendu la jeunesse !

Maintenant il avait mal aux pieds. Avisant un petit square, il décida de s'y arrêter et but à la fontaine avant de se laisser tomber sur un banc. Il avait marché plus d'une heure. Jetant un coup d'œil par-dessus les buis, il repéra deux suiveurs que son brutal arrêt avait pris de court, et qui s'absorbaient

présentement de façon suspecte dans la contemplation des vitrines jalonnant la rue : un homme de haute taille drapé dans une cape de cuir rouge, le crâne rasé et les joues poudrées de blanc à la manière japonaise, et une jeune femme au visage anguleux de félin, encadré par deux nattes d'un noir d'ébène. Elle portait une chemise de toile rêche à lacets, un gilet de maroquin usagé et des bottes de voyage aux talons plus que rabotés dans lesquelles elle était jambes nues.

Les deux personnages semblaient s'ignorer l'un l'autre. David soupira. La perspective d'attendre le soir en déjouant un nombre sans cesse croissant de filatures ne l'enchantait guère. Il décida de tenter à nouveau sa chance à la gare mais dut vite rebrousser chemin : un groupe d'hommes armés de gourdins occupaient le quai avec l'intention visible de ne pas lui permettre de quitter la Cité des Oracles vivant !

À partir de cette minute il commença vraiment à avoir peur. Ce qu'il avait pris pour une manifestation temporaire de mauvaise humeur prenait d'heure en heure l'aspect caractéristique d'un lynchage en règle, et si personne ne lui venait en aide il risquait fort de voir la ville entière se changer en piège mortel.

Il s'affola, revint en arrière et regagna l'abri illusoire du square désert. L'homme à la cape rouge et la femme aux nattes serrées lui emboîtaient toujours le pas. À présent ils ne cherchaient même plus à se dissimuler. David se débarrassa de la valise qui risquait inutilement de le ralentir, se déchaussa et aspergea d'eau fraîche ses pieds douloureux. Il était occupé à nouer ses lacets quand les graviers crissèrent dans son dos. Avec un sursaut mal réprimé il découvrit que la jeune femme s'était approchée sans bruit et se tenait maintenant à deux mètres de lui. Instinctivement il quêtait une arme des yeux : une pierre, un morceau de bois... Mais il n'y avait rien.

« Calmez-vous », fit-elle d'une voix neutre comme si elle avait deviné sa pensée, « je ne vous veux pas de mal. Je suis même probablement le seul être de cette ville à désirer vous venir en aide ! Je m'appelle Sirce. Je sais ce qui s'est passé. La madone de jouvence est morte sur vous hier soir, et on vous en tient pour responsable. Mais ce n'est pas tout...

— Vous trouvez que ce n'est pas assez ?

— Non, je veux dire que la mort de la Vénusienne n'est qu'un prétexte. C'est ce qu'on raconte aux gens de la ville pour les dresser contre vous, pour les pousser à vous pendre ou à vous brûler vif. Mais ce n'est pas la vraie raison...

— Non ?

— Non. C'est un alibi. Un moyen de retourner la crainte superstitieuse des citadins contre vous. Ce qui compte c'est le mot. Le signe.

— Homaka...

— Taisez-vous ! C'est pour cela qu'ils veulent vous tuer.

— Qui ça ILS ?

— Les Maîtres de la Parole. La Pythie vous a désigné, maintenant vous êtes un danger pour eux. Un nouveau pèlerin. Ils ne peuvent pas vous laisser la vie sauve. Je vais essayer de vous aider mais il faudra m'obéir sans discuter. Vous connaissez la Chapelle rouge ? Retrouvez-moi là-bas dans une demi-heure. Il vaut mieux que je ne me déplace pas en votre compagnie. Cela pourrait attiser leur colère et précipiter les choses. »

Elle quitta le jardin d'une démarche élastique, portée par ses longues cuisses souples qui s'enfonçaient, nues, dans l'étui des bottes de chasse. David resta un instant étourdi, toujours agenouillé, ses lacets entre les doigts. La tournure des événements ne l'enthousiasmait guère. Dans quel bournier mystique venait-il de plonger le pied ? Il n'ignorait pas qu'à la veille de la guerre les forces du renouveau religieux avaient acquis une redoutable influence sur certaines populations et qu'on avait vu se multiplier les moines guerriers, les ordres combattants, sans oublier les prélats-samourais. Tout cela ne lui disait rien de bon.

Il se redressa. L'homme à la cape n'était plus là. Il en profita pour sortir du square et filer dans la direction approximative de la Chapelle rouge dont on apercevait les dômes de cuivre dominant les toits des immeubles environnants. Sa course l'amena à croiser deux ou trois groupes aux regards haineux, mais personne ne tenta de s'interposer. La violence ferait probablement son apparition avec la nuit, lorsque le train du

retour entrerait en gare et qu'on mettrait alors tout en œuvre pour lui en interdire l'accès.

Bien qu'il ne voulût pas se l'avouer, il avait les articulations molles et les genoux en coton. Il dut contracter plusieurs fois ses glandes salivaires pour parvenir à humidifier une langue que l'angoisse avait changée en morceau de carton.

L'église de cuivre l'accueillit dans son flamboiement vermeil et son odeur acide. Il traversa le parvis en essayant de ne pas faire sonner ses talons. Sitôt qu'il eut passé l'arc de la porte à double battant une main le happa et le traîna vers un ancien confessionnal du rite utarquien. Il dut se baisser pour pénétrer dans l'étroite cabine tapissée de liège carbonisé. Sirce verrouilla l'accès au moyen d'un loquet fraîchement posé.

« C'est une chapelle inter-cultes, expliqua-t-elle brièvement, une tentative de symbiose qui n'a rien donné. Aujourd'hui on n'y vient plus guère.

— Je m'appelle David, murmura-t-il bêtement.

— Je sais, coupa la jeune femme, on ne parle puis que de vous et de votre "crime" dans toutes les tavernes. Les Maîtres de la Parole ont réagi avec une rapidité exemplaire. Ils ne vous toucheront pas, oh non ! Ils laisseront la populace s'en charger, mais cela revient au même pour vous.

— Je voudrais COMPRENDRE ! »

Elle le dévisagea. Ses yeux brillaient d'un éclat froid. Elle avait la peau très blanche, blême, et sans l'expression dure qui plaquait un masque rigide sur ses traits, elle aurait pu être belle. Elle lui sembla... avide. Oui, « avide », c'est le mot même qui s'imposa à son esprit. D'une avidité glacée un peu malade.

« Je vais tenter d'abréger, fit-elle avec patience, mais ce sera long et tu ne comprendras pas tout. Jadis existait un pèlerinage : le pèlerinage d'Homakaïdo qui regroupait un certain nombre d'élus, de quêteurs. Ces hommes, désignés de façon occulte, entreprenaient un long voyage pour se rendre en un certain lieu et y recevoir la révélation du *mot qui résume tout l'univers*. Ils devenaient alors Seigneurs de la Parole et détenaient d'immenses pouvoirs. Un jour, il y a de cela plus d'un siècle, la caste des Maîtres de la Parole fut déchirée par des conflits internes dont personne ne sut jamais rien, et qui se

soldèrent par de multiples éliminations. À partir de cet instant le pèlerinage fut déclaré interdit, et les nervis des seigneurs en place se chargèrent de tuer tous les guides et passeurs connus. On brûla toutes les archives, toutes les œuvres littéraires inspirées par la quête. On effaça les fresques et les peintures. Bref, on brouilla les pistes du trajet initiatique. De ce jour, le titre de Maître de la Parole devint transmissible de père en fils, sans qu'aucun signe occulte, sans qu'aucun pèlerinage ne fût plus nécessaire. La route d'Homakaïdo se trouva du même coup totalement effacée de la mémoire des hommes. Le but de la course, le lieu final de la quête, ne subsistèrent plus nulle part. On avait réussi à gommer une partie de la carte du globe. Tu saisis ? »

David hochâ machinalement la tête, abasourdi par ce fatras mystique qu'il estimait – pour sa part – tout à fait indigeste.

« Tu parles de signe occulte, releva-t-il avec l'espoir de paraître intéressé, de quel signe s'agissait-il ?

— Le support en était chaque fois différent. Une voix dans la nuit, un visage dans l'épaisseur d'une vitre, des inscriptions en lettres de sang. Le message, lui, était toujours le même. Un mot, un seul : Homakaïdo. »

David eut soudain très froid et l'image de la Vénusienne s'abattant dans un brame traversa fugitivement son esprit.

« Tu es en train de me dire que... »

Sirce se contracta.

« Oui, martela-t-elle haletante, près d'une centaine d'années après l'interdiction du pèlerinage, le massacre des guides et des détenteurs de la tradition, un nouveau pèlerin vient d'être désigné. Toi ! Tu es le premier quêteur à recevoir le message depuis un siècle, le premier à entendre résonner le signal du départ... »

David battit en retraite, heurta le capitonnage de liège du confessionnal.

« C'est impossible ! balbutia-t-il la gorge sèche. Je ne connais rien à ces histoires, je venais pour la cure, c'est tout. Maintenant il faut que je parte et...

— Tu ne peux plus repartir, tu ne comprends donc pas ? Tu dois aller jusqu'au bout, aller entendre et lire *le mot qui résume*

tout, connaître à ton tour le secret des maîtres de la parole, devenir leur égal et en faire meilleur usage. Tu dois retrouver la piste perdue...

— Le cimetière des éléphants ?

— Si tu veux ! C'est possible, tout cela était écrit, prévu...

— "Tout" quoi ?

— Ton arrivée à la Cité des Oracles, le signe... Tu ne me crois pas ? Viens ! Je vais te montrer quelque chose. »

Elle libéra le battant et l'entraîna à travers la nef. Des gisants de cuivre massif flanquaient les travées, mêlant les races anthropomorphes aux peuplades les plus curieuses. Sirce contourna un mausolée et palpa les ciselures d'une stèle à la recherche de quelque ressort secret. David dansait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Incapable de s'insérer dans le contexte de la situation, il restait dédoublé, se regardant agir comme au travers d'un prisme déformant. Si l'aspect religieux de l'affaire le laissait particulièrement froid, une phrase toutefois éveillait en lui un écho troublant qu'il n'arrivait pas encore à maîtriser : LE MOT QUI RÉSUME TOUT. Oui, le mot qui résumait tout... Cela semblait si proche d'« un univers dans un tiroir » ! Il se raidit, tenta de se durcir. Devant lui un panneau dissimulé achevait de pivoter, dévoilant une niche verticale, une sorte de vitrine... En s'approchant il distingua qu'il s'agissait en fait d'un sarcophage de plexiglas où dormait pour l'éternité une momie racornie qu'on eût dite de cuir rose.

La chair lâche et durcie soulignait l'architecture perçante du squelette comme les plis d'un vêtement trop étroit.

« Le dernier des guides, chuchota la jeune femme, il a fallu cent sacrifices et mille compromissions pour soustraire son cadavre au bûcher. C'était un visionnaire. Regarde sur sa poitrine... »

David se pencha. La peau parcheminée moulait le sternum avec une précision de planche anatomique. Il déchiffra les premiers mots d'un tatouage organisé en strophes presque effacées :

D'hogon dugoz hanap
Wardon agrez fletr'uz
Marlec orev a'traph
Fi don, Kale'k oruz...

« Qu'est-ce que c'est ? Du breton ? »

Sirce lui jeta un regard noir.

« Non, fit-elle glaciale, la langue corporative des anciens guides d'Homakaïdo. Un crypto-dialecte que personne n'a pu traduire à ce jour. Je suis probablement la dernière à pouvoir comprendre la signification de ce tatouage. Il s'agit d'une prophétie. Le récit d'une vision qui traversa le guide au plus fort des persécutions. Écoute plutôt... »

Elle ferma les yeux, se recueillit, et commença à réciter :

*« ... Un jour vieillard retrouvera jeunesse
dans les bras de la femme aux mamelles épaisses,
tétera à la fois et sa fièvre et sa flamme,
avant que dans le lit à jamais elle s'affaisse.
De la guerre et des larmes aura connu le drame,
mais ira à la fête, au pays de la liesse.
Traversera des nains la mer aux flots infâmes,
vers la terre des géants avancera sans cesse,
pour apprendre le mot qui ravit toute l'âme.
Les bavards et les muets tenteront mille bassesses
afin que d'Homakaïdo n'obtienne la promesse. »*

David fit la moue.

« Tu trouves que ça parle de moi ? »

La main de Sirce s'abattit sur son épaule, toutes phalanges durcies. À cette seconde il émanait de la jeune femme une telle aura de menace et de danger que David ravala instantanément les sarcasmes qui lui montaient aux lèvres.

« *Vieillard retrouvera jeunesse !* martela-t-elle. Tu ne te reconnais pas ? Ton histoire court depuis hier à travers tous les bouges de la cité, colportée par les secrétaires de l'office de rajeunissement ! *De la guerre et des larmes aura connu le*

drame ? Même la mort de la Vénusienne y est inscrite : Avant que dans le lit à jamais elle s'affaisse ! »

David se dégagea, gêné.

« Admettons. Mais le reste ? C'est incompréhensible !

— Pas du tout. Une description d'itinéraire, rien d'autre.

— Les bavards et les muets ?

— Les Maîtres de la Parole. L'ordre compte plusieurs confréries se caractérisant chacune par une attitude différente face à l'emploi de la parole. Il y a les muets et les ventriloques pour qui elle est souillure, les aphasiques volontaires qui se cantonnent dans l'adoration d'un seul mot, les cycliques (ou bavards) qui prônent le déluge verbal purgeant les passions. Apparemment ils forment une caste très fermée, impénétrable même, mais dans la coulisse ils se livrent à des guerres farouches, des luttes d'influence. Une seule chose les unit : le secret du pèlerinage interdit, le mystère d'Homakaïdo. Leur intérêt commun à ce que personne ne découvre la vérité, ne s'approprie la chose cachée. »

Elle manœuvra le ressort et le panneau se rabattit en silence, obturant la niche funéraire. David hésita, retournant les mots sous sa langue.

« Ils connaissent cette... ce... ?

— Cette prophétie ? Je ne sais pas. S'ils en ont eu vent ta vie ne tient plus qu'à un fil. Jamais ils ne te permettront de tirer de l'oubli un rite prohibé, que le temps a de plus en grande partie effacé des esprits.

— Que faut-il faire ?

— Aller de l'avant, devenir aussi puissant qu'eux. C'est ta seule chance de survie. Si tu fais marche arrière, si tu te terres au fond d'une chambre d'hôtel ils te retrouveront, tôt ou tard, leurs espions sont partout...

— Quel est ton intérêt là-dedans ? Tu prends beaucoup de risques...

— Mon arrière-grand-père était guide, j'ai voulu perpétuer son combat. Les Maîtres de la Parole m'ont capturée. J'ai passé sept ans entre les murs d'une cellule. Je me suis échappée il y a de cela six mois...

— Pourquoi revenir ici ?

— À cause de la prédiction, elle donne approximativement la date de ton arrivée par un système complexe de points et de virgules décentrés. La période favorable commençait il y a trois jours. »

David se mordit les lèvres, il avait la sensation désagréable de se retrouver catapulté dans la vie d'un autre. On le forçait à endosser l'existence d'un étranger. En changeant de peau il changeait de rôle, et on ne lui laissait pas le choix de la pièce. Qui était réellement Sirce ? Une illuminée ? Une folle ? Une comédienne habile aux desseins tortueux ?

« Ce ne sera pas facile », observa la jeune femme qui prenait le malaise de David pour de la méditation, « la piste est bel et bien effacée, perdue. Lorsque j'étais enfant, les adultes employaient souvent un proverbe évoquant cette situation. On disait de quelqu'un qui s'attaquait à une tâche insurmontable qu'il "voulait retrouver la route d'Homakaïdo". Dans l'esprit des gens cela équivalait à "chercher une aiguille dans une meule de foin" ou "vouloir décrocher la lune". Tu vois, je ne te leurre pas ! »

Elle fit une pause, puis ajouta sur le ton de la confiance :

« On dit que tu as passé ta vie à poursuivre une chimère, que tu voulais "résumer l'univers", c'est vrai ? »

David rentra la tête dans les épaules. Pourquoi n'avait-il pu s'empêcher de déverser ses souvenirs aux magnétophones de l'agence de rajeunissement ? Une manie de vieillard ! Une sale petite manie de vieillard qui, aujourd'hui, le rendait aux yeux de tous transparent comme le verre.

« J'ai collectionné, marmonna-t-il de mauvaise grâce, je voulais... Une synthèse... Un... Oh ! Et puis quelle importance ?

— Une grande importance. Tu n'as pas été choisi par hasard. Ton ancienne vie n'était probablement qu'une sorte d'entraînement à ce qui va suivre. Une préparation mentale... Une ascèse. Tu es en quelque sorte un "spécialiste". L'expérience d'un vieux sage dans le corps d'un jeune homme. Une synthèse parfaite. »

David explosa.

« Je n'ai pas été "choisi" ! Je ne comprends rien à toutes tes histoires. Ma collection n'a été qu'une suite d'échecs, de fausses pistes, de...

— Ce n'est pas important. Ce n'était qu'une répétition. Un exercice d'assouplissement cérébral. La vraie partie va se jouer maintenant. C'est maintenant que tu vas trouver la réponse aux questions que tu te posais alors. »

David capitula. Il n'avait aucune envie de se lancer dans une joute verbale. Il tourna la tête vers le parvis. Les vitraux s'obscurcissaient, le soir tombait.

« Tu ne crois pas qu'ils vont attaquer l'église ? s'enquit-il avec inquiétude.

— Non, la chapelle de cuivre fait peur aux gens de la rue. Elle a été bâtie par des adorateurs de la foudre. Ses flèches, ses dômes sont conçus pour attirer le feu du ciel. Jadis les croyants s'entassaient dans la nef, principalement les soirs d'orage, attendant que les éclairs frappent le clocher, se répandent à travers la masse métallique de la construction et les foudroient au beau milieu d'un psaume. C'est pour cela que certaines statues sont à demi fondues et que le clocher présente cet aspect iridescent. La météo prévoit un orage pour ce soir, tu vois, je n'ai pas choisi ce lieu sans idée préconçue.

Personne n'osera se risquer ici avant demain matin, nous sommes en sécurité... »

David crut que ses genoux allaient se dérober sous lui.

« Je vais partir, continuait Sirce, il nous faut des chevaux, des armes et des vivres. Je reviendrai au milieu de la nuit et nous tenterons alors de passer les portes de la ville. En attendant ne sors pas d'ici, et ne te montre pas sur le seuil, une flèche traverse facilement la largeur d'une rue. »

Il se retrouva seul avant d'avoir pu émettre une protestation.

« Le mot qui résume tout »... La phrase dansait dans son crâne. Il aurait voulu se boucher les oreilles, rester sourd à ce chant des sirènes, mais quelque chose s'était réveillé tout au fond de lui. Une flamme interne et centrale, dévoratrice. La première étincelle d'un brasier qui ne demandait qu'à s'étendre. Les menées religieuses et politiques de la quête le laissaient de glace, oui, mais le but final... !

Ses paumes étaient moites. Il jura, s'assit sur un siège de cuivre. Il était ferré, il le savait. L'appât venait de se ficher dans sa langue et il aurait beau se débattre...

L'ombre le recouvrit soudain avec un froissement lourd. Il leva les yeux. L'homme à la cape rouge se tenait devant lui, raide, son visage poudré de blanc ne trahissait aucun sentiment.

« Je tenais à vous prévenir loyalement que vous n'avez aucune chance de monter ce soir dans le train du retour, fit-il *d'une curieuse voix de petite fille*, la gare est cernée. Des patrouilles arpentent les rues de la ville. Dans peu de temps il vous sera impossible de passer entre les mailles du filet.

— Vous êtes un... un Maître de la Parole ? C'est ça ?

— C'est exactement cela, répondit l'autre *d'un timbre solennel de patriarche*, j'appartiens à la confrérie des Cycliques. Ceux que le peuple surnomme vulgairement les “bavards”... »

David se leva, mais l'homme continuait à le surplomber d'une bonne tête.

« Même cette église ne vous protégera pas éternellement, renchérit cette fois l'homme de cuir *dans la langue grasseyante d'un paysan matois*, l'orage grossit, s'approche. Quand les éclairs allumeront le clocher vous serez bien obligé de sortir... »

Il continua ainsi durant plusieurs minutes devant David stupéfait, égrenant les mille et un dangers du piège en préparation, changeant de voix selon les sentiments qu'il essayait d'exprimer. La pitié laissait filtrer entre ses lèvres le timbre aigret d'une fillette, la candeur et la naïveté le faisaient trébucher sur les syllabes comme un enfant de six ans. Il se faisait séducteur avec la voix chaude d'une call-girl, docte et sentencieux dans le chevrottement asthmatique du vieillard. L'honneur empruntait les vibrations snobs d'un aristocrate, mais la colère crachait des mots tronqués et traînants à la manière des voyous. En un temps très court toute une population défila dans sa bouche. David remarqua assez vite qu'un discours sécurisant reconstituait les harmoniques de la cellule familiale, Papa prononçait les paroles de l'autorité, maman celles de la douceur et de la confiance, les enfants celles de la joie et de l'exubérance...

En véritable virtuose l'homme aux joues poudrées jouait de toutes les tonalités, changeant de voix comme David l'aurait fait d'inflexion. L'âge, le sexe, la position sociale, tout était mis en œuvre pour traduire les nuances de sa pensée. Les combinaisons s'enchaînaient les unes aux autres, se complétant, s'inversant...

Comme David restait de marbre, l'énervement commença à gagner son étrange interlocuteur et, aux explosions des viragos succéda la lourdeur des portefaix.

Le jeune homme se demanda si certains problèmes ou certains troubles psychologiques ne se traduisaient pas par la prééminence d'une voix sur les autres. Il imagina une seconde un inverti que trahissait l'emploi exclusif de timbres féminins, un pédéraste dénoncé par ses zéziements de petits garçons bêtifiants.

« Vous ne voulez pas vous rendre ? insista une dernière fois le brûlant chuchotis d'une fille appelant la pénétration. Je ne peux vous garantir la vie sauve, loin de là, mais à coup sûr une mort moins horrible que celle qui vous attend dans ce baptistère quand la foudre fera fondre l'autel et le visage des statues ! »

David secoua négativement la tête et amorça un pas en arrière. Le Cyclique eut un haussement d'épaules un peu las.

« À votre convenance, fit-il dans un soupir de vieille femme agonisante, ma démarche n'était dictée que par un souci de charité. »

Il se déplaça à reculons sur plus de six mètres, et pivota enfin dans une lourde envolée de cape, dévalant les marches du parvis.

Il avait laissé derrière lui un sillage de parfums curieusement dissemblables : odeur de cuir et relents sucrés de cosmétiques. David aspira une bouffée d'air. L'imminence de l'orage avait alourdi l'atmosphère. Il ne désirait plus qu'une chose ; que Sirce revienne avec des chevaux ! Sous la voûte aux reflets roux, la chaleur avait monté de plusieurs degrés. Il transpirait.

Malgré les signes de menace que l'écoulement du temps rendait de plus en plus évidents, il ne parvenait pas encore à s'installer dans la réalité de sa nouvelle vie. En une nuit il avait troqué l'univers rétréci et figé d'un vieillard contre un monde de

spasmes et de complots qui sentait la sueur et la graisse d'arme. Le déphasage était trop grand pour qu'il pût espérer s'y accoutumer en quelques heures. Pourtant plus ou moins consciemment il se réjouissait de ce tourbillon qui, aujourd'hui, ne lui laissait pas le loisir de la réflexion. En effet, dans le train qui le menait à la Cité des Oracles, il avait déjà été assailli à deux ou trois reprises par le doute. Doute n'était pas le mot qui convenait d'ailleurs, disons plutôt par la certitude qu'il ne saurait quoi faire de cette nouvelle jeunesse, et que cette autre vie qu'il allait s'offrir s'ouvrirait bientôt devant lui comme un gouffre, un désert. Un trajet supplémentaire, inutile, et – l'espace d'un instant – il avait failli renoncer, tirer la sonnette d'alarme pour sauter du wagon en rase campagne. Il n'avait pas osé.

Maintenant le destin décidait à sa place, lui tendait un rôle déjà écrit, le forçait à enfiler un costume trop grand pour lui et le jetait d'un coup de pied sur une scène terriblement encombrée, au beau milieu d'un drame dont il avait loupé le premier acte. La peur du vide s'estompait, et l'idée qu'on se servît de lui comme d'une marionnette dont on tire les ficelles lui déplaisait à vrai dire de moins en moins.

Le martèlement des gouttes de pluie sur le dôme supérieur le tira de ses réflexions. L'averse avait fini par éclater, flagellant l'église de rafales serrées et sonores. Un crescendo de stridences métalliques s'appropriait rapidement l'espace de la nef, et David eut la sensation de se trouver prisonnier d'une cloche bombardée de grêlons ou de billes d'acier. Le premier roulement de tonnerre fit monter un sursaut épileptique le long de son échine. Dehors la nuit fut traversée par un flamboiement bleuâtre, mais rien ne se passa. La foudre n'avait pas frappé le clocher. Il courut à la porte, se hasarda sur le parvis avec l'idée bien arrêtée de fuir un bâtiment qui, dans quelques minutes, risquait fort de se changer en une gigantesque chaise électrique.

Il n'avait pas fait trois pas qu'une flèche empennée de rouge vint s'épointer entre ses chevilles, creusant dans le cuivre du sol une estafilade brillante se terminant en copeau. Deux autres projectiles sifflèrent, tirés des rues avoisinantes, mais furent heureusement déviés par l'averse et le vent. David n'eut que la

possibilité de se jeter en arrière. Trempé jusqu'aux os il regagna le transept, cherchant désespérément du regard le moyen de s'isoler du plancher métallique. En vain. Chaque tabouret, chaque siège, chaque banc était de cuivre, donc conducteur d'électricité. Il s'affola, bousculant les objets du culte. Au moment où il poussait la porte de la sacristie, la déflagration toute proche du tonnerre fit trembler la charpente boulonnée de l'église. Une coulée de lumière d'une blancheur magnésique grésilla par les vitraux, illuminant jusqu'au moindre recoin : David hoqueta, les pupilles dévorées par ce flot scialytique qui le laissa à demi aveuglé, titubant, dans un labyrinthe de prie-Dieu renversés. Il se débattit, s'écorchant aux arêtes coupantes des sièges. Il ne se dominait plus ; encore quelques secondes et il remonterait la travée centrale au pas de course, se jetant à la rencontre des flèches...

Il buta enfin sur ce qui semblait être une petite estrade de bois encombrée de lutrins dont il se défit d'un revers de main. Claquant des dents, il tira le parallélépipède vermoulu le plus près possible de la porte, se dépouilla de ses vêtements trempés et se sécha à l'aide d'un dais brodé d'or. Puis il s'agenouilla au centre de la minuscule tribune en se répétant frénétiquement que « le bois n'est pas conducteur ». À peine s'était-il ramassé sur lui-même que le feu du ciel frappa la flèche du baptistère. Toute la construction s'illumina dans un épouvantable craquement. Le plomb des vitraux se liquéfia à la seconde, provoquant une avalanche de morceaux de verre colorés. Toutes les rosaces s'éparpillèrent comme des puzzles dispersés par un poing invisible. Les cierges se mirent à se tordre, pour finalement s'affaisser en flaqes bouillonnantes. Toutes les statues situées près du point d'impact perdirent leurs nobles traits. Les bouches béèrent, les mentons s'allongèrent, les nez de cuivre se tortillèrent comme des serpentins de guimauve surchauffée. Frappé d'épouvante, David vit un saint se replier sur lui-même tel un accordéon qui se referme.

Le phénomène ne dura guère plus d'une fraction de seconde. Aussitôt les parois de l'oratoire se couvrirent de suie et une effroyable odeur d'ozone emplit l'air. David resta figé, les poils et les cheveux roussis. Des flammèches lui mordirent

douloureusement les cuisses. Il s'aperçut pour finir que le bas de l'estrade était en train de prendre feu.

« Dieu merci ! hurla soudain la voix de Sirce, tu es vivant ! »

Elle se tenait dans la découpe du portail, se protégeant des projectiles derrière ce qui semblait être un long bouclier de cuir.

« Il faut sortir, cria-t-elle pour dominer le fracas des trombes d'eau, tu peux courir ? »

David n'en avait aucune idée, mais pour quitter la chapelle de cuivre il aurait été prêt à s'enfuir à quatre pattes. Il sauta sur le sol et se brûla affreusement la plante des pieds. Sirce lui fit comprendre qu'il devait se coller à elle et se déplacer à l'abri du bouclier. Ils dévalèrent les marches du parvis, les dents serrées, pendant que les flèches se perdaient autour d'eux, rendues inopérantes par le souffle de la tempête.

David ne sut jamais comment il avait fait, mais il se retrouva soudain au fond d'un chariot bringuebalant sur les pavés inégaux, pendant qu'éclataient derrière eux les vociférations de leurs poursuivants déçus.

La suite fut d'une confusion extrême. Le jeune homme n'en retint que l'impression d'un trajet insensé et tortueux au travers d'un labyrinthe de ruelles que la nuit rendait toutes semblables. Brisé par les émotions il finit par s'endormir. Quand il rouvrit les yeux, le jour et le brouillard avaient remplacé la pluie. La ville dessinait, loin dans leur dos, sa dentelle de tours et de toits en ombres chinoises. Une longue, très longue page, venait d'être tournée.

Durant deux jours ils dérivèrent dans un paysage de ruines reconquises par la végétation, puis ces ossements urbains disparurent à leur tour et la carriole se glissa dans la creusée d'une vieille piste jalonnée de bornes rudimentaires. David nota avec une certaine stupeur que de nombreuses villes s'étaient évaporées, ne laissant subsister en leurs lieu et place que des taches claires sur le tissu des plaines. Des cercles pelés et rocheux analogues à de gigantesques formations cicatricielles. Les affrontements humains avaient taillé une géographie nouvelle dans la chair du continent, ouvrant des vallées, détournant des fleuves, comblant des lacs. Des chaînes de montagnes avaient fondu, des pics vertigineux s'élevaient là où s'était tenue jadis une agglomération industrielle, des villes côtières avaient reculé de plusieurs centaines de kilomètres à l'intérieur des terres... David ne reconnaissait plus rien. À part quelques rares îlots d'activité, tout ce monde retournait lentement au Moyen Âge. Les petits métiers renaissaient, de microscopiques cultures vivrières résistaient çà et là à l'envahissement luxuriant d'une végétation typiquement équatoriale.

Chaque fois qu'ils bivouaquèrent ils furent assaillis par des hordes de chiens errants au regard fou qu'il leur fallut repousser à coup de torches et de pierres. Sirce, elle, redoutait un raid de pillards ou de brigands, mais – au grand soulagement de David – ses craintes se révélèrent sans fondement. Un soir, le jeune homme qu'inquiétaient ces déambulations informes lui demanda si elle avait en tête un itinéraire précis, ou si... ?

« J'ai passé les cinq mois qui ont suivi mon évasion à établir des contacts, coupa-t-elle froidement, j'ai pris des dispositions, passé des "contrats". Nous allons mendier des renseignements, soutirer des bribes de trajet aux personnes autorisées, voler de

ville en ville un nouveau petit morceau du puzzle. Il y aura des ratés, à quoi bon se le dissimuler ? Nous sommes des aveugles avançant à tâtons, des aveugles égarés dans un labyrinthe. Notre quête n'est plus inscrite sur aucune carte, notre but de pèlerinage est une cité interdite et nos questions feront se fermer bien des bouches chez ceux qui savent encore. Pour les autres nous ne serons que deux fous, deux mangeurs de chimères intoxiqués par un méchant proverbe, ne t'étonne pas si on rit dans ton dos. Il faut aller de l'avant. Pour l'instant j'ai calqué notre course sur le canevas de la prophétie. Le tatouage du dernier guide, tu te rappelles ? *de la guerre et des larmes aura connu le drame, mais ira à la fête au pays de la liesse...* C'est une allusion directe à la Cité des Fêtes, une ville de plaisir vers laquelle il nous faut aller maintenant par étapes successives. Sur la route nous tenterons de glaner quelques informations... »

David se contenta de hocher la tête. Que pouvait-il espérer de plus rationnel ? Il avait mis le doigt dans l'engrenage d'une machinerie démente. Collectionneur gâteux, hier, il se réveillait aujourd'hui dans la peau d'un pèlerin dépossédé de sa Mecque ou de son Saint-Jacques ! Il n'avait plus qu'à marcher. Marcher, sans trop chercher à savoir ce qui là-bas, derrière les collines, courait sur ses talons...

Deux étapes sur la route d'Homakaido

6

Peu avant l'aube David fut réveillé par une salve d'applaudissements nourris. Cela crépitait, roulait, s'enflait comme une gerbe de flammes dans une cheminée. Il eut la sensation de milliers de gifles, tour à tour sèches ou molles s'abattant en cadence au rythme d'une inaudible musique. La vague sonore, d'abord lointaine, se rapprochait rapidement pour éclater derrière les collines en un tumulte de chair fouettée, de paumes meurtries.

David se redressa sur son siège et épia Sirce du coin de l'œil. La jeune femme avait imperceptiblement pâli et ses lèvres se crispaient désormais en une ligne dure, décolorée.

« Les nains, murmura-t-elle pour répondre à l'interrogation muette de son compagnon, la mer des nains... »

Sans plus d'explication elle cingla les bêtes d'un revers de lanière et piqua vers la vallée. Les roues cerclées de fer du chariot arrachaient des étincelles aux silex du chemin, jalonnant la course de la voiture d'une traînée aussi lumineuse que fugace. Ils atteignirent enfin la berge escarpée d'un fleuve. La brume du petit matin s'accumulait au fond de la gorge, voilant la surface de l'eau. David remarqua que d'invraisemblables turbulences semblaient agiter le brouillard dont les volutes ne cessaient de moutonner. Et soudain, alors qu'ils mettaient pied à terre, une nouvelle salve de bravos éclata, tonnerre grondant, cavalcades d'échos martelant les parois de granit. Le sol vibrait, communiquant sa trépidation aux chevilles des voyageurs, des cailloux roulèrent le long des pentes, entraînant à leur suite une avalanche de graviers et de poussière. Sirce grimaçait, les mains plaquées sur les oreilles, les yeux à demi fermés. Puis l'orage s'éloigna, filant vers la mer. Un débarcadère émergea de la nappe de vapeurs, passerelle de planches disjointes aux pilotis grêlés comme des pattes d'insecte. De grosses barques avaient

été traînées sur le bord, offrant au regard une quille lisse, nette, brillante qui semblait n'avoir jamais touché l'eau. David en fut étonné. En s'approchant davantage, il s'aperçut que les embarcations étaient toutes dépourvues de rames, de gouvernail. Au moment où il allait ouvrir la bouche pour demander des explications, un petit homme sortit d'une cabane de pierre, les bras chargés de cordages. Avisant les voyageurs, il laissa choir son fardeau et libéra ses oreilles des bouchons de cire qui les obturaient.

« Vous allez où ? lança-t-il en devisageant la jeune femme.

— À Homakaïdo.

— Connais pas. Vous voulez traverser ? Ce n'est pas le meilleur moment. Depuis hier ILS sont passablement énervés ! À votre place... Et puis il faut attendre que la brume se lève. S'ILS ont décidé de se croiser les bras, rien à faire !

— Mais de qui parle-t-il ? » s'irrita David en serrant le poignet de sa compagne.

Elle eut un haussement d'épaules agacé.

« Enfin ! Tu n'as pas encore compris ? »

Elle le tira à l'écart et lui désigna le lit du fleuve.

« Regarde ! commanda-t-elle, le brouillard ne va plus tarder à se dissiper. »

Ils s'assirent sur la coque d'une barque et n'échangèrent plus un mot. Encore une fois David nota que les canots, grossièrement rafistolés, étaient totalement impropres à l'usage. Leurs flancs fissurés offraient autant de voies d'eau qu'une écumoire. Mais peut-être s'agissait-il d'épaves ?

« J'espère qu'on ne traversera pas sur ça ! fit-il en frappant une proue de la paume.

— Bien sûr que si, répliqua la jeune femme, qu'est-ce que tu leur reproches ? »

Il eut un geste vague et tourna la tête, renonçant à comprendre. Sous le soleil naissant les écharpes cotonneuses tapissant le fond de la vallée devenaient chaque seconde plus minces. Au bout de quelques instants David distingua entre les berges les remous d'un étrange grouillement. Il frissonna, brusquement couvert d'une fine sueur d'angoisse. À présent le doute n'était plus possible...

Le lit du fleuve, asséché, se trouvait occupé par une foule immense. Une marée humaine de nains des deux sexes, debout au coude à coude, armée de pygmées dont la houle de têtes courait entre les rives fortement encaissées de l'ancien torrent jusqu'à l'embouchure de la mer. C'était comme le déferlement d'innombrables cohortes dont les pieds auraient disparu dans la vase du fond. Enracinés jusqu'à mi-mollet ils ne bougeaient pas, ne parlaient pas, sentinelles figées en un impossible garde-à-vous. Des milliers, des millions d'individus, épaule contre épaule, emplissant la tranchée creusée jadis par l'écoulement des eaux. Colonne de cauchemar serpentant le long du canal, s'étirant à perte de vue ; flot de crânes nus et roses que les premiers feux du jour faisaient briller d'une légère transpiration.

« Le fleuve des nains, haleta Sirce d'une voix subitement oppressée, tu ne l'avais jamais vu ? »

David ne put répondre, une boule douloureuse bloquait sa gorge. Soudain, sans que rien n'ait pu le laisser présager, la foule massée à ses pieds tendit les bras vers le ciel, paumes ouvertes, et se mit à applaudir. Une nouvelle fois les bravos emplirent les collines. Fasciné, David ne pouvait détacher son regard du fleuve de mains brandies, des doigts fourmillants dansant comme l'écume à la crête des vagues, des paumes s'agitant en cadence, brassant un bruit mouillé de pluie diluvienne. Et la vague courait, crépitante, s'ouvrant et se refermant, traçant des courants rythmés, des tourbillons, des maelströms d'applaudissements. Il ne voyait plus que ce torrent de mains jointes ou ouvertes zébrant l'air, tissant au-dessus des têtes un toit osseux d'ongles et de phalanges, une rivière vivante de lignes de vie et d'empreintes digitales.

« Que font-ils là ? » parvint-il enfin à murmurer quand le silence fut revenu.

Sirce eut un froncement de sourcils.

« C'est une histoire compliquée. En gros, disons qu'ils se nourrissent des sucs sédimentaires contenus dans la vase de certains cours d'eau. Leur épiderme offre au niveau des pieds de larges surfaces d'absorption directe. Jadis, sur leur planète d'origine, ils s'alimentaient en marchant sans chaussures.

Chaque pas apportait à leur organisme un nouvel apport calorifique. Ici, ils n'ont pu trouver de substance nutritive que dans la boue des plans d'eau asséchés. La vase, la tourbe alluvionnaire est riche en particules végétales, organiques, en fungus divers. Ils s'en imprègnent comme des plantes enfonçant leurs racines dans l'humus. D'ailleurs, si tu te penches d'assez près pour les voir, tu t'apercevras qu'ils n'ont pas de bouche et que seules les femmes ont des cheveux, blonds, parfois même d'une blancheur de neige...

— Mais leur taille ?

— Rachitisme dû à une alimentation mal équilibrée. Les sucs sédimentaires de la Terre, peu nutritifs, ont entraîné une dégénérescence de la race.

— Pourquoi applaudissent-ils ?

— Pour manifester leur mécontentement, pour exprimer leur faim perpétuelle. »

Elle ne put continuer car un tonnerre de bravos vint gommer sa voix. Ils durent se boucher les oreilles, fuyant le vacarme. En fermant les yeux, David eut la sensation de s'être égaré au milieu des spectateurs d'un opéra gigantesque. Des peuples entiers battaient des mains dans une salle aux dimensions cosmiques, et leurs claquements de paumes couvraient le fracas des cataclysmes naturels ou guerriers. Des volcans s'éveillaient, la terre ouvrait ses gouffres tremblants, avalant immeubles et palais. Des bombes labouraient le sol sans parvenir à dominer la salve crépitante des paumes brandies.

« Si vous voulez passer faudra les amadouer ! commenta le petit homme une fois le calme revenu. Sont de mauvaise humeur. Hier m'ont renversé une barque. Pas revu les passagers ! »

David se tourna vers la jeune femme.

« Ils vont nous porter, c'est ça ? balbutia-t-il. Ils vont se passer notre embarcation de main en main. Nous allons naviguer au-dessus de leurs têtes, tenus à bout de bras d'une rive à l'autre ? C'est pour ça que les canots n'ont ni rames ni gouvernail ! »

Sirce esquissa une moue impuissante.

« Il n'y a rien d'autre à faire. »

David fit quelques pas en direction de la berge, s'arrêta. Il se rendit compte qu'il avait peur de s'approcher davantage. Un bras n'allait-il pas subitement se mettre à ramper sur la rive, le saisissant à la cheville, l'entraînant dans les profondeurs du fleuve ? Il recula, mortifié de ne pas savoir dissimuler ses craintes.

« Y a rien à redouter si vous leur faites les offrandes nécessaires ! clama le préposé aux chaloupes. Faut pas être avare, c'est tout. »

David se laissa tomber sur la coque qui lui servait de siège et jeta un regard interrogateur à sa compagne.

« Pendant tout le trajet la coutume veut qu'on déverse du plancton et des sucs alluvionnaires synthétiques, des fongus, par-dessus bord, expliqua-t-elle. À ce prix les nains acceptent de vous véhiculer d'un côté à l'autre, de servir de passeurs en quelque sorte...

— Le fleuve devient enfin navigable ! ricana le jeune homme en serrant les poings.

— C'est ça.

— Quand partons-nous ? »

Sirce le devisagea, puis haussa les épaules.

« Après tout pourquoi attendre ? souffla-t-elle. Demain ils auront encore plus faim qu'aujourd'hui, et la traversée en sera d'autant plus délicate. »

Ils allèrent rejoindre le marin à l'intérieur de sa cahute. Dès le seuil franchi, une épouvantable odeur de décomposition leur sauta aux narines. David remarqua que les parois de la cabane étaient tapissées de sacs de toile grossière, tous semblables. Les relents de putréfaction qui s'en dégageaient donnaient à penser qu'on les avait bourrés à l'aide d'une quelconque poudre de cadavre moulu. Sirce dut marchander.

« Cinq sacs, vitupérait le marchand, il ne vous en faudra pas moins, je connais l'appétit du torrent. Si vous venez à manquer au beau milieu de la traversée, ILS feront chavirer la barque et vous tordront le cou ! »

David frissonna. Sirce abandonna un grand nombre de pièces rutilantes sur le comptoir. En échange le petit homme leur remit cinq paquets puants, ainsi qu'une musette de toile

pompeusement baptisée « Trousse de secours ». Lorsque le jeune homme y plongea la main, ce fut pour y trouver un marteau et une faucille remarquablement bien affûtée. Devant sa stupéfaction le loueur s'évertua à lui détailler le mode d'emploi de ces objets pour le moins insolites.

« Avec le maillet vous tapez sur les doigts qui s'accrochent au bastingage dans l'intention de vous faire basculer, avec la faucille vous tranchez les mains qui s'agrippent à vos vêtements et vous tirent vers le fond ! Croyez-moi, y aura toujours un ou deux petits vicieux dans la masse pour essayer de vous faire un mauvais parti, gardez les outils au poing et n'hésitez pas à vous en servir ! »

David passa la lanière de la besace autour de son cou, hébété, et suivit Sirce qui choisissait une barque en parlementant avec véhémence. Elle avait fixé son choix sur un canot à fond métallique mais le petit homme ne voulait rien entendre, arguant qu'il s'agissait de son embarcation personnelle. Le reste de la flottille n'inspirait guère l'allégresse. La plupart des coques gémissaient horriblement sous le poids de la semelle et laissaient voir le jour entre leurs planches disjointes. Ils optèrent finalement pour une antique baleinière.

« Vous avez tort, grogna le passeur en regagnant sa baraque, ILS n'aiment pas les trucs trop lourds. Je vous aurai prévenus ! »

Ils entassèrent les sacs de poudre nauséabonde entre les bancs des rameurs et restèrent une minute immobiles, les yeux fixés sur le « fleuve »...

« Tu l'as déjà traversé ? » interrogea David en essayant d'adopter un ton détaché.

Sirce secoua négativement la tête.

« Non, pas ici. J'ai passé des rivières, des étangs. Jamais un bras aussi large.

— Combien y a-t-il ? Cinquante mètres ? Soixante ? Cent peut-être... »

Elle plissa la bouche en une grimace pleine de lassitude.

« À quoi bon discuter ? »

Il n'insista pas. Elle avait peur, c'était visible. Il appuya ses reins à la proue de la chaloupe et laissa son regard se perdre une

nouvelle fois sur les milliers de mains avides qui happaient l'air avec de grands claquements moites.

« On raconte que le meilleur moyen de traverser est de prendre à son bord une diseuse de bonne aventure, murmura Sirce dans son dos, pendant tout le voyage la bohémienne lit l'avenir dans les paumes levées, et les nains – curieux – oublient aussitôt leurs pulsions agressives. Mais il s'agit sûrement d'une légende ! »

Il ne trouva rien à dire. L'angoisse plaquait sur son esprit un brouillard de confusion.

« Lorsqu'ils sont vraiment de mauvaise humeur ils se croisent les bras, reprit la jeune femme, refusant du même coup tout passage. Il faut alors multiplier les offrandes pour les décider à tendre la main... »

Elle parlait sans se soucier d'un quelconque auditoire, crachant ses tirades d'un débit haché, avalant les mots comme on le fait des prières trop souvent chuchotées. Ils restaient là, incapables de se décider à pousser le canot vers la berge. David bougea enfin. La lanière de la « trousse de secours » lui sciait la nuque.

« Allons-y ! »

Sirce parut émerger d'un rêve. Rivant ses doigts à la poupe, elle commença à pousser tandis que David, cramponné au bastingage, tirait de toutes ses forces, essayant de faciliter le glissement de la quille sur l'herbe caoutchouteuse de la rive. Lorsque les premières mains palpèrent la coque, ils étaient en sueur.

Sirce sauta lestement dans le canot, éventra un sac et entreprit de répandre la semence organique avec de grands gestes du bras. En quelques secondes la puanteur atteignit le seuil de l'insoutenable et David, stoppé dans son élan, faillit basculer dans le fleuve au moment où il enjambait le plat-bord. Des gifles molles ébranlèrent la coque sous leurs pieds, la baleinière s'agita un instant d'avant en arrière, comme un manège indécis, puis les mouvements se synchronisèrent et l'embarcation commença à glisser vers la berge opposée, de paumes en paumes, brandie au-dessus des têtes comme un trophée ou le vainqueur d'une joute.

Jusqu'au milieu du « cours d'eau » tout se passa bien, puis la course se ralentit pour mourir en piétinement tumultueux. Sous l'étrave les mains explosaient en palpitations désordonnées, d'abord suppliantes puis – très rapidement – colériques. Des courants avides de doigts dressés se creusaient dans la foule, essayant d'attirer la barque dans d'autres directions, de lui faire rebrousser chemin ou descendre le fleuve.

« Ils en veulent tous ! » songea David avec terreur en voyant Sirce éventrer le quatrième sac. La poudre avait recouvert les avant-bras et le visage de la jeune femme d'une croûte d'amidon, la fardant d'un étrange maquillage pestilentiel que la sueur craquelait par endroits. Elle respirait fort, puisant et semant sans relâche, mais la baleinière n'avancait pas pour autant. Soudain l'embarcation roula sur le flanc, comme si elle allait se retourner quille en l'air, et David aperçut toute une ligne de doigts aux ongles ébréchés cramponnés au plat-bord. Saisissant le marteau il frappa, les mâchoires serrées, tentant de ne pas voir l'éclatement des chairs, des ongles et des phalanges dénudées. La chaloupe se redressa, mais aussitôt un martèlement de poings furieux en ébranla la coque, faisant gémir les planches disjointes. Des esquilles de bois volèrent en tous sens et une main jaillit du fond, entre les bancs de nage, la paume crucifiée d'échardes. Avant que le jeune homme ait eu le temps d'intervenir elle avait sauté entre les cuisses de Sirce, lui arrachant un hurlement de douleur. La faucille s'abattit, cisailant les chairs, butant sur l'os avec un bruit sourd. Du sang inonda les parois de la barque, chaud, poisseux, mais le bras se retira comme une bête blessée. Le répit fut de courte durée, car, presque immédiatement, l'étrave se dressa à la verticale en une simulation de naufrage si réaliste que les passagers roulèrent cul par-dessus tête contre le coffre à vivres. Le sac éventré répandit sa poussière en pluie drue, et les mains devinrent grises. La chaloupe retrouva sa position normale, puis fut happée par un autre courant. Par moments la quille retombait lourdement, sonnant sur des crânes qui aussitôt s'effaçaient. David réalisa brusquement qu'il se tenait dressé à la proue, un outil dans chaque poing, prêt à frapper. Maintenant la fureur le submergeait et il brisait les cartilages sans remords aucun. Sirce

haletait contre lui, les vêtements assombris par la transpiration, les cheveux saupoudrés de sucs sédimentaires comme une perruque d'apparat. La vase séchée recouvrait tout son corps et elle avait l'aspect d'une noyée tirée au sec. Le dernier sac se vidait mais cette fois ils étaient dans la bonne direction. À présent la jeune femme épargnait les poignées de nourriture synthétique, appâtant habilement les courants, flattant les doigts raidis. Ils furent enfin rejetés sur la berge. Le canot s'échoua sans douceur et se coucha sur le côté, comme si la traversée avait eu raison de ses ultimes forces.

« C'est fini », chuinta David en roulant sur l'herbe. Il ferma les yeux, empli d'une peur rétrospective à la simple idée de ce qui aurait pu se passer. Il s'imagina, basculant par-dessus le plat-bord, agrippé par des centaines de doigts, d'ongles, mis en pièces par la foule anonyme enracinée dans la vase. Allongée sur le dos, Sirce se dépouillait de ses habits. Des larmes d'énervement creusaient de profonds sillons dans le masque plâtreux de son visage. David nota que ses bras et ses cuisses étaient constellés de griffures.

« Alors ? tonitrua un gros homme chauve chargé de cordages. Ça ne s'est pas trop mal passé après tout ! Ceux d'hier ont eu moins de chance. Si vous voulez vous laver y a une douche derrière le poste de louage... »

Ils se redressèrent en s'aidant mutuellement et marchèrent vers la cahute du passeur. La cabine de douche, vétuste, était bien sûr hors d'usage et ils durent se rabattre sur un grand baquet de bois empli d'eau froide. Une brosse en chiendent avait été attachée à l'une des anses au moyen d'une ficelle malpropre. Sirce paraissait si épuisée qu'il dut achever de la dévêtir et la frictionner lui-même. Au contact du liquide la poudre alluvionnaire se changea en pâte brune, et ils se retrouvèrent rapidement en train de patauger au milieu d'un baquet de boue collante. Le remède s'avérait pire que le mal. Enfin, au bout d'une heure, après maints rinçages, ils sortirent du réduit la peau rougie par les coups de brosse. Après avoir étendu leurs vêtements sur un fil, ils se couchèrent dans l'herbe caoutchouteuse et fermèrent les paupières. À l'instant où il basculait dans le sommeil, David huma encore une fois

l'épouvantable odeur des résidus putréfiés, et il se fit l'effet, ainsi allongé, nu, d'un cadavre jeté dans la fosse commune. Instinctivement il chercha la hanche de la jeune femme. Heureusement, elle était chaude.

Alors qu'ils s'enfonçaient dans les terres, ils vinrent à longer à deux ou trois reprises des barrages obstruant le lit de rivières ou de torrents asséchés. Des hommes armés de fusils de chasse montaient la garde au sommet des édifices, arpentant le chemin de ronde d'un pas nerveux.

« Ils essayent de contenir l'avance des nains, expliqua Sirce, d'empêcher leur prolifération au long des anciens cours d'eau, mais ce n'est pas facile. »

Effectivement, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, le jeune homme put percevoir l'effroyable vacarme produit par les poings des pygmées s'abattant en cadence sur la muraille de bois et de pierre formée par le barrage qui courait d'une rive à l'autre. C'était comme une foule d'émeutiers se pressant à la porte d'une citadelle dont on leur refusait l'accès. De temps à autre, l'un des paysans s'en allait quérir une bassine d'huile bouillante dont il jetait le contenu de l'autre côté des remparts. Alors le martèlement cessait pour quelques minutes avant de reprendre, amplifié cette fois par la colère.

« Tôt ou tard les barrages cèdent sous la poussée, commenta la jeune femme en poursuivant son chemin, et c'est le raz de marée, l'inondation. Les nains, rendus fous par la faim, escaladent les berges et se ruent dans les campagnes. Il faut alors endiguer l'inondation à coups de fusil, les rejeter dans le lit du fleuve après un corps à corps meurtrier de part et d'autre. »

Le soir même ils atteignirent les faubourgs de la Cité des Ventriloques. David avait maintes fois entendu les conteurs publics dissenter sur les aberrations psychologiques qui en affligeaient les habitants, mais jusqu'alors il avait toujours considéré ces récits comme des contes de bonne femme. Sirce lui apprit qu'il s'était trompé. Le peuple des plaines nourrissait

bel et bien un insurmontable dégoût physique pour tout ce qui concernait la conversation et les contacts directs.

« Une forme de névrose collective », conclut la jeune femme en l'entraînant vers un bâtiment d'aspect cossu.

« Arsédric de Colphe vend des renseignements, chuchota-t-elle au moment où elle pressait le bouton d'appel, laisse-moi faire, et tiens-toi en dehors de tout échange verbal. Leurs coutumes sont assez rigides. »

Fuyant leur regard, un serviteur les fit pénétrer dans une salle de marbre rose ouverte sur les jardins. Un gros homme nu se tenait là, assis sur un tabouret, leur tournant obstinément le dos. Un rétroviseur avait été fixé sur son épaule grasse au moyen de lanières de cuir semblables à celles d'un holster. Une multitude d'objets emplissaient la pièce : des vases, des pots de porcelaine, des statuettes de marbre aux tournures exquises, des bustes taillés dans un cristal extraordinairement pur, tout cela aligné à même le sol, comme pour un inventaire rapide. Le domestique qui les avait introduits s'installa dans l'un des angles, un petit marteau d'argent à la main. Au symbole ornant sa plaque d'identité, David comprit qu'il s'agissait d'un muet. À son tour Sirce tourna le dos à son interlocuteur et alla se planter devant un grand miroir ovale qui occupait le dessus d'une cheminée.

« Je suis prête », murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible. À ces mots Colphe ouvrit les yeux et pencha la tête vers son rétroviseur dont l'inclinaison avait été calculée de manière à capter le seul reflet de la jeune femme encadré par les bois du trumeau, alors qu'elle-même restait invisible, hors du champ. Pourtant cette image, doublement indirecte, fit tressailler l'obèse comme s'il venait de recevoir une décharge électrique. Il ferma les paupières, attendit quelques secondes, puis – ayant dominé son dégoût – daigna jeter un bref coup d'œil au petit miroir orientable fixé sur son épaule.

« Ton aspect est encore trop... agressif, ma chère Sirce. Trop brutal. Ne pourrais-tu pas banaliser ton apparence ? Porter un masque peut-être ? »

Avec un sursaut David comprit que la voix de leur hôte s'échappait d'une petite urne de céramique bleue posée sur le

dallage. Les lèvres de l'homme, quant à elles, n'avaient pas esquissé le moindre mouvement. D'ailleurs, en y regardant de plus près, il était facile de se rendre compte qu'elles avaient été réunies et cousues en un seul bourrelet par du fil à suture. Il faillit pousser une exclamation de surprise et se contint *in extremis*. Déjà le serviteur accourait. D'un coup de marteau précis il réduisit l'urne en miettes avant d'aller reprendre sa place.

« J'ai besoin de ton aide, souffla Sirce le visage tourné vers le sol, je voudrais connaître un homme susceptible d'avoir eu accès aux anciennes archives cartographiques. Quelqu'un qui, actuellement, serait dans le besoin et ne renâclerait pas à gagner un peu d'argent...

— Oh ! »

Comme l'interjection était suivie d'un long silence, le domestique bondit et brisa la statuette de marbre d'où avait jailli cette fois la voix du ventriloque. L'entretien se poursuivit de la même manière durant de longues minutes. Colphe louvoyait, s'exprimant chaque fois par le truchement d'un objet : vase, buste, bibelot, que son majordome s'empressait aussitôt de mettre en pièces, considérant probablement que tout ce que la parole avait touché se trouvait, dès lors, irrémédiablement souillé. David voyait avec nervosité la réserve de sculptures et de poteries diminuer sans qu'avancât notablement la discussion. Il était certain qu'une fois le dernier pot brisé, Colphe estimerait l'entrevue terminée et les ferait jeter à la rue.

« Je ne peux rien pour toi, chuinta unealebasse de grès rouge ornée d'une somptueuse scène de chasse, mais peut-être... »

Silence. Coup de maillet.

« Peut-être ?

— Peut-être qu'Onald de Blivier pourrait te dépanner, lança un vase de cristal, c'est un symbio qui travailla un temps à la surveillance des routes avant de tomber en disgrâce. Son infortune le pousse à vivre d'expédients. Il rend parfois de menus services...

— Où le trouverai-je ?

— Aucune idée, fit un gobelet de verre teinté, je n'ai guère de liens avec les symbios. Je n'aime pas les extrémistes. »

Énième abaissement du marteau.

David se sentait mal à l'aise. Il n'est jamais réellement agréable d'être considéré comme un générateur d'ordures. Il songea à ce qu'il avait entendu jadis : « Les premières atteintes du mal prennent la forme d'un mauvais goût tenace sur la langue, le sujet passe des heures à se rincer la bouche avec diverses eaux parfumées, puis – très rapidement – il en vient à penser que c'est la parole, et la parole seule, qui empuantit son orifice buccal. Alors il devient ventriloque pour que les mots explosent ailleurs qu'en lui-même. Dès lors il est condamné à se nourrir par perfusion, car la pratique religieuse de la ventriloquie exige qu'on se fasse sceller les lèvres. Peu de temps après il s'avise qu'il ne supporte plus la vue directe des choses qui l'entourent. Au début, des lunettes noires, des étoffes translucides, disposées entre le monde et le sujet suffisent à atténuer cette impression de souillure irrémédiable. Certains vont même jusqu'à se crever les yeux, mais la plupart se contentent de n'observer que des reflets. En règle générale ils abominent tout contact direct. »

Ils prirent congé dès que Sirce eut alloué au gros homme la récompense prévue, et que se fut abaissé une dernière fois le maillet purificateur.

« Avant, les ventriloques se servaient de poupées ou de marionnettes, lâcha la jeune femme dès qu'ils furent dans la rue, mais comme il leur fallait les brûler après chaque phrase, les usines de jouets de la contrée n'y suffisaient pas. Depuis quelques années ils se sont rabattus sur les bibelots. Généralement la matière et le fini des objets sacrifiés déterminent le degré d'estime accordé à l'interlocuteur. Il est assez vexant de se voir accueillir par une double haie de jarres de plâtre ou de vases de nuit en terre cuite. Colphe connaît les usages, il a pris garde à ne pas nous humilier.

— Il y avait assez peu d'objets, objecta David, comme s'il tenait à abréger l'entrevue... »

Sirce grimaça.

« C'est possible. Ce que nous entreprenons est assez dangereux, et les ventriloques ne sont guère concernés... Pour le moment.

— Qu'est-ce qu'un symbio ? »

La jeune femme baissa la voix.

« Une forme d'extrémisme religieux. De fanatisme. Les symbios estiment que les ventriloques ne vont pas assez loin dans leur pratique de la pureté.

— Des sur-ventriloques ?

— C'est ça. »

Ils déjeunèrent dans une auberge en évitant de converser en public, toute discussion directe étant taxée de pornographie et passible d'emprisonnement. Certains étrangers, peu au fait des coutumes de l'endroit, s'étaient ainsi retrouvés dans les fossés de la ville, la langue tranchée au ras des amygdales, un masque de soie noire cousu sur la peau du visage, pour avoir inconsidérément bavardé avec un de leurs semblables, les yeux dans les yeux, sur la place du marché.

Avant de se rendre dans le quartier des symbios ils firent l'emplette de deux rétroviseurs qu'ils fixèrent sur leur épaule droite, et de cagoules de tissu léger destinées à épargner aux passants la vision obscène de leur figure nue. Ces précautions prises, ils s'enfoncèrent dans un labyrinthe de ruelles dépourvues de fenêtres, la moindre ouverture étant ici une offense pour l'œil. Il régnait sur les lieux un silence de mort que venait troubler de temps à autre un chuchotis vite étouffé.

Sous les arcades, les lampadaires et les lanternes restaient délibérément éteints, assurant aux fidèles une pénombre empreinte de pureté.

Quand il aperçut son premier symbio, David faillit lâcher un juron. Bien que sa compagne ait pris soin de le prévenir, il ne put réprimer un haut-le-corps quand apparut le plus étrange équipage qui lui eût jamais été donné de contempler. Un homme nu, dont la gorge était barrée des croisillons d'une affreuse cicatrice, se tenait assis sur les épaules d'un second auquel il était relié par une sorte de cordon ombilical de plastique souple.

« Le cavalier est aveugle et muet, lui avait expliqué Sirce, une opération l'a définitivement privé de ses yeux et de ses cordes vocales. Ainsi il ne peut plus pêcher. De même tu remarqueras que ses mains sont bandées et atrophiées comme des pieds de Chinoise, il serait totalement incapable de se servir de ses doigts. De cette manière il ne risque pas de manipuler des objets impurs. Son pénis par exemple. Un cordon biocybernétique le fait entrer en symbiose avec celui qui le porte. Toutes ses fonctions sont dérivées. Il vit en quelque sorte à la façon d'un parasite, se nourrissant de ce que le porteur mange, buvant ce qu'il boit. En échange la « monture » doit uriner ou déféquer à sa place. De même, il devient à la fois le périscopie et le porte-voix de son maître : sa bouche sert désormais à véhiculer les paroles de celui qui le chevauche, ses yeux à transmettre les images comme de simples lentilles. Dans ce type d'association le cavalier est purifié de toute fonction avilissante. Ce sont désormais les organes de son domestique qui se souillent à la place des siens. Les symbioses préféreraient se faire hara-kiri que d'avoir à saisir leur sexe entre deux doigts pour uriner ! Garde-toi cependant de te moquer d'eux, ce sont des personnages dangereux... »

Au fur et à mesure qu'ils se perdaient dans les dédales du quartier réservé ils rencontrèrent d'autres couples constitués sur un modèle analogue : Un petit homme à la musculature atrophiée serrant entre ses cuisses creuses le cou d'un esclave vigoureusement charpenté, et trotant d'un pas alerte sur les pavés huileux.

Usant du rétroviseur, Sirce essaya par deux fois de se renseigner. Chacune de ses tentatives se solda par l'émission de crachats méprisants de la part du porteur, ou l'application de coups de lanière en travers de la nuque.

« Ce ne sera pas facile ! » observa-t-elle philosophe en regagnant l'abri des arcades, les cheveux constellés d'étoiles de salive.

Vers le soir pourtant, une femme âgée qui chevauchait une matrone obèse accepta de leur indiquer la maison d'Onald de Blivier.

« Vous lui donnerez le bonjour de Judice ! » conclut-elle par la bouche de sa monture, et elle s'éloigna. Ils reprirent leur marche, se guidant sur les plaques rouillées vissées aux angles des rues. Ils arrivèrent finalement au seuil d'un jardin ceint de hauts murs blancs. Une bâtisse dépourvue de fenêtres trônait au milieu des mauvaises herbes. Une eau noire stagnait au fond d'un bassin constitué d'une conque de métal oxydé. Un silence sépulcral planait sur les couloirs. Ils visitèrent plusieurs pièces en vain, pour découvrir, vautreé en travers des marches de l'escalier menant à la terrasse, le corps d'un esclave porteur exsangue. Le cordon ombilical de plastique pendait entre ses cuisses, sectionné avec application. Un peu plus haut, un autre cadavre les attendait, celui du maître de maison. Ses mains rabougries étaient recroquevillées autour du tuyau inutilisable, et sa bouche s'ouvrait, noire, sur un cri qui ne viendrait jamais plus.

« Ils l'ont tué ! » ragea Sirce en promenant un doigt sur l'orifice déchiqueté et poisseux du cordon, d'où émergeait une fine gerbe de fils brillants. « C'était facile : coupé de sa monture il était incapable de lui transmettre ses ordres. Il n'était plus qu'un infirme. Ses convictions religieuses lui interdisaient de se nourrir lui-même, quant à sa cécité, elle l'a empêché de procéder à la réparation qui s'imposait. Il s'est laissé mourir par peur de la souillure !

— Mais le porteur ?

— Ils ne survivent jamais au maître. Un conditionnement biologique conçu pour éviter toute rébellion.

— Mais pourquoi ?

— Il savait sûrement trop de choses, on a eu peur que nous le fassions parler, ils nous ont devancés de plusieurs jours, comme s'ils avaient deviné où nous nous rendions. Il faudra être plus prudents à l'avenir ! En attendant il faut filer au plus vite.

— Ce meurtre va nous être imputé ! observa David. Tu as passé l'après-midi à demander l'adresse de Blivier, quant à Arsédric... Il ne leur en faudra pas plus pour tirer des conclusions.

— Arsédric n'a pas intérêt à parler, objecta la jeune femme, quant aux autres, la cagoule masquait en partie mes traits. Rien n'est joué, viens ! »

Ils sortirent de la cité par la porte réservée aux mendiants et aux étrangers. Le jour baissait. Lorsqu'il fit tout à fait nuit, ils se débarrassèrent des masques et des rétroviseurs pour s'enfoncer entre les collines.

« J'ai un autre contact, marmonna Sirce, mais il va nous falloir marcher. De plus mes réserves financières s'épuisent. Arsédric m'a saignée à blanc ! »

8

« Où allons-nous ? »

L'interrogation brûlait la langue de David depuis la veille, depuis que la piste qu'ils suivaient sans un mot s'était délayée dans la poussière, perdant brusquement tout tracé sécurisant.

« Où allons-nous ? »

Les desseins de la jeune femme ne lui apparaissaient pas clairement. Il en venait à redouter l'enlisement des déambulations adolescentes, les trajets concentriques où, faute de but, s'engluent les routards, et qui finissent dans l'immobilité d'une chambre d'hôtel soudain promue noyau du monde.

Elle le dévisagea, paupières mi-closes comme si elle le jugeait à travers quelque invisible appareil de mesure.

« À la Ville des Fêtes, laissa-t-elle tomber, aussi dénommée Obar-Eba, Shaka-Kandarec, Naonaméa, ou mille autres appellations dialectales toutes aussi chantantes qu'incompréhensibles... En sais-tu davantage à présent ? »

Elle se moquait de lui. Il ne releva pas.

« La cité joyeuse, récita-t-elle, le pays des plaisirs... Il faudrait des annuaires entiers pour consigner tous les surnoms dont on l'a affublée... »

David tenta d'adopter un air entendu, sentit que ses traits s'étiraient en une grimace idiote, et renonça.

« La Ville des Fêtes, fit rêveusement Sirce, c'est presque une légende, un mythe. Alors que la Terre entière s'abîmait dans un conflit des plus sanglants, la Cité des Fêtes a déclaré la guerre hors la loi. On a condamné la violence, et les outils de la violence... On a dissous l'armée, la police. Toute la structure de la société s'est calquée sur l'organigramme d'une fête incessante. Les corporations les plus importantes sont celles des vendeurs de masques, de déguisements, la guilde des farces et attrapes, le lobby des fabricants de confetti. Mais il y a aussi les

musiciens, les décorateurs, les danseurs... On vient de partout dépenser son argent à la Ville des Fêtes, à tel point que les agglomérations voisines pleurent et s'indignent sur cette hémorragie permanente de devises. Ils ne vendent rien d'autre que des spectacles, des danses, des défilés de chars fleuris, des banquets, des bals populaires, et ces seules activités emplissent les caisses de la municipalité plus sûrement que n'importe quelle industrie dite "sérieuse"... C'est là le miracle.

— En gros, on peut dire qu'ils ont fait de leur ville un parc d'attractions gigantesque ? observa David.

— À première vue, oui, mais tu verras. La Cité des Fêtes est un fruit succulent à l'arrière-goût amer. Peut-être même devrais-je dire "empoisonné" ? Trente ans de carnaval ont amené certains habitants à cultiver d'étranges névroses. Tu as déjà entendu parler de la farandole ?

— *La farandole* ? Tu veux dire une farandole particulière ? Non...

— Un curieux phénomène pourtant. Un symptôme typique de ce qui couve là-bas depuis un moment déjà. Une mauvaise maladie.

— Pourquoi y aller dans ce cas ?

— Parce que c'est là-bas que les pèlerins d'Homakaïdo se retrouvaient à chaque départ, parce que c'est là-bas qu'a été placée la première étape du trajet, la première case de notre jeu de l'oie... L'intention symbolique était évidente : le seul asile de paix et de joie qui fût au monde servant de base d'envol aux pèlerins assoiffés de vérité... Tu saisis ? »

Il saisissait.

« J'ai là-bas un autre contact qui peut nous mettre sur la piste. Quelqu'un qui nous vendra des renseignements de qualité.

— Il faudra encore payer ?

— Oui, mais pas en argent. Il faudra rendre un service à cette personne. Un service dangereux... J'aurais préféré ne pas en arriver là, mais puisque les ventriloques nous ont fait défaut... »

Elle n'en dit pas davantage et David sentit s'accroître la charge d'angoisse juchée sur sa nuque depuis qu'ils étaient sortis du territoire entourant la Cité des Oracles.

Sirce résolut de se déplacer de nuit, arguant que de cette manière il leur serait plus aisé d'échapper à la vigilance d'éventuels espions au service des Maîtres de la Parole. Le jour ils se creusaient un abri au milieu des buissons, ou se ficelaient pour dormir à la fourche d'une branche. Ces précautions, loin d'accélérer leur avance, les obligeaient à de multiples détours dans une géographie de rocs et de lianes. Les animaux étaient extrêmement rares et pour s'alimenter ils durent se rabattre sur la cueillette de baies dont l'acidité leur dévorait l'estomac des journées entières. Au bout d'une semaine ils se trouvaient dans un tel état de faiblesse que Sirce décida de faire halte au premier village venu.

Un matin, alors qu'ils venaient de s'installer dans un trou de rocher, une vibration sourde se propagea dans le sol, s'épanouissant dans l'entonnoir de granit où ils se tenaient recroquevillés, comme dans un porte-voix. La cavalcade se rapprochait, mêlant au fracas des talons la musique grêle d'une flûte invisible. Sirce devint blême et sa main se crispa sur l'avant-bras de David. « La farandole ! » gémit-elle d'une voix sans timbre.

Risquant un œil hors de la cachette le jeune homme put apercevoir la longue colonne de danseurs dévalant le flanc d'un coteau. Elle ondulait avec la rapidité d'un serpent se coulant dans l'eau d'une mare. Les pieds retombaient en cadence labourant l'herbe, soulevant un nuage de terre et de cailloux. Les têtes battaient la mesure, les bouches se distendaient en rires et chansons... À première vue, il ne s'agissait que d'une longue file de fêtards échappés de quelque banquet champêtre, ou de baladins constituant l'avant-garde d'un bal itinérant, mais dès qu'on détaillait la chaîne il devenait difficile de ne pas remarquer qu'un homme sur trois grimaçait de douleur, les pieds en sang, les bras écartelés par ceux des danseurs qui l'encadraient. Brusquement en alerte, David se mit à scruter la colonne gesticulante. Rapidement il en vint à dénombrer une trentaine d'individus aux gestes de pantins disloqués, aux souliers en loques, et dont l'aspect contrastait étrangement avec celui des personnages les tenant par la main.

« Tu as compris ? » chuchota Sirce en se glissant contre son épaule. « La farandole est un piège ! Deux danseurs sur trois sont des androïdes ! Des robots ! À la faveur des fêtes ils capturent leurs proies humaines en leur tendant la main. Leurs doigts sécrètent une sève dont le pouvoir adhésif est tel qu'un simple shake-hand suffit à opérer une soudure dermique définitive ! Une véritable greffe ! Les victimes, transformées en frères siamois, sont alors incluses dans la farandole, prises entre parenthèses en quelque sorte. À partir de cet instant, écartelés entre deux robots infatigables, les prisonniers se changent en crucifiés, dansant sans relâche jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort. Car les androïdes se nourrissent de leur énergie, digérant leurs atomes de carbone jour après jour comme des sangsues cybernétiques. Regarde bien ! tu as devant toi l'un des pièges les plus redoutables mis au point par les princes du carnaval ! »

David frissonna, les yeux fixés sur la chaîne mortelle zigzaguant à travers la campagne. Ils dansaient, geôliers et prisonniers, attachés les uns aux autres aussi solidement qu'avec des menottes, baignant ambulant aux dehors cocasses, mille-pattes joyeux se déplaçant dans un concert de flûtes aigres. Les danseurs d'acier ! David savait déjà que leur image resterait à jamais gravée dans sa mémoire : armures aux rouages complexes dissimulées sous de minces couches de chair plastifiée, entraînant dans leur sarabande des malheureux aux corps décharnés, aux pieds rougis, lacérés par des semaines de piétinement incessant.

« Qui se méfierait d'eux ? renchérit la jeune femme. Ne sont-ils pas jeunes, insouciant, pleins de vie ? »

Instinctivement David frotta ses paumes moites contre la roche. La farandole s'éloignait, il en conçut autant de soulagement qu'à la vue d'un serpent disparaissant dans un trou de muraille.

« Lorsqu'on est pris il n'y a plus rien à faire, commenta Sirce, pour libérer un prisonnier il faudrait lui trancher chaque poignet d'un coup de hache... »

Ils restèrent un long moment sans rien dire, gagnés par l'inévitable malaise qui suit chaque scène éprouvante, la peau hérissée d'une profonde horreur viscérale.

Ce jour-là, par mesure de prudence, ils décidèrent d'interrompre leur marche afin de ne pas courir le risque de croiser une nouvelle fois le chemin de la farandole. David sombra dans un sommeil peuplé de cauchemars où – les jambes usées jusqu'aux chevilles – il se secouait au rythme des danseurs de fer alors que ceux-ci, le tirant chacun dans un sens opposé, lui arrachaient les bras. Il s'éveilla en hurlant.

Le lendemain ils arrivèrent en vue des fortifications. La Cité des Fêtes trônait au centre d'une plaine d'un vert dru. Les anciennes murailles avaient été badigeonnées de couleurs vives et agrémentées de fresques naïves dont la réalisation avait sans aucun doute exigé un véritable labyrinthe d'échafaudages. Des girafes, des speers, des gazelles tricornues, gambadaient ainsi au long des parois percées de meurtrières aujourd'hui sans emploi. Des éléphants roses étiraient leurs silhouettes schématiques sur les tours d'angle, se cabossaient sur les marches des chemins de ronde. Une bande dessinée encerclait la cité, échappée d'on ne sait quel album de littérature enfantine, née des crayons de quelque gosse géant gribouillant à même la pierre des glacis.

Une escadrille de ballons dirigeables formait au-dessus de la ville comme un plafond d'enveloppes boursouflées et luisantes aux évolutions molles. David ne bougeait plus, les pieds plantés en terre, la bouche béante de surprise.

« La Cité des Fêtes, dit Sirce, toujours aussi belle... Extérieurement, du moins. »

Le carnaval de fer

Les confetti recouvraient les rues et les toits des maisons d'une épaisse couche multicolore. David pataugeait dans cette neige de papier depuis près d'une heure, et les muscles de ses mollets commençaient à lui faire mal. Chaque pas soulevait un nuage de rondelles jaunes, bleues, rouges. Chaque porte claquée, chaque volet rabattu faisait pleuvoir des gouttières une avalanche bruissante qui vous pointillait de la tête aux pieds, criblant cheveux et vêtements d'une mitraille de cercles bigarrés désagréablement collants.

Sirce et David étaient entrés dans la ville une heure plus tôt à la faveur du brouillard de confetti que déversaient trois aérostats se déplaçant mollement en formation triangulaire. Ils avaient profité de ce que la jeune femme baptisait « un écran de fumée inespéré » pour s'enfoncer dans les faubourgs. L'averse aux couleurs d'arc-en-ciel avait rapidement débordé des toits, inondant les rues d'un flot soyeux, prenant des allures de tempête de sable. Un ouragan d'hosties colorées, grosses comme l'ongle du petit doigt, avait enveloppé les passants surpris, leur emplissant la bouche, les narines et les yeux. Tout de suite David s'était mis à tousser, des confetti plein les poumons, et Sirce avait dû le remorquer comme un poids mort à travers la mitraille duveteuse. À présent ils dérapaient sur la couche crissante, le visage et les mains criblés de curieux points de suspension bariolés. Mal à l'aise, David songeait aux dégâts qu'occasionnerait une allumette craquée avec malveillance et jetée sur ce tapis tout prêt à s'enflammer. Il ne faudrait pas plus de quelques secondes pour qu'un boulevard de feu n'ouvre sa traînée pourpre à travers la ville, dévorant avec le même rouge appétit badauds et noceurs encore étourdis du bombardement féerique.

L'ombre d'un ballon dirigeable se posa sur lui, l'arrachant à ses rêves pyromanes. L'aérostat amorçait une courbe gracieuse, pointant la saucisse de caoutchouc mauve, qui lui servait d'enveloppe, vers un autre cap. David leva la tête. La nacelle de jonc tressé paraissait minuscule ainsi accrochée au ventre du pachyderme de latex volant, et il aurait été bien vain de s'efforcer d'apercevoir à cette distance la silhouette du passager. Pourtant le jeune homme remarqua un bref éclat de lumière en provenance du panier, un reflet comme en peut produire la réflexion du soleil sur un morceau de verre... ou sur une lentille. Les paroles de Sirce lui revinrent aussitôt en mémoire : « Attention aux ballons, lui avait-elle expliqué la veille, ils sillonnent le ciel en permanence sous prétexte d'activités ludiques et l'on finit par n'y plus prendre garde. C'est une grave erreur, car nombre d'entre eux véhiculent les espions des Maîtres de la Parole. Des sourds-muets qui, longue-vue en main, s'appliquent à lire sur les lèvres des passants du haut de leur nacelle ! Lorsque nous nous déplacerons à l'extérieur il faudra parler le moins possible, et s'en tenir à des échanges de la plus grande banalité. »

Des employés de la voirie, costumés en bouffons, s'échinaient à déblayer la rue à la pelle, mais le vent qui soufflait en brusques rafales vidait systématiquement le contenu de leurs brouettes, les contraignant sans cesse à repartir à zéro. Ils s'agitaient, grotesques, au cœur de la nuée colorée, tels des paysans assaillis par un essaim de sauterelles.

« Que fait-on de toute cette paperasse ? interrogea David. On la brûle ? »

Sirce lui jeta un bref regard et secoua négativement la tête.

« Non, pas du tout. Tout ce qu'on parvient à ramasser est jeté dans la gueule d'un trieur. Là des lecteurs optiques identifient les confetti un à un et les distribuent par couleur. En une nuit le stock est reformé et emballé, prêt à resservir. »

Ils reprirent leur marche zigzagante. Au centre d'une place, les courants d'air provenant des différentes artères voisines avaient accumulé une véritable colline de confetti. Un cheval affolé se débattait au flanc de cette montagne, immergé jusqu'au poitrail, la robe et la crinière constellées d'une multitude de

points de toutes couleurs. Les hennissements de frayeur de l'animal donnaient l'impression qu'au lieu d'inoffensifs morceaux de papier, les rondelles multicolores qui l'engluaient appartenaient à quelque redoutable et pullulant ordre carnassier. David se demanda avec une pointe d'angoisse si le cavalier avait sombré au cœur de l'amas, ou même s'il en constituait le noyau vivant, tel un homme recroquevillé sur lequel s'agglutine un essaim de guêpes fou furieux... mais avant qu'il ait pu formuler son interrogation la jeune femme l'avait tiré à l'abri d'une ruelle en pente douce.

Ils ne quittèrent le marécage des confetti que pour entrer dans la jungle des serpentins. Se dévidant du haut des toits et des arcades, des millions de rubans chatoyants avaient tissé autour de chaque bâtiment comme une chevelure bruissante et impénétrable. Une forêt de lianes fragiles qu'il fallait arracher par poignées entières pour se frayer un chemin. David plongeait au cœur de ce ruissellement insolite les bras tendus en aveugle. D'abord aisément froissable, le rideau devenait chaque seconde plus compact, plus épais, pour se changer finalement en un véritable mur élastique. Prisonnier d'une gerbe de guirlandes roses il connut un bref instant de panique. La pluie permanente de bandes de papier sur son visage, de prime abord caressante, s'était muée en frôlements douloureux, puis en coupures. Quand Sirce vint à son secours il avait le front et les pommettes zébrés d'estafilades.

« Il faudrait une machette ! » jura-t-il, confus de son inaptitude à triompher des pièges du carnaval.

Un peu plus tard, il aperçut un homme maugréant qui tailladait les rubans à grands coups de ciseaux pour dégager la porte de son logement.

Après trois tentatives infructueuses, Sirce parvint à louer une chambre minuscule dans une auberge sombre et sale. Le réduit, situé sous les combles, était nanti d'un vasistas aux articulations rouillées.

« Un point de vue imprenable ! soutint l'hôtelier, une chance qu'on vous envierait ! De votre fenêtre vous aurez directement vue sur le bal ! Pensez donc ! »

Une fois dans la pièce David avait voulu exprimer son indignation, mais la jeune femme lui avait posé un doigt sur les lèvres, lui signalant d'une mimique que l'endroit n'était pas sûr. Elle l'avait ensuite entraîné vers la lucarne dont elle avait relevé la vitre glauque. « Regarde ! murmura-t-elle en désignant la plaine aux abords de la ville. Les préparatifs du banquet ! »

Une armée d'hommes de peine alignaient les tables du festin les unes à la suite des autres, comme des portions de voie ferrée, prenant bien garde à les ajuster bord contre bord. Cette continuité de surfaces planes avait fini par former un chemin surélevé qui courait à la crête des collines comme une rangée de plaques osseuses sur l'échine d'un saurien. Véritable serpent de bois ciré, curieux insecte au dos plat et aux mille pieds rectilignes, la table gigantesque née de centaines de juxtapositions ondulait à travers la campagne, épousant les formes du relief. Tour à tour droite, courbe, oblique, selon qu'elle traversait une plaine, se lançait à l'assaut des coteaux ou plongeait dans une vallée. On eût dit la matérialisation même de la notion de frontière, une sorte d'équateur palpable et coupant la planète en deux sur la totalité de sa circonférence. David avait du mal à en croire ses yeux. Des troupes affairées couraient d'un coin à l'autre du paysage, apportant à dos d'homme ou à pleines charrettes de nouveaux jalons, de nouvelles vertèbres, qu'on ajoutait aussitôt aux précédentes, étirant un peu plus la monstrueuse échine qui traversait les villages sans s'y arrêter, escaladait les prés, encerclait la ville... Combien de kilomètres ainsi parcourus ? Combien de milliers de chaises faudrait-il planter de part et d'autre ? Combien...

Peu après vinrent les femmes, ployant sous la charge de la nappe. David, fasciné, les regardait déployer cette immense traîne de mariée dont elles recouvraient méthodiquement la table du festin. Il lui semblait qu'on étalait là la voilure de toute une armada : hunier, perroquet, foc... des centaines de mètres carrés d'entoilure. Il savait pourtant qu'il n'en était rien. « Des draps, avait dit Sirce, des draps de tous les bordels de la ville et des environs, cousus bord à bord pour former une nappe démentielle. Des draps froissés, non lavés, portant encore les traces des nuits d'amour qu'ils enveloppèrent. »

David plissa les paupières, comme si, d'où il se tenait, il lui était possible d'apercevoir les taches de sperme amidonnant l'étoffe de leur empois salé et les auréoles de sueur à l'odeur d'acide acétique... La nappe d'amour se dévidait, voilant le bois ciré de la table-serpent, appelant en une même communion tous les plaisirs du ventre. À intervalle régulier un ouvrier se penchait, fixant quelques clous d'un mouvement précis du poignet, crucifiant la toile froissée par tant de corps, tant d'arabesques amoureuses et d'abandons. Étouffées par la distance, les détonations du marteau ne parvenaient plus aux spectateurs de la lucarne que sous l'aspect de tintements de clochette parfaitement irréels, ce qui ne faisait qu'ajouter à l'aspect onirique de la scène. La cérémonie s'effectuait sans accroc, le drap entamait son long zigzag à travers le paysage, y traçant une voie que l'éloignement faisait paraître immaculée.

« La vaisselle ! » souffla Sirce, le doigt pointé en direction d'un nouveau contingent qui s'avavançait dans la foulée des poseuses de nappe. Un cliquetis de ferraille monta de la plaine, et David crut l'espace d'un battement de cil qu'il allait voir surgir quelque compagnie en manœuvre, sabre au clair et heaume verrouillé en position de combat. Il se trompait. Les chevaux qui peinaient dans l'herbe élastique ne remorquaient que de hautes charrettes débordantes de plats, d'assiettes, de coupes, de cruches et de pichets d'acier. Une vaisselle de fer, massive et lourde, curieusement inélégante. Une vaisselle-symbole.

« Ils ont fondu leur arsenal, commentait Sirce d'une voix lasse, ils ont vidé les râteliers des sabres, des épées qui s'y trouvaient. *Puisqu'il n'y aura plus de guerre il n'est plus besoin d'armes, n'est-ce pas ?* Ils ont liquéfié les lames, les cuirasses, les armures, les caparaçons, pour en faire des outils de cuisine, des couverts, des plats, des soupières... Faisant de cette transmutation une profession de foi. »

David se pencha un peu plus, détaillant ces curieux valets ployant sous la charge cliquetante de plats et de saucières aux reflets meurtriers. Il voyait les hauts fourneaux avalant les cottes, les casques, les boucliers bosselés ; digérant les gants articulés, les brassards. Changeant en une même pâte, d'abord

rouge, puis d'une blancheur éclatante, les canons aux gueules irisées par la chaleur des salves. Et les forges haletaient, ravalant la ferraille mortelle vomie des années plus tôt, mâchant ce magma de boulons et de baïonnettes avant de le recracher de moule en moule, changeant la lame en couteau à poisson, la dague en fourchette, transformant la cuirasse en plat à gibier, le casque en pichet, le heaume en saladier... Les outils de mort, les instruments de gloire, prenaient le chemin des bahuts, des vaisseliers, s'alignaient au fond des tiroirs par piles de douze. Le fil des lames s'était amolli en courbes douces, la dague était devenue louche à potage, le glaive carafon... Ce fer qui avait connu le vent corrosif de la poudre, la rouille du sang, l'oxydation de la sueur, dormait maintenant au creux des éviers. Il ne connaîtrait d'autre cliquetis que celui des fourchettes, d'autre sang que celui des volailles cuites à point... David battit des cils, soulé d'images. Les assiettes s'alignaient, jalonnant la nappe comme autant de bornes, de balises. Les gobelets, les pichets, s'ordonnaient en bouquets rigides et brillants. Les instruments du banquet trouvaient leur place, solides, massifs. Menaçants ? Le jeune homme se sentit gagné par la nausée en même temps que par une horrible certitude. C'était bien un champ de bataille qui s'entassait sur la blancheur des draps, une horrible brocante, un amoncellement de carcasses disjointes, de lames brisées, de hauberts démaillés. Une quincaillerie qui ne pourrait donner au vin qu'un arrière-goût de sang... Il en était sûr à présent. Voué à la chair fracassée, l'acier ne faisait que déguiser son affreux appétit, sa terrible vocation...

Et demain, les convives qui s'empiffreraient, le ventre calé contre le rebord de la table, ceinture relâchée – braguette ouverte –, ne feraient que festoyer sur les décombres d'anciens carnages, découpant les chairs grésillantes à l'aide de lames conservant dans leurs atomes le souvenir d'autres chairs et d'autres blessures...

La vaisselle s'entassait bruyamment, surchargeant la table. David se demanda si l'architecture de bois aurait l'échine assez solide pour supporter cette débauche de ferraille, cet entassement aux arêtes coupantes dont les reflets blessaient l'œil aussi froidement que l'éclat d'un sabre s'abattant, ou le fil

d'une hache au sommet de sa trajectoire courbe. Il recula à l'intérieur de la pièce, un début de migraine entre les sourcils, les vertèbres cervicales douloureuses. Il s'étendit sur sa couche. Elle était mince et dure, parsemée de noyaux de plume amalgamée qui lui défonçaient les côtes.

« ... Il y aura le bal, murmura Sirce comme pour elle-même. La sainte trinité de la Ville des Fêtes : le banquet, le bal et le feu d'artifice... Il faut patienter jusque-là en évitant de nous faire repérer... Après... »

Mais David n'écoutait plus.

Au matin ils furent tirés du lit par un formidable vacarme provenant de la rue. Des crieurs publics battaient tambour à chaque carrefour, égrenant d'une voix monocorde la liste des festivités ainsi que les horaires et le lieu de déroulement des multiples bals annexes qui précéderaient celui du soir.

Ils luttèrent contre leur fatigue et descendirent sur la place. Demeurer dans la chambre un jour de carnaval eût paru à tous éminemment suspect. Les dirigeables sillonnaient le ciel, vomissant des nuages de confetti ou des entrelacs de serpentins qui traversaient l'espace en fourmillant comme des couvées de reptiles. Avec toute l'énergie de son entêtement taciturne, Sirce le conduisit aux abords des murs d'enceinte et le tira au sommet des anciennes fortifications qu'on avait, par dérision, badigeonnées d'une laque rose semée de pois blancs. Là, elle lui fit embrasser la plaine d'un seul regard. Des cratères trouaient l'herbe drue, sortes de taches rondes à la nudité de terre battue, qu'on eût dites découpées à l'emporte-pièce dans le tapis végétal de la prairie. Chaque circonférence avait un diamètre approximativement similaire d'une centaine de mètres, et chaque trouée le même aspect aride, désolé...

« Voilà les places où se sont tenu d'anciens bals, commenta Sirce d'un ton égal, la terre en est si tassée que plus rien ne pousse. À certains endroits le roc affleure... »

Elle pivota de quatre-vingts degrés et désigna un autre angle du paysage rupestre. David eut un sursaut. Trente mille personnes étaient en train de se réunir pour danser au milieu de la grande plaine de l'ouest. Le bal prenait de plus en plus les proportions d'une marée humaine. Coulant des quatre points

cardinaux, cascading le long des coteaux, les danseurs avaient commencé à stagner au centre de la prairie, flaque vivante sans cesse en mouvement, grouillement de têtes maquillées qui évoquait le roulement fébrile de billes multicolores échappées de leur sac. Comme d'habitude les orchestres planaient en grappes au ras des nuages, et leurs aérostats de caoutchouc mauve ou rose décrivaient des courbes alanguies tandis que les musiciens accordaient leurs instruments et tâchaient de conserver leur équilibre au creux des nacelles d'osier géantes.

« Les ballons ont chacun leur spécialité, remarqua la jeune femme, tango, valse, slow. Et ils doivent manœuvrer pour se présenter tour à tour au-dessus des danseurs. Cela ne se passe pas sans que divers chocs viennent molester les enveloppes. Il n'est pas rare qu'un dirigeable explose au beau milieu d'un quadrille, recouvrant les couples en mouvement d'une épaisse pellicule de caoutchouc enflammée, mais le tumulte des fanfares est généralement si grand que personne ne s'en avise... »

Une pluie d'accords dissonants préluda aux premières mesures d'une valse, puis la tourmente sonore éclata avec force roulements de tambours et explosions cuivrées. Contrairement à ce qu'on aurait pu craindre l'acoustique était excellente.

« Il faut songer à nous déguiser ! hurla Sirce à l'oreille de David. Ce soir le carnaval battra son plein. Je connais une boutique sûre. Viens. »

Il fronça les sourcils, se demandant ce que la jeune femme entendait par une « boutique sûre ». Elle semblait appliquer au commerce des cotillons un vocabulaire qu'on réserve d'ordinaire au dangereux marché des trafiquants d'armes ! Il n'osa pas exiger d'explications et lui emboîta le pas à travers le dédale des rues que l'approche des festivités emplissait d'un grouillement hystérique et aviné. Dans une minuscule échoppe perdue au cœur d'un labyrinthe d'arcades, ils achetèrent deux costumes indigo d'une extrême simplicité, et dont la coupe évoquait à s'y méprendre la tenue classique des « rats d'hôtel ». Toute banale qu'elle fût, la transaction ne s'effectua qu'après un échange savant de signes de reconnaissance, et ce renfort de précautions – qu'à première vue on pouvait juger grotesque – ne fit qu'accroître la tension nerveuse de David. Tout se passait

comme si un monde obscur et menaçant doublait en permanence celui bariolé et tonitruant de la fête.

Le marchand, un vieil homme engoncé dans une cape élimée, leur désigna d'un geste large les différentes défroques encombrant sa vitrine...

« Violet, bleu, vert, grasseya-t-il. Ce soir les farandoles s'organiseront par couleur respective. Ne prenez la main qu'à un danseur indigo, respectez l'ordonnance. Les divers cortèges se superposeront à partir de la place de l'Hôtel de Ville, formant des lignes parallèles qui reproduiront les couleurs du prisme : jaune, orange, rouge... Cette nuit un arc-en-ciel dansera à travers la ville, ondulant de rues en boulevards. Un beau spectacle pour ceux qui seront en ballon... »

Il termina sa péroraison commerciale par un furtif clin d'œil et retourna à sa poussière. David retrouva le tunnel d'arcades, une boule au creux de l'estomac.

« Nous allons manger, chuchota Sirce derrière l'auvent de sa main, ensuite nous nous rendrons dans le quartier des maîtres artificiers, c'est là que se situe mon contact... Il faudra être très prudents. »

Ils déjeunèrent dans une infâme gargote où on leur servit un brouet pâteux et mal cuit baptisé d'un quelconque vocable de circonstance aux sonorités de carnaval. Leur seule consolation fut d'apprendre que le repas était offert gracieusement par la municipalité, et qu'ils n'auraient donc rien à déboursier. Ces formalités accomplies, ils se laissèrent charrier par la foule vers le centre de la ville. L'air sentait la sueur et la friture. Des coupes débordant d'un vin épais comme de la résine circulaient de main en main. David se garda d'y toucher. La poussière, la chaleur et le bruit alourdissaient l'atmosphère au-delà du supportable. Ils échappèrent enfin au transit chaotique des grands axes pour dévaler la pente ombreuse d'une ruelle aux pavés humides. Au fur et à mesure qu'ils descendaient, un vent presque froid leur amenait sur les lèvres le goût âcre de la vase. Le boyau tortueux les rejeta au bord d'un lac parfaitement rond, une étendue d'eau claire marquant le centre de la cité d'une tache liquide et frémissante autour de laquelle s'étagaient bâtiments et maisons. Debout sur la berge, David se sentait

encerclé, pris au piège, tel un gladiateur qui – à l’instant où il va fouler le sable de l’arène – lève la tête et parcourt du regard l’empilement concentrique de gradins dont il est prisonnier. La cité se refermait sur le lac, l’enchâssant, le dominant, le réduisant à l’état de bijou, de parure.

Une dizaine d’hommes s’activaient sur la rive, poussant des barques à l’eau, pliant des filets. Un grand gaillard vêtu d’un cache-sexe de cuir et au crâne soigneusement rasé, les excitait de la voix et du geste. Sirce émit à son intention un signe discret, paume ouverte, doigts repliés, et prit une attitude humble contrastant avec son habituelle dureté. La flottille fendait l’eau, ridant la surface de longs plis écumeux. À l’avant de chaque canot une inscription s’étalait en lettres rouges : *Compagnie des Maîtres Artificiers de la Cité des Fêtes*. Des garçons et des filles s’entassaient entre les bancs réservés aux rameurs, nus, le corps frotté de graisse et le front ceint d’un masque de plongée de caoutchouc bleu dont la vitre accrochait parfois des éclats de soleil.

Le contremaître à la tête poncée daigna enfin leur accorder un coup d’œil. Son torse musculeux et ses avant-bras étaient sillonnés de cicatrices. Il empestait le poisson.

« C’est pour l’embauche ? »

Sirce acquiesça.

« Les plongeurs c’est complet, mais il me faut des gens dans les trous de rocher. Pour les anguilles. Cinq pièces la journée. Si ça vous va, passez prendre votre équipement à la commanderie, on vous donnera les détails. »

Sirce esquaissa le salut du remerciement-vénéré, imité à deux secondes d’intervalle par David qui avait choisi de ne plus s’étonner de rien. Au fournement on les fit se dévêtir entièrement avant de leur remettre à chacun un pot de graisse, une longue pince dont la mâchoire articulée s’ouvrait au bout d’une hampe de la taille approximative d’un manche à balai, ainsi qu’un sac-bouée visiblement destiné à recueillir le produit de leur chasse.

« Seuls les animaux vivants sont comptabilisés, aboya le chef d’équipe, le rendement est de quinze spécimens la journée, chaque bête manquante, morte ou blessée, ampute votre paye

d'un crédit. Ne salopez pas le boulot en voulant forcer la cadence. Chaque gars a son territoire, ne draguez pas dans les eaux d'un autre ou vous aurez des histoires. C'est tout, allez, dégagez ! »

On les poussa sur la grève, au milieu d'un labyrinthe de roches noires et glissantes. La vase avait coulé sur le sol un tapis onctueux au parfum de fermentation. David oscilla, soulé de lumière et d'odeurs.

« La graisse ! commanda la jeune femme, il faut t'en enduire la peau à cause des coups de soleil et de la température très basse de l'eau. »

Il s'appliqua à obéir, essayant de ne pas remarquer les formes satinées de Sirce, et les boules mouvantes de ses seins qui s'entrechoquaient en une suite d'impacts élastiques.

« C'est quoi cette société ? interrogea-t-il pour penser à autre chose. Une pêcherie ? Une fabrique de conserves ? »

Sa compagne vérifia d'un œil acéré que le ciel était bien vide de tout ballon-espion.

« Non, chuchota-t-elle le visage tourné vers le sol, nous travaillons en ce moment pour les compagnons artificiers de la Cité des Fêtes. Nous allons capturer des munitions pour le feu d'artifice de demain... Viens, dans les rochers nous serons mieux pour parler... »

Ils s'avancèrent au creux d'une cuvette terriblement glissante. Une sorte de vasque naturelle tapissée d'herbes aquatiques qui formaient sous leurs pieds une moquette spongieuse et pourrissante. L'eau était froide malgré la chaleur ambiante et David fut pris d'érection tout le temps que mit son système nerveux pour s'adapter à la brutale descente de température. Il en fut affreusement gêné. Sirce, elle, continuait son discours. Indifférente.

« Jadis on utilisait des oiseaux-feu d'artifice. Des bêtes magnifiques au plumage très fourni. Au-delà d'une certaine altitude leurs plumes s'enflammaient en plein vol sous le frottement de l'air, en raison d'une substance fulminante sécrétée par certaines glandes de l'épiderme. À l'apogée de leur ascension ils se changeaient en torches de flammes, les races déterminant la couleur de l'explosion. Aujourd'hui, l'abus des

cérémonies a provoqué l'extinction de l'espèce, et il a bien fallu trouver autre chose.

— Les poissons ?

— Oui. À présent les feux d'artifice se déroulent sous l'eau, et les spectateurs les contemplent du haut du ciel, confortablement installés dans la nacelle de leur ballon. Le public des aérostats prétend que regarder en bas est plus agréable que de lever la tête et se tordre le cou pour lorgner les nuages en une position somme toute *terriblement antinaturelle*...

— Les poissons..., répéta David légèrement hébété.

— Viens ! coupa Sirce. Il faut travailler, on nous regarde. »

Elle lui montra comment utiliser efficacement la pince de bois pour capturer les anguilles au sortir de leur trou, comment se garder des coups de queues effilées et coupantes, comment soulever l'animal d'une brève rotation du poignet sans lui arracher la tête...

David écoutait, une moue aux lèvres, convaincu à l'avance de son peu d'aptitude pour ce genre de sport. Puis il lui fallut passer aux actes et immobiliser sans le blesser l'un des longs fuseaux violets qui striaient l'eau.

L'animal se débattait, fouettant la hampe de la pince jusqu'à l'entailler. Il faillit perdre l'équilibre et recula, le dos au rocher, tentant désespérément d'éviter les ruades de la lanière vivante... Il ne recommença à respirer qu'une fois sa proie avalée par la panse rebondie du sac-bouée.

Ils s'escrimèrent ainsi plus d'une heure, guettant les ondulations des anguilles en fuite, veillant à ne pas se faire mordre, trompant la surveillance du chef d'équipe dont le regard leur brûlait les omoplates. Sirce se révéla une fois de plus terriblement efficace. À petits gestes précis elle remplissait tour à tour les deux sacs, comblant le retard accumulé par David.

« Je ne comprends rien à cette histoire de feux d'artifice sous-marins ! ragea ce dernier, techniquement c'est inconcevable...

— Mais si ! fit la jeune femme avec patience. Tu n'as pas tous les théorèmes en main, c'est là la raison de ton incrédulité. À la grande différence de l'homme les poissons peuvent fabriquer de

la lumière sans dégagement thermique. Cette lumière froide est obtenue grâce à la mise en présence de deux substances sécrétées par leurs cellules. L'une fait office de combustible, l'autre provoque la réaction. Le sang, lui, véhicule l'oxygène sans lequel aucune combustion n'est possible, et qui alimente le processus. Des réseaux serrés de "lampes naturelles" diffusent cet éclat froid à la surface de l'épiderme¹. Il s'agit en fait de glandes semblables à des lentilles cristallines amplifiant leur rayonnement par l'utilisation de réflecteurs à pigment. Mais ce n'est pas tout, il faut aussi citer les nombreuses poches à mucus dont sont pourvus ces poissons. Lorsqu'ils l'expulsent, une réaction chimique se produit au contact de l'eau qui transforme la substance en brouillard lumineux, en véritable flash liquide ! Ils peuvent agir ainsi pour masquer leur fuite (à l'exemple des pieuvres et de leur fameux nuage d'encre), intimider un adversaire en l'éblouissant, ou attirer au contraire l'attention sur eux au cours d'une parade sexuelle... Quoi qu'il en soit, tous les spécimens que nous ramènerons seront placés dans des viviers remplis d'une solution accélérant le phénomène de photoluminescence. Une drogue qui les rendra fous et déchaînera leurs échanges chimiques. Lorsqu'on les libérera, au moment du spectacle, le stress de la fuite suffira à provoquer un déséquilibre interne/externe. Une rupture de pression. Leurs cellules seront aspirées par le milieu ambiant... et ils exploseront, en gerbes phosphorescentes. »

David se mordit les lèvres, partagé entre la fascination et l'horreur. Il voyait les poissons se ruer hors des nasses, des casiers, fendre l'eau pure du lac à longs coups de nageoires. Museau tendu, barbillons collés aux ouïes par la vitesse. Il les suivait, fuseaux aux éclairs argentés corrigeant leur trajectoire d'une simple vibration de dorsale, mitraille souple échappée des viviers, des clayères, des anguilleries. Ils amorçaient leur courbe de descente, frôlant la surface du lac pour mieux plonger au sein des profondeurs enténébrées où leur luminescence naturelle

¹ Les deux substances en question sont la luciférine et son enzyme : la luciférase qui, en se combinant, donnent naissance au phénomène de bioluminescence illuminant les photophores des poissons abyssaux (N.d.A.).

leur ouvrait la route. Ils filaient, toutes races confondues, et pour quelques secondes seulement frères de liberté, ils piquaient... Et soudain la décharge se produisait. Un bouleversement prodigieux, une aspiration formidable. Ils perdaient les limites de leur corps. Une déflagration muette les éparpillait, gerbe de viscères magnifiés par la fluorescence, bouquets d'organes arborescents retombant en pluie lente et lumineuse. Et là-haut, penchés aux nacelles des ballons, les hommes, les femmes et les enfants s'extasiaient, charmés du ralenti de l'éclatement. Les turbulences des courants s'emparaient alors des débris, entraînant les carcasses fracassées en un ballet aux arabesques de pulpe. La forêt phosphorique déployait ses branches, s'épanouissait en floraisons de boyaux et d'arêtes. Opercules, caudales, branchies et vessies natatoires se mêlaient en un puzzle étincelant, et le sourd éclat de l'incendie sous-marin illuminait jusqu'aux tréfonds du lac, ne laissant rien ignorer de son relief, comme des épaves dormant sur son lit de vase. La course liquide mêlait les couleurs, et le sang s'étendait à la surface en tache brasillante...

Une anguille lui fouetta les mollets, brisant l'architecture de son délire. Il bondit de côté, parvint *in extremis* à la bloquer entre les mâchoires de la pince. Le froid coulait une douleur plombée dans les os de ses jambes. Sa peau avait pris une affreuse teinte violette, il tenta de se masser mais la chair demeurerait insensible sous ses doigts. Sirce grimaçait, tenaillée par les mêmes symptômes. Ils s'entraidèrent pour grimper sur les rochers et s'assirent, exposant leurs membres gourds à la chaleur du soleil.

« Pas plus de dix minutes hors du bain ! aboya quelque part sur la berge la voix du chef d'équipe. Je vous ai à l'œil. Jouez pas les tire-au-cul avec moi ! »

Ils ne daignèrent même pas tourner la tête. L'anesthésie se dissipait, aussitôt remplacée par un insoutenable fourmillement d'aiguilles en folie.

« L'éclatement d'un poisson donne généralement naissance à une vibration quasi musicale, murmura Sirce qui suivait le cours de sa réflexion intérieure, certains maîtres de cérémonie

ont imaginé d'exploiter cette particularité en procédant par groupements harmoniques et détermination stricte du délai d'explosion. En libérant les espèces selon un ordre soigneusement établi on arrive à créer de véritables symphonies. Chaque poisson qui meurt est une nouvelle note de l'orchestre sous-marin. Un cyprin doré géant qui se désagrège joue un *do*, un pirogon un *la*, et ainsi de suite... Il est pratiquement possible d'écrire des partitions pour poissons si on possède la minutie et le talent requis pour cet art. »

David écarquilla les yeux, incapable de concevoir le charme d'une symphonie de harengs et de thons traversant les lignes d'une portée, nageant autour des clés de *sol*, des bémols et des bécarres pour mieux se répandre en traînées lumineuses...

« Dans l'eau ! hurla le surveillant. La pause est finie ! »

Ils sautèrent dans le cloaque, faisant pleuvoir de grosses éclaboussures de vase. La pêche se faisait de plus en plus difficile. Les anguilles, alertées par les précédentes captures, se terraient dans leurs trous de roche, ou filaient au large. Sirce en profita pour se déplacer imperceptiblement en direction d'une aiguille de pierre effilée qui perçait le miroir du lac à une dizaine de mètres du bord. David se coula dans son sillage. Au cours de la matinée il n'avait pas manqué de noter les fréquents coups d'œil jetés par la jeune femme à ce débris de paysage naufragé, et il en avait conclu que le piton de granit ne tarderait sûrement pas à prendre sa place dans la distribution de la pièce qu'ils s'efforçaient de jouer depuis le matin.

Un homme courtaud, dont le froid marbraait la panse de violet, leur barra le passage de sa pince tendue.

« Hé ! Fais gaffe ma jolie ! Y a plus pied à partir de six brasses, ça s'enfonce d'un bloc : cinquante mètres à pic...

— Mais y a plus de bestioles dans les rochers ! protesta Sirce affectant soudain une dégaine artificielle. J voulais voir plus loin...

— Y a toujours du gibier, rétorqua l'autre. Faut avoir la patience c'est tout. Et si des fois t'en trouves vraiment plus, viens me demander. Je t'en ferai voir une, moi, de petite anguille ! »

Et il partit d'un rire tonitruant, s'attirant un coup de sifflet rageur du chef d'équipe. Sirce crispa les lèvres et se rabattit vers les galets. « Raté ! » songea David sans savoir à quoi s'appliquait cette épithète. Ils travaillèrent jusqu'à ce que rentrent les barques. Les jeunes gens rieurs du matin s'étaient changés en noyés grelottants à la peau bleue et aux lèvres cyanosées. Quelques filles toussaient à rendre l'âme, enveloppées dans de grossières couvertures. Derrière les canots venaient les nasses et les filets remplis qu'on allait traîner vers les viviers. Les ramasseurs d'anguilles durent se mettre en rang pour apporter leurs prises à la commanderie. Le dénombrement des pièces rendait l'attente interminable. Enfin on leur demanda s'ils désiraient être payés sur-le-champ où s'ils comptaient travailler encore le lendemain. Au grand effroi de David, Sirce déclara qu'ils avaient effectivement l'intention de participer à la prochaine pêche. L'homme courtaud tapa familièrement sur l'épaule de la jeune femme.

« T'as raison petite ! grasseya-t-il en louchant sur ses seins. Les anguilles c'est moins payé, mais au large il fait trop froid. J'ai essayé un jour, pas plus de dix degrés à certains endroits ! Faut avoir de l'endurance ! »

Le surveillant les conduisit dans une salle carrelée où s'alignaient les pommes d'arrosoir d'une vingtaine de douches. On leur remit à chacun un morceau de savon détrempe en leur ordonnant de se débarrasser de la graisse qui les recouvrait.

« Et pas de bordel, hein ! » grommela le chef d'équipe. Une manette fut abaissée, l'eau jaillit des tubulures rouillées et glougloutantes, noyant la salle dans un nuage de vapeur. David se précipita sous le jet bouillant, dansant d'un pied sur l'autre pour résister à la morsure de feu qui rougissait ses épaules et son torse. Hommes et femmes se côtoyaient dans l'indifférence de la fatigue, asexués. Cinq minutes plus tard on leur commanda de se sécher, puis on leur jeta des combinaisons de toile jaune à la volée. David enfila la tenue avec une grimace, le tissu grossier, rêche, lui irritait les parties génitales. Il tira la fermeture Éclair jusqu'à son cou et se laissa balloter par la horde qu'on poussait vers le réfectoire, troupeau amorphe aux pieds pesants. La cohue le sépara de Sirce et il se retrouva au

coude à coude avec l'homme courtaud dont la bedaine distendait le vêtement de mécano.

« Elle est chouette ta copine, chuchotait le gros, c'est ta petite amie ? Non, hein, ça se voit. Moi, mon prénom c'est Cork... »

David répondait par monosyllabes, avalant sans les identifier les différents aliments qu'on déposait devant lui. Pour finir, ils échouèrent dans une cave voûtée, dépourvue de fenêtre, contre les parois de laquelle avaient été clouées des couchettes superposées.

« Tu vas voir, ricana Cork, ils sont tous crevés, comme toi et moi, mais y en aura toujours pour trouver le moyen de baiser ! Faut l'faire ! »

Fouillant sous son oreiller il en tira un petit coffret de bois blanc dont il rabattit le couvercle. Une dizaine de cigares en tapissaient le fond.

« J'suis là depuis trois jours, et un gardien m'a déjà vendu ça ! rigola-t-il, ils sont prêts à tout pour se faire de la gratte. Tiens, prends-en un ! »

David n'était pas fumeur, mais l'épuisement lui ôtait toute force d'entamer une polémique. Il saisit l'un des rouleaux de tabac, et fut surpris de sa consistance inhabituelle. Le fuseau d'un noir d'ébène évoquait davantage une carotte de terre durcie qu'une feuille de tabac soigneusement roulée. Encore une fois Cork éclata de son rire tonitruant.

« Tu sais pas ce que c'est ? Des excréments séchés mon vieux ! De la merde de Ganiel, autrement dit. Les éleveurs ramassent le crottin et le font durcir au soleil. C'est dix fois mieux que la marie-jeanne de jadis ! Tu peux y aller ! »

Joignant le geste à la parole il avait fiché l'un des excréments entre ses dents et l'allumait à l'aide d'un petit briquet à amadou. David l'imita. Dès les premières bouffées, une sensation de fraîcheur lui envahit la bouche, anesthésiant sa langue et son palais. Il s'étendit sur sa couche et perdit conscience avant même d'avoir pu fumer la moitié de la déjection.

Lorsqu'il s'éveilla, plusieurs heures après, le dortoir était plongé dans l'obscurité. Le bruit des respirations confondues tissait une mélodie étrangement cadencée. David s'aperçut qu'il

était entièrement nu et que du sperme lui poissait la bouche et le menton. Quand il voulut se redresser, une douleur aiguë lui déchira l'anus. S'explorant d'une main tremblante, il se découvrit un sphincter à vif, boursouflé. La semence qui lui maculait les fesses avait commencé à sécher, amidonnant sa peau. Il déglutit avec peine et sauta sur le sol. Un vertige brutal le rejeta aussitôt sur les draps souillés tandis que son cœur s'emballait au-delà des deux cents pulsations/minute. Il se coucha sur le côté, happant l'air comme un poisson tiré hors de l'eau. Qui l'avait violé ? Cork ? Il frissonna de dégoût. Un quart d'heure après il fit une nouvelle tentative pour se redresser, sans plus de succès, et sombra dans un abattement somnambulique qui l'amena insensiblement sur la voie du sommeil.

La sirène eut le plus grand mal à le tirer du néant. Déjà la masse des travailleurs s'ébranlait. Il réintégra sa combinaison et fendit la foule à la recherche de Cork. En vain. Pressé de questions le surveillant finit par hausser les épaules : « Le gros ? Il est parti à l'aube, il se sentait mal, il a demandé son compte et filé. On lui a retenu le prix du repas et de la nuit, comme c'est l'usage. »

David avala son café brûlant avec rage, espérant laver le goût de levure qui lui empâtait la bouche.

Il retrouva Sirce sur la berge, face à l'aiguille rocheuse. Déjà frottée de graisse, elle avait la pince à la main. Il décida de ne pas lui souffler mot des événements de la nuit. Comme si les choses avaient subitement décidé d'aller de travers, il se fit mordre à la paume par une anguille.

« Ta main va devenir phosphorescente pendant une semaine ! constata Sirce. Mais ce n'est pas vénéneux... Il faudra t'enduire les doigts d'huile de Sarraz, nous en achèterons dès que nous aurons pu filer d'ici. Demain, j'espère... »

— On ne bavarde pas ! hurla le surveillant. On bosse ! Vous ferez des serments d'amour plus tard ! »

De nombreux ballons croisaient au-dessus du lac. Un peu plus loin, un aérostat ovoïde faisait pleuvoir une averse de confetti sur les faubourgs. David songea aux milliers de poissons parqués dans les viviers, dans les nasses disposées sur toute la périphérie du lac. Les maîtres artificiers les avaient

savamment classés, jaugés, testés. La grande fête de la lumière aurait lieu ce soir, dès que le lac – miroir du ciel – ne refléterait plus qu'un abîme uniformément noir... La fête de la lumière... *et de la mort.*

Vers midi quelque chose bougea du côté de l'aiguille de granit rose. Une ombre à fleur d'eau, fugitive.

« Vite ! commanda la jeune femme, ouvre mon sac, il est vide, et assure-toi que personne ne regarde dans notre direction... »

Les ballons s'éloignaient, le surveillant injuriait un pêcheur qui avait cassé sa pince en capturant une murène. David délaça la poche-bouée. L'ombre ramifiée venait vers eux. Un poulpe qui se déplaçait élégamment, supporté par le grouillement de ses tentacules. Sirce le cueillit, les bras ouverts, pressa la grosse tête molle du céphalopode contre ses seins et le porta au sac. L'opération n'avait pas duré plus de dix secondes. Sirce souffla, frottant du bout de l'index le suçon rosâtre laissé par une ventouse sur la chair de sa hanche. David se racla la gorge.

« C'était ça... Le... Le rendez-vous ?

— Chut ! »

Elle pivota du côté du surveillant et agita les bras. « Chef ! Chef ! Une grosse prise ! » L'homme s'approcha en louvoyant, la lippe dédaigneuse.

« Oui ?

— Une pieuvre ! glapit la jeune femme, feignant un enthousiasme hystérique. On a eu vachement de mal à l'avoir ! »

Une étincelle d'intérêt s'alluma dans l'œil du chef d'équipe.

« Bonne prise, ça, ma petite ! T'as gagné ta prime, sûr ! Allez la porter au vivarium et prenez un bon de caisse. On n'aura pas le temps de la conditionner pour ce soir, mais pour le prochain feu ce sera tout bon ! »

Sirce grimpa sur les rochers et souleva l'une des anses du sac. David s'empessa de l'aider. Mi-tirant, mi-poussant, ils prirent le chemin de la commanderie. Le vivarium se trouvait au troisième sous-sol dans une salle humide et mal éclairée. Un laborantin désabusé prit livraison de l'animal toujours emballé et préleva un bon de caisse sur un carnet à souche.

« Le perdez pas ! On ne délivre pas de double. »

David suivit le déroulement des opérations d'un œil morne, définitivement résigné à ne rien comprendre de ce qui se passait autour de lui.

Une heure après les maîtres artificiers déclaraient la campagne de pêche terminée et l'arsenal suffisamment pourvu. Ceux qui, parmi les plongeurs, ne souffraient pas de pneumonie coururent aux douches en hurlant leur soulagement.

Le repas englouti, ils reçurent la permission de s'étendre au soleil sur l'herbe de la rive tandis que l'économe arrêtait ses comptes. Sirce et David avaient renoncé à leurs vêtements de voyage pour endosser les tenues de rats d'hôtel achetées deux jours plus tôt. La ville se peuplait de masques et de dominos qui débordaient des rues rayonnantes pour s'entasser sur le pourtour du lac. De nombreuses barriques offertes par la municipalité avaient été mises en perce, et les gobelets de vin noir circulaient au-dessus des têtes, tachant les pavés de grandes fleurs violettes. Par instants le vent se levait, soufflant sa poussière de confetti, rabattant des rafales de rires.

« Et maintenant ? » pensa David. Le ciel se changeait en une énorme grappe de ballons. Des fracas d'orchestres se rapprochaient. Le jeune homme se redressa sur un coude, laissant courir son regard sur ses compagnons de labeur. Pendant qu'ils s'échinaient dans les trous gluants ou se débattaient dans les eaux glacées du lac, quelque part à la lisière de la cité le banquet avait eu lieu, rassemblant des centaines et des centaines de participants, un nouveau bal avait creusé dans la prairie un cratère où l'herbe ne repousserait jamais. Quant au feu d'artifice...

Le soleil perdait son ardeur, le soir venait. Le contremaître passa, hagard, suivi du chef d'équipe titubant. De larges auréoles de vin souillaient leurs chemises.

« Viens », souffla Sirce.

David frissonna. Les dés entamaient leur ronde...

Ils flânèrent quelques minutes puis s'engouffrèrent dans l'escalier conduisant au vivarium. Un garde musculeux les arrêta au seuil de la grille à présent fermée.

« Où allez-vous comme ça ? L'accès est interdit durant les préparatifs du feu d'artifice, vous devriez le savoir ! »

Sirce fourragea dans son collant, en sortit un papier qui crissa contre les poils de son pubis.

« Le bon de caisse ! geignit-elle. Le comptable dit qu'il lui faut la signature du préposé... Votre collègue a oublié. Je vous en prie... Sinon nous ne pourrons pas être payés avant la fête !

— Okay ! grogna l'autre, mais grouillez-vous ! »

Il s'effaça. Sirce et David s'insinuèrent dans l'entrebâillement de la herse. Les méandres du couloir carrelé les amenèrent dans la salle aux parois de verre. Une seule veilleuse éclairait la haute cave voûtée, lui conférant curieusement l'aspect d'une chapelle désertée. Les aquariums encastrés, nantis d'un système d'éclairage interne, jetaient dans les travées des flaques de lueur verdâtre. L'homme en blouse blanche arpentait le caillebotis en une ronde tenace, examinant les pensionnaires des bacs un à un. De temps à autre il tapotait sur une vitre d'un ongle impatient, cherchant à provoquer un réflexe de fuite chez une bête amorphe. De fines tubulures de cuivre rayonnaient de l'un à l'autre des viviers, y déversant goutte à goutte la drogue destructrice. David comprit soudain que la lumière qui provenait des aquariums n'était pas due à un quelconque système d'éclairage comme il l'avait cru tout d'abord, mais bel et bien à la photoluminescence naturelle des poissons. Sirce toussa, provoquant un sursaut du laborantin.

« Que faites-vous ici ? grogna-t-il sans aménité.

— Le bon de caisse, gémit la jeune femme, il n'est pas valable, vous avez oublié...

— Hein ? Quoi ? »

Elle avançait, brandissant le papier. L'homme baissa les yeux, déchiffrant le ticket pour y découvrir une quelconque erreur. À ce moment la paume ouverte de Sirce claqua entre les sourcils perplexes du geôlier, lui rabattant violemment la nuque en arrière. Un craquement sinistre monta des vertèbres cervicales et l'homme bascula, les pupilles révulsées. Sirce le rattrapa par les revers de sa blouse, stoppant sa chute à mi-course, et l'allongea en douceur sur le caillebotis humide.

« Vite, haleta-t-elle, regarde où est la pieuvre ! »

David remonta rapidement les travées. Il localisa sans peine la prison de verre où le poulpe se tenait ramassé ; bouquet mou

d'appendices et de ventouses. Un loquet cadenassé bloquait le couvercle coiffant l'aquarium. Sirce se pressa, un trousseau récupéré dans l'une des poches de la blouse blanche à la main. En quelques secondes l'abattant fut relevé et dégagé de ses gonds. La pieuvre déploya ses tentacules, et sa grosse tête gélatineuse vint affleurer à la surface.

« Viens, lança Sirce en tirant David par le bras, la besogne n'est pas terminée. »

Elle l'entraîna dans une galerie annexe où stagnait une odeur piquante de produit chimique. Le passage les amena au centre d'une rotonde dépourvue d'ouverture. Un réservoir de cuivre martelé y était érigé sur un piédestal. Des dizaines de canalisations venaient y aboutir, tissant à travers l'espace une véritable toile d'araignée de tuyaux.

« La réserve de drogue antimétabolique, expliqua la jeune femme le souffle court. Celle qui pousse les poissons à éclater en provoquant le déséquilibre de leurs cellules. Son élaboration coûte une fortune à la Cité des Fêtes, de plus elle est très lente. Le bidon que tu vois là représente cinq années de travail. Si nous le détruisons, nous priverons le carnaval de feux d'artifice pour au moins deux ans... Le temps que la réserve de produit actuellement en cours de distillation parvienne à maturité...

— Pourquoi ferions-nous ça ?

— Échange de services. Tu verras. Aide-moi à présent ! »

Elle déboucla la ceinture de son costume, la déchira en deux, dévoilant une bande de pâte translucide à l'aspect malléable. David l'imita, mais le lingot visqueux contenu par sa propre ceinture avait un aspect sensiblement différent. Sirce s'en empara, pétrissant les deux mixtures en comptant à voix basse. À cent vingt, elle courut appliquer le mélange contre les flancs du baril de cuivre en l'écrasant comme une simple boule de mastic.

« Sortons d'ici ! Vite ! Et rabats la porte derrière nous ! »

David fila sans demander son reste.

« C'est un mélange thermoactif, daigna révéler Sirce en regagnant le vivarium, dans une minute une chaleur intense va se communiquer aux parois de la cuve, la transformant en chaudron. La solution chimique va bouillir puis se changer en

gaz. Dans un quart d'heure il ne restera plus une goutte de drogue à déverser dans les viviers ! Cinq années de manipulations chimiques se seront évanouies en fumée... »

David eut un hoquet. Dans l'aquarium la pieuvre achevait de perdre ses contours. Boule de gelée frissonnante, elle révélait en son centre une ombre à l'aspect humanoïde de la taille d'un enfant d'une dizaine d'années. David eut un mouvement de recul affolé, mais la main de Sirce s'appesantit sur son épaule.

« Ce n'est qu'une forme artificielle, un déguisement protoplasmique qui se défait automatiquement au bout d'une dizaine d'heures. C'est pour cela que nous étions limités dans le temps. Tu imagines la tête du surveillant si la dissolution avait commencé sous ses yeux ?

— Qui est-ce ? » hasarda le jeune homme en montrant d'un doigt hésitant la silhouette figée au milieu de la boule de colle informe.

« Un ambassadeur ou un espion, au choix. Les maîtres artificiers diraient un espion. Un habitant du lac. *Des profondeurs du lac*, pour être tout à fait juste...

— Les eaux sont habitées ? Mais alors... Le feu d'artifice...

— Le feu d'artifice les tue, chaque fois un peu plus. Tu comprends pourquoi il était nécessaire de détruire la solution antimétabolique ?

— Mais pourquoi nous ?

— Parce qu'en échange nous obtiendrons des renseignements sur la route à suivre. Les archives des profondeurs sont restées intactes, elles, aucune censure n'en a détruit les dossiers. » Elle se tut. Une femme émergeait doucement de la masse liquéfiée du poulpe. Une femme de très petite taille mais aux proportions harmonieuses, et dont le corps, d'une étonnante blancheur de neige, ne présentait aucune des difformités habituelles propre au nanisme.

« Elle n'a pas d'ouïes, ni d'écaillés, fit Sirce, et comme moi elle a des mamelles. Son peuple est constitué de mammifères aquatiques à sang froid analogue aux anciens squalars. Des amphibiens occasionnels pourvus d'un double système respiratoire. Seuls ses mains et ses pieds sont palmés. L'absence

de cheveux s'explique par les nécessités de la nage, ils ne feraient que ralentir la vitesse de pénétration... »

La petite femme parut enfin sortir de sa prostration.

« Mon nom vous serait imprononçable, articula-t-elle laborieusement, disons que je m'appelle... Zwi... Avant toute chose... Le... travail est-il accompli ? »

Un chuintement de vapeur monta du fond de la galerie, suivi d'un halètement de locomotive éventrée qui fit trembler les vitres du vivarium...

« Je dois... constater, ânonna Zwi. C'était prévu... Portez-moi, je ne dois pas me dépenser hors de l'eau. Mon autonomie n'est que de quatre heures. »

David l'empoigna comme un enfant. Son corps était désagréablement collant et des morceaux de tentacules adhéraient encore à ses mains. Ils durent la véhiculer jusqu'à la rotonde en se retenant de respirer. Une brume lourde givrait les parois, la cuve était fendue sur toute sa hauteur comme une bouilloire que la pression interne aurait fait éclater. Nombre des canalisations avaient pris un curieux aspect zigzagant et il ne restait plus une goutte de produit.

« Il faut filer, décida Sirce. Et il n'y a qu'une porte : la grille. Si le garde n'est pas distrait par le feu d'artifice il faudra se battre... »

Ils se dépêchèrent. Par bonheur le vigile avait déserté son poste pour grimper à l'étage supérieur où se trouvait une fenêtre, ils purent sortir sans encombre du bâtiment. La foule était à ce point hypnotisée par les éclatements symphoniques ridant la surface du lac, qu'on aurait pu mettre le feu à la cité sans rencontrer la moindre résistance. David courait, le dos voûté. Les petits seins de Zwi avaient délimité deux cercles glacés sur sa poitrine. À l'instant où il se préparait à se jeter la tête la première dans l'une des ruelles avoisinantes, *il aperçut Cork suivi d'un groupe d'hommes en dominos noirs*. Le personnage courtaud et débonnaire de la veille affichait à présent une expression déterminée d'officier montant à l'assaut. Son regard se posa inévitablement sur la femme-poisson. La main gainée de cuir, qu'il pointa aussitôt en direction des fuyards, fit voler sa cape une fraction de seconde, révélant sous

le pan d'étoffe les luisances sinistres d'une cuirasse. L'armure des Maîtres de la Parole.

« Sous les arcades ! cria Sirce. Vite ! »

Ils plongèrent dans la galerie, fendant la foule l'épaule en proue à la recherche d'une zone protectrice. David se déplaça bientôt dans l'encre d'une ruelle trop pauvre pour accueillir la moindre guirlande de lampions. Pourtant, curieusement, les pas de ses adversaires sonnaient toujours clair sur les pavés à une dizaine de mètres derrière lui.

« Votre main ! siffla brusquement Zwi. Elle brille ! »

David jura. Sa main droite était devenue phosphorescente jusqu'au poignet, signalant tel un feu de position chacun de ses déplacements. Il avait complètement oublié la morsure d'anguille dont il avait été victime le matin même !

« Enveloppez-la avec quelque chose ! haleta-t-il. Dépêchez-vous ! »

Mais il n'avait rien qui pût faire office d'éteignoir. Le collant, tout d'une pièce, n'autorisait aucun déshabillage partiel.

« Ça ne sert à rien de toute façon, balbutia la femme-poisson, l'angoisse va me rendre lumineuse moi aussi. Ne vous éloignez pas trop du lac, si je n'ai pas retrouvé ses eaux avant quatre heures je mourrai, déshydratée ou victime de la pression. »

David s'adossa à une colonne.

« Il n'y a qu'à rentrer dans n'importe quelle maison, au hasard. Ce soir tout le monde est dans la rue. Nous trouverons bien une baignoire...

— La ville n'est pas alimentée par le lac. L'eau du fleuve a une composition chimique différente, elle ne me sera d'aucun secours... »

Il jura entre ses dents. La cavalcade s'éloignait. Ses poursuivants s'étaient égarés, à moins que Sirce ne les ait volontairement attirés dans son sillage ? Il ne pouvait pas rester sur le trottoir à attendre qu'on le repère une seconde fois. Cédant à une impulsion il s'engagea sous le premier porche et se lança à l'assaut de l'escalier. Il n'eut pas besoin de tâtonner pour trouver la minuterie, Zwi irradiait une lueur verdâtre éclairant à plus de trois mètres. Il grimpa jusqu'au dernier étage et enfonça

le battant d'un coup de talon. L'appartement était vide, jonché de bouteilles et de reliefs de festin. Un homme ivre dormait sur le tapis d'un sommeil plus lourd que la mort.

« Nous allons rester là un moment, chuchota David, d'ici on a vue sur toute la place. » Il déposa Zwi sur un canapé, arracha la cagoule du collant sous lequel il ruisselait de sueur et but avidement le fond d'une cruche. À travers les fentes de la jalousie il distinguait parfaitement les contours du lac. De grandes effloraisons argentées en marbraient la surface, illuminant les visages des spectateurs de reflets métalliques qui leur donnaient des allures de robots.

« Quels renseignements possédez-vous ? » questionna-t-il la bouche sèche.

Zwi déglutit.

« Je ne sais pas si je suis autorisée à vous les communiquer, articula-t-elle avec une gêne manifeste, le contrat a été passé avec Dame Sirce...

— Dame Sirce n'est rien sans moi.

— Peut-être, mais je ne suis pas à même de trancher. Je préfère attendre. »

« Ils se sont servi de nous, songea David, ils ont embobiné Sirce en lui faisant miroiter quelques tuyaux de seconde main. Il est probable que nous partirons comme nous sommes venus. Aussi ignorants. En admettant que les Maîtres de la Parole ne nous coïncent pas d'ici là ! » Il soupira, désabusé. L'image de Cork dansa sous ses paupières. Cork, un serviteur de la Parole ! Ils les avaient roulés dans la farine depuis le début ! David comprenait maintenant qu'on ne l'avait drogué que dans le seul but de le faire parler. Le viol n'avait été qu'un rideau de fumée, un masque, un maquillage habile qui l'avait empêché de voir plus loin. Pourquoi Cork s'était-il intéressé à eux ? Le manège de Sirce peut-être... Son étrange mutisme si surprenant dans une ville où le vin déliait les langues plus que de raison ? Il haussa les épaules.

La symphonie pleura son ultime note. Le lac redevint noir. Dans le ciel les grappes de ballons entamèrent leur lente désagrégation. La foule reflua, des lampions piquetaient la nuit.

« Ainsi vous vivez au fond des eaux ? interrogea-t-il en remarquant que la femme-poisson gagnait en luminosité. Mais pourquoi les maîtres artificiers s'obstinent-ils à détruire la faune du lac s'ils le savent habité ? Il me semble qu'ici on a décrété la guerre hors la loi ? »

Zwi eut un rire triste qui sonna comme un glapissement de phoque.

« Vous n'avez pas saisi ? Les feux d'artifice ne sont que des manœuvres offensives déguisées ! Un masque souriant conçu pour nous exterminer. Savez-vous pourquoi, jadis, ils utilisaient des oiseaux inflammables ? Parce que le ciel était le lieu de résidence d'un peuple qu'on surnommait *la tribu des anges*. Leurs évolutions incessantes gênaient les ballons. Sous couvert de réjouissances on leur a envoyé les oiseaux-feux d'artifice, des nuées d'oiseaux-feux d'artifice qui, en se consumant, enflammaient leurs ailes. Acte de guerre ? Allons donc ! Simple accident pyrotechnique... Et pourtant les oiseaux à six, huit couleurs, étaient comme autant de volées de flèches. On retrouvait des cadavres d'anges un peu partout, sur les toits, empalés sur les paratonnerres ou sur la flèche des églises, des corps brisés, démantelés par la chute, aux ailes toujours carbonisées. Accidents. Une guerre ? Quelle guerre ? disaient les compagnons artificiers, avez-vous vu des armes, des lames, des piques ? Il n'y a pas de conflit sans épées, voyons ! La Cité des Fêtes a prôné le désarmement total, et elle a tenu parole. Du moins en apparence. La guerre désormais se déroule sous le déguisement d'un carnaval sans fin. Il n'y a plus d'habitants des nuages, mais il y a encore un peuple du lac. Chaque explosion de poisson est comme l'onde de choc d'une grenade sous-marine. Beaucoup des nôtres y succombent, les enfants deviennent fous ou perdent l'usage de leurs membres. Pour la plupart c'est le sens de l'équilibre qui est perturbé, nous avons aujourd'hui une génération d'infirmes incapables de nager. Nous essayons de protéger les poissons, mais beaucoup d'espèces n'ont pas assez de capacités réflexives pour comprendre nos messages, d'autres ne peuvent s'acclimater aux profondeurs... J'ai dû moi-même subir une longue préparation en vue de cette mission. Je suis habituée à des pressions plus fortes, des pressions qui vous

tueraient si vous deviez les supporter sans scaphandre adéquat. C'est ce qui explique notre petite taille. On m'a conditionnée pour affronter momentanément les conditions de l'extérieur. Votre pression est si faible que mes échanges vitaux, habitués à la pesanteur extrême, s'emballeraient au-delà du supportable. Mon sang circulerait dix fois plus vite, mon cœur crépiterait à un rythme de mitrailleuse, mes cellules exploseraient... C'est d'ailleurs ce qui se passera si je n'ai pas regagné le fond du lac avant trois heures. »

Elle redevint silencieuse, et David entendit le bruit douloureusement rauque que faisaient à présent ses branchies.

« Le carnaval est donc une guerre, murmura-t-il pensivement.

— Une guerre acharnée, martela Zwi, même si ses champs de bataille sont des fêtes foraines, même si ses cirques sont des casernes et ses clowns des officiers d'active. La fête permanente qui vous entoure n'est qu'un gigantesque piège. Dame Sirce vous l'expliquera mieux que moi... Prenez garde, vous aurez beaucoup de mal à quitter ces murs, surtout si la haine des Maîtres de la Parole vous poursuit. »

Elle retomba dans un mutisme halluciné. Sur ses cuisses et ses épaules sa peau se desquamait.

« Elle se déshydrate, pensa David les mâchoires serrées, jamais elle ne tiendra trois heures. » Il jeta un bref coup d'œil par la fenêtre et tressaillit. Cork patrouillait autour du lac, une vingtaine de dominos noirs sur les talons. Sirce n'était pas avec eux. Elle avait probablement réussi à leur filer entre les doigts.

« Ils encerclent l'eau », fit-il à regret.

Zwi eut une quinte de toux.

« Ils m'ont vue dans vos bras. C'est normal, ils ne sont pas fous, ils savent bien que vous allez tenter de me ramener au lac à brève échéance. »

David s'éclaircit la gorge.

« Je m'excuse d'insister Zwi, mais les révélations que vous deviez faire... Peut-être après n'aurons-nous plus le loisir... ? Essayez de comprendre. Nous avons pris des risques... »

Elle inclina la tête d'un mouvement plein de lassitude.

« Je sais... Pouvez-vous éteindre la lumière ? Mes yeux ne la supportent plus... »

David s'exécuta, bien que redoutant que la phosphorescence de la femme-poisson ne soit visible à travers les lames des volets.

« Écoutez, lâcha-t-elle après une dernière hésitation, la Cité des Fêtes est le lieu des sarabandes, des farandoles, des défilés de chars fleuris. À tel point qu'on n'arrive plus à dénombrer les processions grotesques qui la sillonnent en permanence... Cette profusion sert les conspirateurs, et notamment les sectateurs d'Homakaïdo. Tous les ans, à la même époque ils reconstituent pour un public d'initiés la Passion des antiques pèlerins. Une sorte de pardon où sont reproduites sous forme symbolique les différentes étapes du trajet...

— Comment savez-vous cela ?

— La Cité des Fêtes constituait jadis la première étape de la course. Les peuples de l'air et de l'eau descendaient des nuages ou montaient des profondeurs pour porter chance aux pèlerins. Aujourd'hui il n'y a plus d'anges, et bientôt plus guère d'hommes-poissons, mais la tradition est restée inscrite dans les grottes à mémoire du fond.

— Les sectateurs connaissent le trajet ?

— Non, ils en connaissent la représentation symbolique. À vous de savoir l'interpréter.

— Accepteront-ils de nous recevoir ?

— Oui. Si vous avez l'aval du peuple des profondeurs. Comme jadis...

— L'aval ?

— Le signe, si vous préférez... »

Elle parut réfléchir. Elle semblait très faible.

« Ouvrez votre costume, dit-elle enfin, approchez votre sein gauche, vite. »

Interdit, il écarta les pans du vêtement, dévoilant son mamelon. Zwi pencha la tête, retroussa les lèvres. Il vit qu'elle avait des dents de poisson, fines, pointues. Cruelles. Avant qu'il ait pu esquisser un geste elle l'avait mordu, laissant sur sa peau, juste au-dessus du téton érigé par la douleur, la trace de deux

demis-cercles au dessin curieusement crénelé, non humain. Elle toussa.

« Cela suffira. Ils possèdent d'anciennes empreintes... des tablettes porte-bonheur d'argile séchée. Allez à la fontaine du vieux marché des écailleurs, tous les soirs à la tombée du jour. Il y a généralement un contact. Laissez votre blessure apparente.

— Et si je tombe sur un espion des seigneurs de la Parole ?

— C'est un risque à courir.

— D'accord.

— Faites attention, cette cicatrice s'effacera dans quarante-huit heures, tout au plus. Après vous ne disposerez plus d'aucun mot de passe... Ne tardez pas. »

David fronça les narines. Zwi dégageait une odeur écœurante. Une odeur de poisson pourri. Sur ses joues la peau se soulevait, translucide et sèche comme une mue de serpent. Il se redressa, risqua un coup d'œil à la fenêtre. Cork avait disposé une garde sur le pourtour du lac. Un homme tous les vingt mètres.

« Laissez tomber, hoqueta la petite femme, nous ne pourrons jamais passer. Et même si vous réussissez à me porter jusqu'à l'eau, comment ferez-vous pour leur échapper ensuite ?

— Il y a peut-être un moyen, risqua David, traversé par une illumination, les rues sont vides à présent, la foule s'est déplacée vers les faubourgs et les bals. Jusqu'au lac les rues sont en pente assez vive... Vous me suivez ?

— Non...

— Quelqu'un qui se trouverait dans une charrette dévalant l'une de ces pentes aurait de fortes chances de ne rencontrer aucun obstacle, non ? La carriole filerait à toute vitesse, traverserait le quai et plongerait dans l'eau... Il suffit de se placer du côté où la berge est abrupte. »

Zwi émit un nouveau rire de phoque.

« C'est une idée de fou, mais je suis partante. Allons-y tout de suite tant qu'il me reste assez de force. »

Il l'enleva dans ses bras, bondit sur le palier et dévala les marches. Il lui fallut beaucoup plus de temps, une fois dans la rue, pour trouver un véhicule présentant des dispositions pour l'usage qu'il comptait en faire. Il finit par mettre la main sur une

voiture à bras en partie décorée de guirlandes et dont les montants s'ornaient de lampions froissés, il y installa Zwi et la poussa en haut de la ruelle.

« Bonne chance ! souffla-t-il la main sur le frein.

— À vous aussi... Et n'oubliez pas : la morsure ! Avant quarante-huit heures ! »

Il libéra le chariot et serra les dents. La guimbarde dévala la pente dans un bruit d'enfer, prenant chaque seconde de la vitesse. Debout à l'avant Zwi faisait comme une flamme verte aux allures de feu follet. Alors qu'elle abordait le dernier tiers du parcours, un ivrogne jaillit de dessous les arcades, une cruche brandie. La carriole le heurta de plein fouet et se retourna, perdant une roue qui continua seule la course jusqu'au lac. D'où il se tenait, David pouvait apercevoir la tache verte que la femme-poisson formait sur les pavés inégaux. Il eut un élan, mais dans un frou-frou sinistre les dominos noirs bondirent sur le lieu de l'accident, encerclant le feu follet inanimé. David se jeta dans l'ombre, la gorge serrée. Sa main luisait dans la nuit, véritable phare vivant. Sur sa poitrine les dents de Zwi avaient laissé comme un cercle chaud.

David se dressa sur un coude. Les ivrognes jonchaient la pelouse de l'hôtel de ville, tordus les uns les autres en postures grotesques ou obscènes. Ainsi immobiles, vautrés au milieu des flaques de vin, ils évoquaient l'image de cadavres baignant dans leur sang. Le soleil naissant chauffait lentement les odeurs, noyant les victimes de la beuverie dans un brouillard fermenté qui levait le cœur. David s'étira. Craignant un ordre de perquisition générale, il avait renoncé à chercher refuge à l'intérieur des bâtiments vidés par la fête. La cohue qui régnait aux approches des anciennes fortifications offrait, il est vrai, de plus grandes possibilités de dissimulation. Il s'était mêlé aux fêtards, le visage recouvert de son masque, et avait feint de boire en trébuchant comme tous ceux qui l'entouraient. Maintenant que le jour pointait à l'horizon, les noceurs allaient s'arracher aux vapeurs de l'ivresse pour rentrer chez eux. Ils prendraient plusieurs douches glacées, se bourreraient d'antihistaminiques, dormiraient jusqu'à midi avant de redescendre dans la rue pour participer à un nouveau banquet, un nouveau bal, une nouvelle beuverie... Les habitants de la Ville des Fêtes mouraient généralement jeunes, usés par les excès de toutes sortes, et il était rare de croiser sur les trottoirs piquetés de confetti un homme dont l'âge dépassât quarante ans.

David s'appuya au flanc d'une barrique. Sa main le tracassait. En effet, si la luminescence des doigts était nulle en plein soleil, dès que les hasards du trajet amenaient le jeune homme à traverser une zone d'ombre, sa paume se mettait à luire comme la flamme d'une torche. Tous les espions des Maîtres de la Parole devaient désormais connaître ce curieux signe distinctif et il ne s'écoulerait sûrement guère plus d'une demi-heure avant qu'une poigne autoritaire ne se pose sur son épaule. Il fallait prendre une décision. Avisant un ivrogne

engoncé dans les plis d'un domino jaune vif, il s'empara du vêtement dont il noua le cordonnet sur sa gorge, et s'éloigna d'un pas rapide. Le problème du moment consistait à retrouver Sirce. Le point de ralliement le plus évident était bien sûr la chambre d'auberge louée deux jours plus tôt, mais l'interrogatoire auquel l'avait soumis Cork avait probablement déjà eu pour conséquence de faire placer ladite taverne sous surveillance. Malgré l'heure matinale, le soleil cuisait les vieilles pierres de la cité et David étouffait sous le poids de la lourde cape de gala. Il choisit de marcher à l'ombre des arcades. Machinalement ses pieds le portèrent dans la direction du lac.

Le pourtour du plan d'eau était vide de sentinelles, un attroupement s'était cependant formé à l'entrée du débarcadère, et une vingtaine de travestis discutaient avec animation en désignant fréquemment du poing un panneau de bois où séchait une affiche, pour l'heure, gluante de colle. David s'avança, le bras replié dans le dos, la tête et les pieds émergeant seuls de la corolle criarde du domino...

« Un acte de malveillance, aussi inexplicable que stupide, a été commis hier soir, disait l'avis. Les dégradations qui se sont ensuivies auront pour conséquence immédiate de priver le joyeux peuple de la Ville des Fêtes de feux d'artifice pendant près de deux ans ! La municipalité, consciente de ses devoirs, invite chacun à se montrer vigilant et à collaborer à l'expulsion de ces trouble-fête. L'un d'eux, facile à identifier, présente d'ailleurs un signe distinctif aisément repérable puisqu'il s'agit d'une phosphorescence de la main droite probablement due à la morsure d'un poisson. Le civisme le plus élémentaire... »

David battit en retraite, le cœur pris dans un étau. Autour de lui la foule s'échauffait et les mots « comité de vigilance » couraient de bouche en bouche. Dans quelques heures la ville aurait autant de policiers que d'habitants. Il fit quelques pas à l'écart et sentit brusquement son estomac se tordre. Sur les rochers du lac les courants avaient rejeté les débris organiques des poissons sacrifiés au cours du feu d'artifice de la veille. Une

tripaille blanche, délavée, moussait au long des berges en festons de têtes et de queues. Une écume d'écaille et de nageoires déchirées avait étiré son film à la surface des eaux en une pellicule d'argent où le soleil allumait ses reflets. Un peu plus bas, dans un trou d'algues, il aperçut le corps de Zwi fendu et retourné comme un gant, sous l'effet d'une violente explosion intérieure. Seul son visage était encore reconnaissable, bien qu'une affreuse desquamation l'ait épluché à certains endroits jusqu'à l'os. Il tituba, ne pouvant détacher son regard du cadavre de la petite femme qu'on avait abandonné au milieu des déchets et que personne ne semblait vouloir remarquer.

Une main se posa sur son épaule et il eut un sursaut. C'était Sirce. Il la reconnut à la seconde au pli dur de sa bouche.

« Viens, souffla-t-elle, nous ne pouvons plus rien pour elle. J'ai de nouveaux vêtements. Tu ne peux pas rester ainsi engoncé avec la chaleur qu'il fera dans deux heures. »

Il se laissa tirer sous un porche.

« Comment m'as-tu reconnu ?

— Pas sorcier ! Qui serait assez fou pour s'emmitoufler ainsi avec un tel soleil sinon un individu qui aurait quelque chose de précis à cacher ? »

Elle lui désigna un ballot tassé derrière une poubelle.

« J'ai dû les voler dans un appartement. La boutique de mon marchand est surveillée, je ne comprends pas comment on a pu le localiser. »

« Cork, songea David, ou plutôt moi, moi sous l'effet de la drogue. »

Il faillit dire la vérité mais, à la dernière seconde, un stupide réflexe de pudeur le lui interdit.

« Comment va ta main ? interrogea la jeune femme qui ne s'était pas rendu compte de son hésitation. Impossible de trouver de l'huile de Sarraz maintenant, tous les apothicaires seront aux aguets. As-tu pu obtenir les renseignements ? »

Il lui répéta mot pour mot ce que lui avait appris Zwi.

Au moment où il allait conclure, un groupe d'arlequins franchit le seuil. Sirce eut le réflexe de se jeter à genoux et d'enfouir sa tête sous la cape de David comme si elle était occupée à quelque studieuse fellation. Des rires fusèrent.

« Hé ! le vide pas entièrement, la belle ! Laisse un peu de mousse dans l'extincteur, il aura d'autres incendies à éteindre d'ici ce soir ! »

David était glacé à l'idée que les autres pourraient être tentés de les chahuter et, dans la bagarre, découvrir sa main verte iridescente. Mais c'était compter sans la fatigue de la nuit. La patrouille de fêtards se hissa laborieusement vers les étages où l'attendait son habituelle ration d'amphétamines. Sirce émergea du domino sans donner le moindre signe de confusion. Elle vérifia que la rue était vide, puis défit le ballot de vêtements. C'étaient d'invraisemblables costumes roses à manches bouffantes semés de strass. Un phallus postiche rouge vif les agrémentait, oscillant à chaque pas avec un bruit de grelot. Des masques de même couleur à la bouche ricanante complétaient la panoplie.

« Tiens ! » fit la jeune femme en exhibant deux paires de gants de caoutchouc d'un vermillon agressif, « enfile ça ! Tu es censé représenter un personnage rituel de la mythologie du carnaval : le bonhomme pourpre, encore appelé "le père-coup-de-sang". C'est l'archétype du quinquagénaire libidineux. Visage empourpré, mains avides, sexe érigé... Ça n'est pas particulièrement esthétique, mais tout l'intérêt réside pour toi dans les gants. »

David acheva de se costumer. Le pénis de bois démesuré battait entre ses cuisses, lui meurtrissait les testicules.

« Le marché des écailleurs, fit pensivement sa compagne, ce ne sera pas facile d'y arriver. Il faut traverser toute la ville, et après le coup de force d'hier soir les serveurs de la Parole mettront tout en œuvre pour nous liquider. Il va falloir se garder des pièges du carnaval. »

Ils quittèrent leur abri. Les rues étaient à peu près désertes. Le soleil de midi martelait la cité comme une enclume. David fut tout de suite inondé de sueur.

Au bout de dix minutes il se décida enfin à poser la question qui lui brûlait la langue :

« Ce que Zwi m'a raconté au sujet d'une guerre permanente mais maquillée, c'est vrai ? »

La voix de Sirce lui parvint, étouffée par la coquille de carton du masque.

« Tout à fait vrai. On s'affronte de quartier à quartier, de rue à rue. Toutes les ruses sont bonnes. Chaque farandole est une expédition punitive, chaque bal une bataille. Tu sais comment les initiés surnomment ce défilé de réjouissances ? *le Carnaval de Fer...* »

D'un débit sourd et rageur elle lui exposa quelques-uns des dangers fleurissant au détour des sarabandes.

« Il y a d'abord M. Carnaval, ce pantin de paille, de bois et de carton qu'on brûle à chaque fin de semaine. Un géant de stuc et de chiffons qu'il faut traîner à travers les rues dans la poussière des confetti. C'est tantôt un gendarme, tantôt un prêtre à la trogne enluminée. Les serpentins pleuvent des fenêtres et des toits, accompagnant sa montée au calvaire, l'ensevelissant peu à peu sous une forêt de lianes de papier et de guirlandes. Enfin, à un moment ou à un autre, les arlequins qui le tirent l'arrêtent au milieu d'une place, et la foule forme la ronde. La musique éclate. Il fait nuit, on allume une torche, deux torches, qu'on jette sur le char. Le colosse de carton peint se met à brûler. Il crépite, se tord, et on rit. On danse. Alors la paille qui le bourre commence à fumer, répandant une odeur âcre qui stagne d'abord sur la place, puis s'étend aux ruelles avoisinantes... Très peu auront le temps de comprendre qu'il s'agit non pas de paille, mais de chanvre hallucinogène. Une plante qui pousse non loin d'ici, dans les montagnes, et connue pour éveiller les pulsions suicidaires. Autour du bûcher les danseurs s'essoufflent, sautent, s'emplissent les poumons de poison. Personne ne remarque les arlequins qui s'éloignent en tapinois, ricanant dans le filtre du masque à gaz qu'ils portent sous le faciès de carton bariolé qui leur dissimule la face. Au matin, on relèvera quinze, vingt morts. Certains se seront tranché les veines avec un cul de bouteille, d'autres se seront pendus à une enseigne de cabaret. Quelques-uns auront préféré se jeter dans les flammes, ou faire l'amour sur un lit imprégné d'essence, une cigarette rougeoyante aux lèvres. Le verdict sera toujours le même : *dépression consécutive à une surexcitation nerveuse, sensation de vide insupportable éprouvée à la suite d'une expérience*

particulièrement exaltante mais limitée dans le temps... Et personne ne cherchera à savoir pourquoi M. Carnaval s'était déguisé ce soir-là en cheval de Troie... Jamais. Ils ont banni la guerre, mais la guerre est devenue pour eux un principe de fascination. Un vice exaltant qu'il faut pratiquer en se cachant, et que la nécessité même de la dissimulation rend plus attractif encore... On ne fait plus la guerre par "obligation politique", mais par plaisir. Ils se sont forgé un enfer de tentation, une paix permanente et perverse qui les rend fous. Ce qui est interdit est toujours délicieux, c'est connu ! »

Ils étaient à présent sur une place ombragée : Un jet d'eau se vidait par saccades irrégulières, emplissant une vasque de bronze verdi avec des bruits d'urinoir. Des filles pouffèrent en les montrant du doigt. L'une d'elles leur fit face et releva sa robe, dévoilant la crinière de son pubis. Elles s'enfuirent aussitôt, étouffant des rires de collégiennes. David, qui avait oublié le pénis-clochette s'agitant au bas de son ventre, demeura une seconde médusé. Son rôle de « père-coup-de-sang » lui revint en mémoire une fois les jeunes filles sorties de son champ de vision. La prochaine fois il lui faudrait faire preuve de plus de jovialité. Un tel manque de dynamisme chez un personnage à vocation triviale ne pourrait qu'éveiller la suspicion.

« Il convient de se méfier des vendeurs de masques et de déguisements, continuait Sirce, certaines boutiques auraient la malignité de tailler leurs costumes dans de vieux vêtements récupérés sur le théâtre d'effroyables épidémies. On peut ainsi acheter à son insu un uniforme de Pierrot ou de Colombine découpé et cousu dans une étoffe arrachée au linceul d'un pestiféré. J'ai même entendu dire qu'un grand nombre de masques de carnaval provenaient directement d'une léproserie, et qu'on s'était contenté d'habiller de couleurs vives les faces de carton gris que les lépreux utilisent habituellement pour dissimuler leurs traits saccagés lorsqu'ils doivent voyager au long des routes... Bien sûr, il est possible que l'imagination populaire enjolive nombre de détails, mais le danger reste présent. Il ne faut jamais baisser sa garde, sinon... »

Le dernier mot sonnait comme une menace. David acquiesça d'un signe de tête qui fit tinter son pénis. Les propos de la jeune

femme lui soulevaient l'estomac. L'idée des masques achetés en toute innocence le glaçait quant à elle jusqu'au fond des moelles. Il lui semblait voir une jeune fille entrer dans la boutique maudite, choisir en riant une demi-sphère de carton-pâte barbouillée d'un faciès de clown hilare, et poser sur son visage à la peau fraîche et saine ce moule en creux imprégné de germes immondes sans se douter qu'au bout d'une semaine... Il retint un hoquet de dégoût.

Les pieds de Sirce crissèrent sur l'asphalte. David releva le front... À une centaine de mètres plus bas, débouchant d'une rue adjacente sa troupe de dominos collée aux basques, Cork venait dans leur direction...

Sans manifester de hâte excessive Sirce obliqua vers l'entrée d'un dancing. David avait des pieds de plomb, il lui sembla qu'il ne pourrait pas franchir le portique garni d'ampoules lumineuses. Devant lui, Sirce fit une cabriole grotesque et poussa la porte à double abattant. Il dégringola l'escalier tapissé de velours bleu nuit, d'ores et déjà certain qu'une ruse aussi grossière n'avait aucune chance de tromper Cork et ses vigiles. Les marches duveteuses les conduisirent au seuil d'une salle de belle dimension. Une grosse boule à facettes tournait au plafond, projetant autour d'elle une mitraille ocellée d'or et d'argent. Assise au milieu de la piste de danse, une femme en costume de voile translucide pleurait convulsivement. Du sang coulait de ses oreilles, traçant de chaque côté de son cou une ligne écarlate qui avait fini par remplir le creux osseux des salières. Des hommes hébétés se déplaçaient à quatre pattes, visiblement incapables de reprendre la station verticale, d'autres se tordaient sur le sol la tête enfouie dans un linge ou un sac en papier. Sur l'estrade des instruments de musique s'entassaient pêle-mêle. David s'adossa au mur, cherchant désespérément à localiser le danger. Mais il ne voyait rien, que ce troupeau désesparé abattu par une inconcevable tourmente.

« Un attentat musical ! cracha Sirce. C'est courant. Des musiciens "terroristes" se glissent dans l'orchestre, les oreilles obturées à la cire. À l'aide d'instruments spéciaux dissimulés dans de banales trompettes, ils émettent des sons sur une fréquence insoutenable. La plupart des danseurs ont aussitôt les

tympan crevés, d'autres subissent des lésions du centre de l'équilibre ou sont atteints de crises de vertige effroyables. Beaucoup restent sourds, quelques-uns n'arrivent même plus à se tenir debout. C'est une chance que nous soyons arrivés une fois l'opération terminée, sinon en ce moment nous gigoterions sur le plancher avec l'espoir insensé d'arriver un jour à ramper correctement... » Sa main gantée crissa sur la paume caoutchouteuse de David. « Il ne faut pas rester ici. »

Ils eurent quelque difficulté à trouver la sortie de secours, elle aussi encombrée de « rampants ». Enfin, après avoir enjambé une douzaine de corps recroquevillés, ils émergèrent dans une ruelle déserte. La patrouille s'était éloignée. Il leur fallut encore une heure de marche avant d'atteindre le périmètre du marché des écailleurs.

De lourds bâtiments de bronze s'appesantissaient au long des rues, des hangars bombés comme des coques retournées et où couraient des échos se fragmentant à l'infini. Tout le quartier était vert, d'un vert de cuirasse mal entretenue. La chaussée elle-même, faite de lattes de fer boulonnées, présentait de larges auréoles rousses d'oxydation. Les anciennes halles s'endormaient du sommeil de la rouille, des portes s'émiettaient sous la vibration des pas, la paroi d'un entrepôt se changeait en dentelle. Les courants d'air jouaient de cette géographie d'abandon, sifflant des notes aiguës par les déchirures de tôle, hululant dans le trou des serrures mortes, faisant du marché une flûte funèbre à la mélodie incertaine et toujours improvisée.

« Il n'y a plus personne ? s'étonna David. Plus de vendeurs ? Plus d'acheteurs ? »

— Pas depuis que le poisson est devenu le monopole des maîtres artificiers, répondit la jeune femme, toutes les corporations vivant de la faune du lac ont été ruinées. »

La fontaine fut soudain là, monument baroque planté au carrefour de plusieurs coulées de rouille, pièce montée de dauphins chromés que le temps piquetait d'une nuée de petits points noirs. Un filet d'eau rougie coulait chichement de la bouche de l'animal le plus élevé, tantôt s'arrêtant, tantôt réapparaissant, derniers sursauts hémorragiques d'une artère épuisée.

« C'est là ! » constata Sirce d'une voix sourde.

David se débarrassa de sa tunique, ne conservant que le masque, le pantalon bouffant et les gants. Sur son torse nu, la morsure de Zwi ne laissait déjà plus qu'un cercle rosâtre à peine boursouflé. Il en fut contrarié. Sirce se retira à l'écart. Une heure passa, puis deux. Comme il se désespérait, une grosse femme apparut, titubante, le visage couvert par un masque blanc désagréablement mortuaire. Elle empoigna le phallus de bois rouge et entreprit de le masturber en roucoulant d'in vraisemblables obscénités. David eut le plus grand mal à se défaire d'elle. Un peu plus tard vint un homme mince et susurrant qui le prit pour un prostitué et s'attarda en faisant cliqueter plusieurs pièces d'or au creux de sa paume. Le soir tomba sans qu'aucune prise de contact n'ait lieu. David alla rejoindre Sirce au fond d'un hangar. Il était inquiet, la blessure risquait de s'effacer dans la nuit, tout au moins de devenir indiscernable. La jeune femme lui conseilla de la triturer du bout des doigts et de la frotter de terre pour ranimer l'inflammation. Il s'exécuta en espérant que son zèle ne se solderait pas par une attaque de septicémie ou de tétanos. Ils s'endormirent, tassés l'un contre l'autre, cherchant vainement une position confortable sur le parquet de fer aux lattes défoncées.

Le lendemain matin David fut réveillé par des élancements dans la poitrine. Son sein était affreusement boursouflé et du pus suintait par chaque trace de dent. La marque de Zwi s'étalait maintenant en un double arc de cercle d'un beau rouge incarnat. Le jeune homme passa la journée assis sur le rebord de la fontaine à écouter le bruit horripilant du filet d'eau s'écrasant au fond du bassin. La fièvre avait posé deux taches brûlantes sur ses joues et il avait le plus grand mal à garder les yeux ouverts. Au coucher du soleil il regagna le fond de l'entrepôt et s'allongea sous une vieille bâche, le corps secoué de frissons. Sirce passa la nuit à éponger la sueur qui dégoulinait de ses sourcils et à lui murmurer des phrases d'encouragement qui sonnaient curieusement faux dans sa bouche.

Le troisième jour elle dut le conduire à la fontaine et l'adosser à la vasque pour qu'il ne tombe pas. David se laissa

faire, au bord de la syncope. Au-delà de trois mètres le monde s'estompait dans un brouillard de phosphènes du plus bel effet.

Il avait perdu conscience depuis une bonne heure quand il sentit qu'on le prenait par les épaules. Des doigts palpaient sa blessure. Il ouvrit les yeux pour découvrir deux visages blêmes et farouches qui l'examinaient sans la moindre aménité. Un homme et une femme vêtus de justaucorps de cuir squameux. Ils avaient tous deux des cheveux longs et malpropres qui pendaient sur leurs épaules comme des lanières de cuir mouillé. Des mots remontaient à son cerveau, terriblement assourdis par la distance.

« Clan des profondeurs... C'est toi qu'on cherche ?... Le signe... »

Il remua les lèvres, balbutiant avec toute l'énergie qu'il était encore capable de rassembler : « La fille... Dans l'entrepôt... Elle est avec moi. » Puis il sombra. Une pieuvre chaude avait creusé un tunnel dans ses muscles pectoraux, étendant ses tentacules plus loin d'heure en heure, irradiant à travers tout son corps un essaim de pulsations douloureuses.

« Elle m'aspire, gémit-il, elle a des ventouses de feu... »

Une main glacée et rugueuse se posa sur son front, une main qu'il ne connaissait pas.

« Ça va aller maintenant, fit une voix féminine, on va te faire une piqûre. »

Il voulut leur dire que c'était inutile, que les dents de Zwi le fouillaient déjà comme les mille dards de mille seringues. Mais il n'en avait plus la force.

Lorsque David redevint lucide, l'homme mince se tenait debout au pied de sa couche. La femme, qui lui ressemblait étrangement, gardait la porte. Tous deux affichaient la complexion anguleuse des hypernerveux et des passionnés : pommettes saillantes, peau tendue sur le relief ramifié des veines, musculature d'écorché. Leurs visages triangulaires étaient empreints d'un charme un peu effrayant, quasi animal, qui faisait oublier l'aspect commun des traits. David sut immédiatement qu'il avait devant lui des êtres extrêmement dangereux, des fauves de la clandestinité que la mort n'effrayait nullement.

« Ainsi c'est toi le quêteur des prédictions, observa l'homme maigre en guise de salut, je suis Raif, elle, c'est ma sœur et ma femme : Ptol. Nous t'imaginions différemment. »

David tenta de s'asseoir, mais une lance de feu lui perça le sein, il étouffa un glapisement.

« Ne bouge pas, ordonna Ptol. L'aval du peuple des profondeurs a bien failli te tuer, dans deux jours tu ne sentiras plus rien. »

Raif eut un sourire sans joie.

« Sirce qui t'accompagne, m'a dit que tu avais envenimé la blessure de peur qu'elle ne s'efface. J'aime beaucoup ce style de geste, je crois que nous nous entendrons. Tu veux assister à la cérémonie bien sûr, comme ceux qui sont venus avant toi. Je vais essayer de rassembler nos frères sans trop te faire attendre, mais ce sera difficile. Nous ne sommes plus très nombreux. D'année en année la Passion se fait plus mince, j'espère que tu sauras y trouver un message. Ceux qui t'ont précédé ne sont jamais revenus. Il faut dire qu'aucun d'entre eux ne marchait comme toi dans l'ombre d'une prophétie. Maintenant excuse-moi, je vais te laisser, Ptol veillera sur toi. »

Il ébaucha un bref salut et quitta la pièce. Ptol s'avança, réticente. Elle avait le nez et la bouche extraordinairement minces. Ses cheveux longs, plantés très haut, donnaient encore plus de relief à son front immense. Elle posa ses doigts décharnés sur le montant de cuivre du lit.

« Raif est méfiant, fit-elle, nous avons éconduit tant de faux prophètes. Mais Sirce est avec toi, c'est un bon point. Personne ne mettra jamais en doute l'intégrité religieuse d'une telle femme, et tu as l'aval des profondeurs. Ne cherche pas à savoir où nous nous trouvons. Notre sécurité à tous en dépend. Si les Maîtres de la Parole vous capturent, ils essaieront de vous faire parler. Ils n'ont pas besoin de tortures, les drogues suffisent. Quand vous aurez assisté au spectacle de la Passion, on vous bandera les yeux et on vous conduira hors du quartier. J'espère que vous réussirez, mais je n'y crois guère, on a déjà tiré mille significations de la cérémonie, mille charades, mille rébus, et autant d'itinéraires. De quoi parcourir la planète en tous sens... Et pourtant, sincèrement, je souhaite que tu réussisses. La secte s'anémie. Les jeunes se gaussent des anciens cultes, nous ne recrutons plus depuis bientôt dix ans. Lorsque le dernier frère aura rendu l'âme il n'y aura plus personne pour reproduire le spectacle. Alors l'ultime clef disparaîtra et Homakaïdo restera à jamais un rêve, une légende... »

David écoutait d'une oreille distraite, il avait faim mais craignait de paraître trop peu mystique en exprimant ce désir. La pièce avait tout d'un ancien congélateur. Des tringles supportant une multitude de crochets la traversaient d'un bout à l'autre. Il songea qu'on les avait probablement cachés à l'intérieur d'un entrepôt frigorifique dont les sectateurs d'Homakaïdo occupaient les chambres froides désaffectées à la manière des cabines d'un navire... ou des cellules d'une prison.

« Où est Sirce ? »

Ptol plissa les lèvres.

« À côté. Sous surveillance. Vous resterez séparés jusqu'au spectacle. Soyez raisonnables, reprenez des forces. Si vous percez l'énigme, bien des tourments vous attendent. Si nos danses ne vous délivrent aucun message par contre, vous n'aurez plus qu'à renoncer et à rebrousser chemin. C'est ce qui

s'est passé pour nombre de vos prédécesseurs à une époque où nous étions plus ouverts, plus libéraux. Ces cérémonies, données en pure perte, nous faisaient perdre trop de temps et multipliaient les risques. Nous avons décidé d'être sélectifs... »

David émit quelques grognements appréciateurs, il ne tenait guère à s'embarquer sur la houle d'une discussion théologique dont il ne possédait pas les premiers rudiments. Et d'abord, que faisait-il là ? Quels détours l'avaient amené ici dans l'ancre de ces fous dont il était bien loin de partager la passion ? Tant de choses lui étaient arrivées, en si peu de temps, que les faits, les dates, les motivations se mêlaient en une masse confuse d'impulsions inexplicables. Pourquoi avoir suivi Sirce ? Par peur du vide peut-être... Par vice ? Parce qu'elle lui avait offert un moyen détourné pour revenir à ses vieilles obsessions ? « Le mot qui résume tout. » La formule, il est vrai, lui avait fait l'effet d'un coup de tonnerre. *Le mot qui résume tout, un univers dans un tiroir...* Oui, là était sûrement la réponse.

David passa quatre jours couché dans sa cabine-réfrigérateur. Ptol ne le quittait guère des yeux, l'abreuvant de pèroraisons mystiques auxquelles il n'entendait rien. L'enflure de sa poitrine s'était résorbée et il ne restait plus sur sa chair aucune trace des dents de Zwi. Il s'abandonnait donc entre les couvertures rugueuses, engloutissant avec voracité le brouet qu'on lui apportait à heure fixe, et dans lequel il faisait ramollir de grosses tranches de pain rassis. Il ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos de la femme vêtue de cuir râpé, bien que celle-ci déployât toute son éloquence pour lui faire revivre l'histoire de la secte.

« ... Au début la route d'Homakaïdo était connue de tous, psalmodiait-elle, puis les persécutions ont commencé. On a exterminé les prêtres du culte, les pèlerins et les sympathisants. On a traqué les guides, les passeurs, on a brûlé tous les écrits, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dans la mémoire des hommes, que cette chanson de geste que nous essayons de préserver pour quelque temps encore mais qui s'effacera elle aussi si nous n'avons pas de continuateurs. Il faut que vous réussissiez, que

l'itinéraire puisse à nouveau être tracé en rouge sur une carte. Oui, il le faut ! »

Elle passait ainsi plusieurs fois dans la journée de l'exaltation forcenée à la plus noire des dépressions. Tantôt elle élevait David au rang de nouveau messie, tantôt elle l'accusait d'imposture. Le jeune homme ne soulevait aucune objection et attendait en silence que s'éloigne l'orage cyclothymique. Il s'ennuyait au-delà du supportable quand on vint le chercher. La cérémonie n'attendait plus qu'eux. Une petite troupe armée de torches fumantes empestant la graisse de poisson les guida au long de couloirs obscurs et oxydés jusqu'à une vaste salle où l'on avait dû, jadis, entreposer des quartiers de viande. Deux chaises de bois blanc avaient été déposées au centre du cercle d'un pentacle. Un groupe électrogène ronronnait, attendant de fournir l'énergie nécessaire à l'éclairage de la scène pour l'heure plongée dans la pénombre. David s'assit à côté de Sirce. Des bruits de préparatifs montaient de l'obscurité, et le jeune homme eut l'impression que des comédiens s'affairaient derrière l'écran d'un immense rideau couleur de nuit. Comme pour le confirmer dans cet état d'esprit, trois coups furent frappés qui ébranlèrent tout le hangar, puis le pinceau d'un projecteur fusa, creusant une trouée de lumière au sein des ténèbres. Sirce était extrêmement pâle, tendue, et David remarqua qu'elle avait déployé sur son genou quelques feuilles de papier blanc ainsi qu'une de ces mines inusables dont se servent les scribes.

Un son frêle de flûte s'éleva, suivi de près par le roulement d'un véhicule pesant qu'on tirait de façon irrégulière. Un char de bronze entra dans le cercle lumineux, tracté par une dizaine de sectateurs maigres et nus. Au-dessus des roues avait été fixée une grande vasque emplie d'eau où s'ébattaient des hommes costumés en poissons. Un portique de bronze surchargé de sculptures les dominait, servant d'assise à une demi-douzaine d'anges enduits de colle et barbouillés de plumes.

« Le peuple des airs et le peuple du lac, murmura Sirce, le ciel et l'eau douce. »

David hochait docilement la tête, pour sa part il ne voyait qu'une pantomime d'amateurs, une danse mal réglée aux

postures emphatiques non dénuées de ridicule. Les costumes eux-mêmes, improvisés à l'aide de matériaux de récupération, évoquaient fâcheusement le théâtre de patronage. La flûte fit entendre son chant acide. Des pèlerins sortirent de l'ombre, gourde en bandoulière, bâton de marche à la main. Les « anges » leur jetèrent des poignées de plumes, les « poissons » des poignées d'écailles.

« La bénédiction, commenta Sirce, le rite du départ. »

Les pèlerins ramassèrent soigneusement les écailles de fer-blanc qu'ils accrochèrent à leurs pourpoints, changeant ceux-ci en cottes de mailles. Les plumes vinrent orner les chapeaux. Ainsi placés sous le double signe du ciel et de l'eau douce, ils mimèrent une marche pesante sans bouger pour autant d'un centimètre. Un groupe d'enfants sauta alors dans le cercle. On les avait affublés de masques hideux dépourvus de bouche, et de simulacres de racines qui dissimulaient leurs pieds. Ils se serrèrent au coude à coude, levèrent les bras et applaudirent en cadence. Une maquette de bateau se mit à danser au bout de leurs doigts, une coque grossièrement taillée dont le beaupré et la figure de proue avaient été peints en rouge. Peut-être un *ex-voto* dérobé à quelque chapelle marine ?

« La mer des Nains, balbutia Sirce d'une voix altérée.

— L'eau salée », renchérit David.

Un roulement de tambour provoqua l'envol des gnomes qui furent remplacés par des hommes montés sur des échasses et costumés en géants. Leurs grosses têtes de carton étaient à demi mangées par d'énormes lunettes noires, et ils exploraient prudemment le sol du bout caoutchouté d'une immense canne blanche. Le bas de leurs pantalons était souillé de terre. Pendant quelques minutes, ils décrivirent un ballet hésitant au milieu des volutes sonores de la flûte.

« La terre des aveugles ? hasarda David.

— Ou la terre des géants ? » fit pensivement la jeune femme.

Après avoir décrit un demi-cercle, géants et pèlerins convergeaient maintenant vers un brasero de cuivre d'où montait une gerbe de flammes. La jonction s'accomplit devant une stèle rendue éblouissante par la lumière du foyer. Des suites de mots s'y étageaient en une sorte d'incompréhensible poème :

L'oiseau-poisson
Le ciel d'eau
La mer douce
La terre salée
L'obscurité du feu.

Un symbole marquait le bas de la pierre : un cercle traversé à la hauteur du centre par deux droites parallèles, l'une noire, l'autre blanche. Sirce peinait, recopiant à toute vitesse la colonne de mots. Elle tirait la langue comme une écolière. David songea que le poème à l'alignement régulier lui amenait à l'esprit l'image d'une addition dont le résultat eût été ce symbole hermétique dont les flammes accusaient les contours. Le projecteur s'éteignit sur un dernier tableau : la réunion des pèlerins et des géants devant la stèle. L'attitude d'adoration des pèlerins semblait conférer à leurs partenaires une auréole quasi divine. La flûte se tut et la salle se vida pendant qu'on rallumait les torches. Sirce et David demeurèrent face à face au centre du pentacle.

« Alors ? » attaqua le jeune homme.

— Il y a beaucoup d'éléments obscurs, observa Sirce en compulsant ses notes fébriles, mais j'ai relevé des suites d'oppositions systématiques : Air/Eau, Mer/Terre, Nuit/Lumière, Nain/Géant. Le poème lui-même reprend ces paradoxes. *L'oiseau-poisson* doit pouvoir se traduire par "poisson volant", *ciel d'eau* par "pluie", *mer douce* par "mer asséchée" donc dépourvue de sel. *Terre salée* par "contrée stérile", "territoire désolé". Et *l'obscurité du feu* par "rayonnement invisible ou nocturne"... Qu'en penses-tu ?

— Je ne crois pas qu'il faille chercher une traduction mot à mot. Comme tu l'as remarqué il s'agit d'oppositions binaires où tous les éléments s'accrochent à leur contraire. J'y vois plutôt le signe d'une volonté de dépassement des antinomies, le désir de réunifier des forces opposées. Une vocation de synthèse cosmique. Le poème mêle systématiquement ce qui appartient aux principes précédents : ciel, eau douce, eau salée, terre, mer,

obscurité, feu... Il en fait un troupeau d'hybrides, de monstres apparents. »

Sirce fit la moue et fronça le nez. Elle ne paraissait pas convaincue.

« Il y a tout de même un message aisément décryptable, martela-t-elle. La mer des Nains, et le bateau à proue rouge. Sur les boussoles la partie de l'aiguille qui indique le nord est toujours bleu métallisé, celle qui désigne le sud : rouge. Il faut s'embarquer vers le sud. Vers cette terre des Géants où, comme tu le dis, les oppositions se rassemblent et se résolvent en un seul symbole : le cercle au double diamètre noir/blanc. Peut-être est-ce un idéogramme ? La représentation graphique du *mot qui résume tout* ?

— Y a-t-il une terre connue sous le nom de “terre des Géants” ou “terre des Aveugles” ?

— Je vais étudier la carte. »

Ils restèrent immobiles, à se regarder dans les yeux, désarmés à la seule pensée d'avoir à disséquer l'énigme qu'on venait de mimer devant eux.

Ptol se dressa soudain à la lisière du pentacle. Elle était nue, maladroitement drapée dans une cape de coton noir. Ses cuisses maigres portaient des traces de colle et quelques plumes adhéraient encore à ses hanches.

« Vous pouvez rester ensemble toute la nuit à condition de ne pas sortir du cercle, déclara-t-elle, à l'aube nous vous conduirons aux limites du quartier. Bonne chance. »

Elle pivota, faisant voler la pelisse qui découvrit ses fesses en goutte d'huile. Sirce soupira. Des torches crépitaient autour d'eux, des étincelles pleuvaient sur les visages farouches des gardes préposés à leur surveillance. David se demanda ce qui arriverait s'il tentait d'ignorer la frontière de craie s'étirant sur le sol en un trait tremblé. Irait-on jusqu'à l'abattre ?

Sirce avait déployé une carte du Sud. À petits coups de crayon précis elle cochait certains noms.

« On retrouve toutes les allusions du poème, constata-t-elle, écoute : *Détroit du poisson volant...* *Shoneskawa*, qui en dialecte signifie “l'endroit où le ciel et l'eau ne sont plus qu'un”... La plaine de sel... *Sombrefeu*, la terre des volcans. Ceux qui

nous ont précédés ont dû interpréter chaque vers comme le nom déguisé d'une étape.

— Aucun de ceux qui nous ont précédés ne sont revenus...

— Peut-être ne revient-on jamais d'Homakaïdo ? Leur absence n'est pas une preuve d'incompétence.

— Bien sûr, mais si tu traduis approximativement chaque vers, tu verras que pour chacun une dizaine d'interprétations sont possibles. C'est-à-dire autant de villes, de vallées, de plaines, de contrées... Prenons un exemple si tu veux... »

Il se pencha sur le plan froissé et parcourut la géographie colorée des monts et des déserts pendant quelques minutes.

« Tiens, voilà ! triompha-t-il niaisement, tu traduais "l'obscurité du feu" par *Sombrefeu*, la terre des volcans... Mais j'aperçois d'autres possibilités : *Noirpuysaa*, un volcan éteint... *Hebenwaall*, une ancienne mine de charbon à ciel ouvert. *Blackflach*, une mer intérieure de bitume liquide... Il y a de quoi sillonner la Terre entière. Chaque vers offre des milliers de combinaisons, le poème entier des milliards de milliards de solutions potentielles, de trajets tous différents les uns des autres. »

Les épaules de Sirce s'affaissèrent légèrement.

« Que proposes-tu ? »

David s'humecta les lèvres.

« Je pense qu'il ne faut pas retomber dans les travers de nos précurseurs, ne pas essayer de faire de cette suite de mots l'expression codée d'un itinéraire précis. L'idée générale seule compte : un point de rencontre des contraires, un lieu où le paradoxe devient viable, où les séparations, les classifications s'effondrent, disparaissent... La terre où tout se mêle, s'hybride... Le territoire des synthèses totales... Un tableau de Jérôme Bosch, peut-être... » Sa voix avait chevroté sur les dernières syllabes. Il ferma les yeux, abandonnant Sirce à l'étude de la carte. Qui était-il pour prétendre posséder la vérité ? Il n'avait vu dans cette quête qu'un substitut de collection, une compensation inespérée dont la trajectoire recoupait ses pauvres ébauches passées. Pas une seconde il n'avait été dupe de l'aspect... religieux des choses.

Sans même s'en rendre compte il finit par s'endormir, le menton sur la poitrine.

Il s'éveilla au moment où il perdait l'équilibre. Les veilleurs avaient soufflé leurs torches, et une aube sale s'insinuait dans le hangar par les déchirures de la tôle. Sirce avait les traits tirés par l'insomnie. Comme elle n'avait pas cessé de se mordiller nerveusement les lèvres pendant toute sa réflexion, sa bouche éclatait ce matin sur son visage blême comme un fruit rouge sur un mur blanchi à la chaux. Ptol se dégagea enfin de la pénombre, elle était à nouveau gainée de cuir et tenait deux bandeaux opaques à la main.

« C'est l'heure, fit-elle, nos frères vont vous conduire aux limites du quartier. Nous avons fait de notre mieux pour réciter la chanson des pèlerins d'Homakaïdo, vous avez maintenant toutes les clefs, soyez à votre tour des poissons volants, que la mémoire des peuples de l'air et de l'eau vous accompagne. »

Puis elle leur mordit chacun la main droite, les embrassa sur la bouche et noua le bandeau dans leur nuque. David se laissa guider, s'efforçant de ne pas céder à la sensation de « mur » qui ne manque jamais d'assaillir ceux qui jouent à colin-maillard. Très vite il perdit la faculté de s'orienter. À présent qu'il était tout à fait réveillé l'épisode de la Passion reflua dans sa mémoire, s'éloignait, à tel point qu'il en venait à douter de l'existence de Ptol et de Raif. Ils marchèrent une heure durant. Sous leurs semelles, le plancher de fer du quartier des écailleurs avait été remplacé par la pierre des trottoirs. Le silence et l'écho des hangars désertés avaient fait place au brouhaha lointain d'un bal populaire.

« Stop ! »

David sentit de façon fugitive l'acier d'une lame effleurer sa nuque, cisaillant le nœud du bandeau. Il fut ébloui par le soleil. Avant qu'il ait pu formuler un mot d'adieu, leurs curieux guides s'étaient fondus dans le paysage. Il était seul avec Sirce au centre d'une petite cour vide. Leurs deux masques écarlates de « Pères-coup-de-sang » avaient été déposés sur une borne de pierre grise. L'air avait un goût de fumée. Sirce s'ébroua.

« Il faut quitter la ville, lâcha-t-elle en récupérant son heaume de carton, par la porte sud.

— Pour aller où ?

— J'ai mon idée. J'ai travaillé toute la nuit dans le sens de ta réflexion. Je crois que tu seras content de moi. Ne nous attardons pas. Il faut aller vers la mer et trouver un embarquement. »

David n'éprouva aucune envie de contestation, il avait hâte de fuir la Cité des Fêtes dont le climat frelaté lui paraissait de plus en plus incommodant.

Dehors rien n'avait changé. Il faisait chaud. Les ballons-orchestres frôlaient la cime des toits de leurs nacelles surchargées de musiciens ivres morts. Quelques aérostats violines se répandaient en salves de serpentins, engloutissant les boulevards sous une jungle de tagliatelles de papier coloré. Sirce s'orienta au plus court mais la foule rendait leur fuite malaisée, les bals débordaient des places, envahissaient les rues, des femmes les arrêtaient avec des rires fous, s'agrippant au phallus de bois qui leur battait les cuisses. Trois hommes en domino noir remontaient l'avenue, aspergeant les fêtards de confetti qu'ils puisaient à même une besace pendue à leur épaule. David remarqua leurs mains gantées de caoutchouc noir, et leurs masques de latex *nantis d'une pastille respiratoire au niveau de la bouche...* Son sang ne fit qu'un tour, bondissant de côté il voulut hurler un avertissement à la jeune femme, mais la cohue les avait séparés. Il joua des coudes, forant son passage dans la foule, les yeux rivés aux mains noires qui se levaient et s'abaissaient, parodiant le geste du semeur, faisant chaque fois pleuvoir une nuée de confetti dorés semblables à de minuscules napoléons. *Pourquoi des gants ? Pourquoi des masques respiratoires ?* Il cria le nom de Sirce à pleins poumons mais la musique couvrait ses efforts. La pluie jaune se mêlait aux autres. La neige de papier découpé saupoudrait les crânes des danseurs. David se rejeta en arrière, plongea sous un porche à l'abri des « projectiles »... Les dominos noirs s'éloignèrent. Il attendit encore plusieurs minutes que retombent les ultimes rondelles, puis risqua un œil... Montée sur une barrique, Sirce le cherchait du regard. Il lui fit signe de le rejoindre. Par bonheur le bal se déplaçait, envahissant la cour de marbre d'un luxueux hôtel particulier. La jeune femme parvint à traverser la chaussée

sans trop de difficulté. Dès qu'il la vit David serra les dents. Plusieurs confetti scintillants s'étaient posés sur son costume, *et deux sur sa peau*, à la hauteur de la carotide, là où la jointure du masque et de la tunique laissait un espace exposé.

En peu de mots il lui relata l'étrange manège des semeurs funèbres. Elle tressaillit.

« C'est très grave, balbutia-t-elle d'une voix altérée, il s'agit probablement de pastilles adhérentes imbibées de solutions chimiques ou de cultures microbiennes. Des anxiogènes puissants capables d'éveiller les pulsions suicidaires les plus enfouies, ou de faire mourir de peur l'individu le mieux équilibré... Peut-être aussi des germes concentrés, telle la maladie du sommeil, des substances nécrosantes ou cancérigènes pouvant donner naissance, à leur point d'impact, à des chancres ou à des mélanomes... Il faut s'en débarrasser sur-le-champ ! »

Comme elle entreprenait de déchirer les morceaux de son costume atteints par les dangereux projectiles, il lui parla des deux points brillants collés à sa gorge. Dans les fentes du masque les yeux de la jeune femme s'écarquillèrent sous l'effet de l'angoisse.

« Arrache-les tout de suite ! haleta-t-elle, n'aie pas peur de creuser, ils sont dermo-adhésifs et rien ne pourrait les décoller, ni alcool ni solvant d'aucune sorte... Fais vite... »

Glissant la main sous sa veste de travesti, elle en tira un poignard au fil redoutablement aiguisé. Après quoi elle se défit de son heaume de carton-pâte et s'agenouilla. David hésita, dansant d'un pied sur l'autre, le stylet gauchement brandi.

« Dépêche-toi ! » le supplia-t-elle.

Il rassembla son courage, bloqua sa respiration et, la lame tenue comme un crayon, dessina un cercle sanglant autour de chaque rondelle de papier. Immédiatement le sang jaillit, maculant le champ opératoire. Au bord de la syncope il tailla deux cratères de chair et de graisse, puis écarta les pastilles de peau d'un revers de lame. Elles tombèrent sur le sol avec leur charge de mort lente. Blanche comme la craie, Sirce détacha la doublure de satin du costume. Il s'en servit du mieux qu'il put

pour confectionner un pansement sommaire qui se tacha aussitôt de grandes fleurs rouges.

« Ça saigne ! » hoqueta-t-il, le corps inondé d'une abondante sueur glacée.

« Ça va passer, chuinta la jeune femme, regarde si je n'en ai pas d'autres. »

Il se livra à un examen approfondi, priant pour n'avoir pas à récidiver sa prestation de chirurgien amateur. Mais Sirce n'avait pas subi d'autre impact. Il la débarrassa des confetti accrochés au costume en découpant dans l'étoffe des trous de la grosseur d'une pièce de dix crédits, puis ce fut à son tour de subir le regard scrutateur de la jeune femme, mais il avait échappé à la mitraille et ne présentait aucun signe de contamination.

Ils choisirent de sortir par une autre rue et ne se déplacèrent plus que les yeux fixés au sol, guettant avec angoisse l'apparition des taches d'or à la circonférence parfaite. Le pansement de charpie entourant le cou de Sirce avait pris l'aspect d'un foulard écarlate. David dut glisser son bras sous celui de la jeune femme pour la soutenir tant son pas devenait hésitant. D'une voix presque inaudible elle lui indiquait le trajet à suivre. Ils traversèrent ainsi un quartier désert et purent prendre quelque repos au bord d'une fontaine. David en profita pour s'introduire dans une maison où il déroba des provisions, ainsi qu'un coffret de premiers secours qui lui permit d'exécuter, cette fois, un pansement décent répondant aux normes d'asepsie courante. Quelques comprimés analgésiques vinrent parfaire cet entracte médical.

« Je ne pense pas que les confetti piégés aient eu le temps d'accomplir leur besogne, observa Sirce avec un pâle sourire, mais il s'en est fallu d'un cheveu. On dit aussi qu'ils utilisent des serpentins constricteurs, de plastique indéchirable, qui se lovent sur eux-mêmes au contact de la chaleur humaine, étranglant leurs victimes aussi efficacement qu'un garrot. »

Quelques minutes plus tard elle eut un éblouissement et David décida de faire halte jusqu'à la nuit. Ils forcèrent une autre porte et investirent le premier étage d'un immeuble vidé par le carnaval.

« Il est fort probable que les locataires ne rentreront pas avant demain, observa-t-il, ils vont danser, chanter, boire et s'enivrer. Puis l'ivrognerie les jettera, inconscients, sur la pelouse d'un jardin public. Cela nous laisse un certain délai... »

Épuisée par sa nuit d'insomnie, affaiblie par sa blessure, Sirce ne tarda pas à s'endormir. Il la porta sur le lit des maîtres du lieu et s'embusqua, quant à lui, au coin d'une fenêtre pour surveiller la rue. Une heure plus tard il frissonna en voyant passer Cork accompagné de son éternelle patrouille en domino. Il retint instinctivement sa respiration tout le temps que mit la petite troupe pour traverser la place et disparaître dans une rue voisine.

Vers le soir il visita le garde-manger de l'appartement et dévora force jambon et viande froide. À intervalles réguliers il allait se pencher sur Sirce, toujours inconsciente. Avait-il agi avec suffisamment de rapidité ou bien son organisme succombait-il déjà au redoutable pouvoir des confetti empoisonnés ?

Vers minuit, heureusement, elle s'assit sur sa couche et dit qu'elle avait faim. Il lui refit son pansement et saupoudra les deux cratères coagulés d'une montagne de sulfamides. L'hémorragie avait cessé. Elle fit honneur aux victuailles et ne dédaigna pas le vin. Quand elle fut rassasiée elle plongea la main dans sa chemise et brandit la carte qu'elle conservait toujours à même la peau.

« Regarde ! triompha-t-elle. Tu parlais du lieu où les contraires se juxtaposent et cohabitent, c'est ça ? Un tableau de Bosch... L'hybridation ? »

Il acquiesça, un peu étourdi par les effluves des boissons fermentées.

« Regarde ! insista-t-elle en déployant la partie sud du plan qui empestait la sueur. Là... » Elle désignait une chiure de mouche perdue en pleine mer des Nains, un territoire minuscule au nom illisible. Péniblement, il déchiffra quelque chose comme *île d'Eli*, et releva la tête, les sourcils arqués par l'incompréhension. Sirce s'énervait de son manque d'enthousiasme. Saisissant sa mine, elle traça quelques mots dans la paume de sa main.

« *Eli* ! haleta-t-elle. *Eli*, c'est l'exact contraire du mot *île* ! Tiens ! »

Elle écarta les doigts, rendant sa paume plus visible encore. David parcourut des yeux les caractères que la moiteur de la fièvre rendait baveux :

ÎLE
(D')
ELI

« La rencontre des contraires ! exulta-t-elle échauffée par les libations. C'est là que nous irons. Et c'est le seul nom à travers tout le Sud désertique qui obéisse à ce mécanisme ! J'ai dépouillé toute la nomenclature... »

Il la félicita avec un entrain quelque peu artificiel. L'idée de devoir une nouvelle fois traverser un plan d'eau asséché, et occupé par l'une de ces redoutables tribus de gnomes ancrés dans la vase, était loin de le gonfler d'allégresse. Il avait espéré un trajet plus tranquille, leur séjour dans la Cité des Fêtes ayant assez peu contribué à réparer leurs forces.

Il décida de faire contre mauvaise fortune bon cœur et s'installa pour la nuit. Il dormit d'un sommeil de brute dont le tira au matin l'arrivée bruyante des locataires. Ils étaient quatre : trois hommes, une femme, tous à demi nus et pratiquement incapables de se tenir debout. Leur ivresse était telle qu'ils ne remarquèrent même pas la présence des intrus. D'ailleurs, à peine entré, l'un d'eux ouvrit l'une des portes du bahut et entreprit consciencieusement d'uriner dans le tiroir à pain.

David alla secouer Sirce. Ils firent quelques provisions, dérobèrent une pile de vêtements sous l'œil hébété des fêtards, puis ajustèrent leurs masques et descendirent dans la rue. Il leur fallut près d'une heure pour arriver en vue des fortifications. Une caravane occupait toute la voie, obstruant la porte sud. Les chameaux alignés piaulaient en tirant sur leur longe. Des bribes de conversation saisies au vol apprirent au jeune homme qu'il s'agissait d'un convoi de farces et attrapes

qui regagnait son port d'attache après avoir conclu un traité de coopération avec les autorités de la Cité des Fêtes.

Sirce émit l'idée qu'il serait peut-être profitable d'obtenir une place sur le convoi, et partit discuter avec l'un des chefs de groupe. Le marchandage s'éternisant, David choisit de s'asseoir à l'écart. Il avisa un petit pont de bois rouge vif qui enjambait un ruisseau et fut attiré par la fraîcheur du tableau. La passerelle grinça sous ses pieds quand il alla s'accouder au parapet.

Le son aigret d'un fifre éclata quelque part sur sa droite mais il n'y prêta pas attention. Il était inquiet à la pensée de la traversée qui les attendait. Il remâchait ces sombres perspectives quand la farandole envahit la rue au rythme d'une musique allègre qui déliait les pieds et faisait monter dans les jambes une irrésistible envie de danser.

David s'adossa au parapet pour lui laisser la place. D'un œil distrait il nota que certains jeunes gens sautaient comme des cabris en riant aux éclats, alors que d'autres affichaient tous les signes de l'épuisement. Il ne comprit ce qui se passait qu'au moment où le dernier de la file tendit le bras pour lui saisir la main... *Les doigts d'acier se refermèrent sur sa paume avec un bruit de verrou qui s'enclenche, et il sentit nettement les phalanges du robot s'humidifier de colle dermique.* Il eut un soubresaut d'épouvante : LA FARANDOLE ! Comment avait-il pu oublier ? En une fraction de seconde il revit le bagne ambulante entraperçu dans la plaine la veille de son arrivée à la Cité des Fêtes, la chaîne de prisonniers encadrés de géôliers cybernétiques aux bonds de danseur étoile. Les mots de Sirce fusèrent sous son front : « Une colle que rien ne peut dissoudre, une véritable soudure dermique qui lie les danseurs à leurs bourreaux jusqu'à la mort. Aucun moyen de s'évader, *à moins de se trancher les poignets !* »

Ils allaient le prendre ! Ils allaient l'entraîner à leur suite, se nourrissant de son énergie, le transformant heure après heure en une loque aux pieds sanglants ! Ils... Il se cabra et tomba lourdement sur les fesses au milieu du pont. Sa main fila entre les doigts du robot qui s'éloignait, et il se retrouva libre. Libre et anéanti par la surprise. Ce ne fut qu'en contemplant sa paume dénudée qu'il comprit que le gant de caoutchouc l'avait protégé,

isolant sa chair de la redoutable glu organique destinée à faire de lui un frère siamois. Le gant de caoutchouc rouge de sa panoplie de « Père-coup-de-sang » ! Il éclata d'un rire idiot et sauta sur ses pieds, suivant des yeux le trajet sinueux de la farandole qui déjà s'immisçait dans la ville comme un serpent dans la botte d'un dormeur. Le dernier robot secouait le bras, essayant vainement de se débarrasser du gant de latex collé à sa paume. Un tournant les avala.

David aspira une longue bouffée d'air. Le drame n'avait pas duré plus de quelques secondes. Il aurait pu être emporté sans qu'aucun témoin n'y voie malice, sans même avoir le temps de pousser un cri, qu'aurait d'ailleurs couvert la stridence aigre de la flûte...

Ses jambes tremblaient de peur rétrospective. Il s'agrippa au parapet. Et dire que dans cinq ou dix minutes l'agression éclair allait à nouveau être perpétrée quelque part dans la cité, sur une place, le long d'un boulevard ou dans la pénombre d'une ruelle, partout où un pauvre bougre se laisserait prendre la main sans méfiance...

David s'épousseta machinalement. Des phrases toutes faites lui venaient aux lèvres : le vent du boulet... Le froid de l'acier...

Autant de métaphores usées jusqu'à la trame signifiant généralement qu'on vient d'être frôlé par un grand danger. Il eut un autre accès de rire nerveux que le masque lui permit heureusement de camoufler.

« Ils acceptent de nous prendre ! lança Sirce qui accourait, il reste quelques places sur le dernier palanquin... »

Il la suivit, se hissa dans la nacelle d'osier instable arrimée sur le dos d'un chameau et poussa un soupir. Vingt minutes après, la colonne s'ébranla, piquant vers la plaine pelée. David s'était tassé au fond de la nacelle, les yeux fixés sur le ciel bleu électrique. Le portique des fortifications passa au-dessus de sa tête, le recouvrant une seconde de son ombre crénelée. Il se contraignit à compter jusqu'à cinq cents avant de se redresser. Puis il s'agenouilla et tourna la tête...

La Cité des Fêtes s'estompait déjà dans le sillage poussiéreux de la caravane. Il eut tout de même le temps de noter la présence d'un petit homme en noir debout au sommet de la

poterne. Le soleil allumait des reflets de cuivre sur son crâne chauve. Sans trop savoir pourquoi, il fut certain que c'était Cork...

Le voyage se déroula sans anicroche. Ils quittèrent le convoi à Saint-Mathieu-des-Sables, et louèrent pour une somme modique deux chevaux de poste qui les portèrent à la limite de la plaine de silice. Une malle régulière les jeta en trois étapes au bord de la mer des Nains, dans les faubourgs d'une petite ville côtière du nom d'Almoha. Là commença une prospection longue et pénible qui les mena, de tavernes en docks et de docks en hangars, à la recherche d'un commandant susceptible de les débarquer sur le rivage de l'île d'Eli. La plupart ignoraient totalement l'existence d'une telle contrée, beaucoup rechignaient à entreprendre pareil voyage sans une grosse contrepartie financière. Quelques-uns – qui donnèrent trop facilement leur accord – semblaient surtout pressés de se faire payer d'avance et de lever l'ancre... sans passagers !

Pour finir, et après bien des échecs, un officier de la commanderie leur souffla le nom d'un vieux routier assurant une liaison quasi régulière entre les différentes îles de la mer des Nains. Il s'agissait du capitaine Ornoz, au passé de franc baroudeur, « mais à qui l'on pouvait confier sans crainte ses intérêts ».

Il fallut près de deux jours pour organiser un rendez-vous au cours duquel ils furent mis en présence d'un barbu à la panse épanouie, comprimé dans un uniforme démodé dont les boutons menaçaient de sauter à la moindre quinte de toux. Il ne leur posa aucune question, assura qu'il pouvait effectivement relâcher une dizaine d'heures sur la côte nord d'Eli (où, pour sa part, il n'avait jamais mis le pied) et réclama pour prix de ses services une somme relativement raisonnable.

« Il y aura d'autres passagers, grommela-t-il en les saluant de deux doigts, mais je ne crois pas que cela vous importe

vraiment. Ni vous ni moi n'espérons une croisière d'agrément, n'est-ce pas ? »

David poussa un soupir de soulagement. Il avait cru ne jamais partir, et l'odeur de vinasse qui planait sur Almoha lui soulevait le cœur. Ils usèrent leurs ultimes crédits en bains chauds et repas copieux, tels des gladiateurs qui – avant de pénétrer dans le cercle sanglant de l'arène – s'efforcent de profiter encore une fois de ce qu'on dit être « les joies de la vie »...

Le puzzle du futur

Le navire reposait sur sa rampe de lancement, grosse panse de fer bleui dépourvue d'hélice et de gouvernail. Curieusement, toute la surface de la coque était marbrée d'irisations telle une lame de couteau passée à la flamme. David cherchait en vain l'explication d'un tel phénomène quand Sirce le tira par le bras en direction de la passerelle d'embarquement, coupant court à sa réflexion.

Une large bande de céramique isolait la coque proprement dite des différents ponts, comme si on avait voulu empêcher tout contact entre la carène d'acier et les superstructures de bois. Le pont supérieur était nu, aussi peu accidenté qu'un parquet de salle de bal. Nul mât, nul cabestan, nul filin n'en venait troubler la belle ordonnance. Les lattes filaient d'une seule coulée de la dunette au gaillard d'avant avec la rectitude cirée d'un plancher de ministère. L'odeur d'encaustique était si forte que David, l'espace d'une seconde, se surprit à chercher les patins comme on a coutume de le faire au seuil d'un intérieur de ménagère maniaque. Le cœur en joie, il imagina la troupe des hommes d'équipage se ruant à la manœuvre, les pieds rivés aux semelles bleues de patins de feutre réglementaires, et il dut étouffer un ricanement.

Il fit quelques pas. Le capitaine Ornoz vitupérait sur la dunette, mais le vent étouffant ses paroles réduisait ses éclats aux soubresauts d'une gesticulation muette un peu ridicule.

Un groupe de fillettes piaillantes déborda soudain de la passerelle, envahissant le pont dans un tourbillon de nattes, de dentelles et de socquettes blanches impeccablement tirées. À peine une dizaine, elles faisaient du bruit comme trente, et David recula devant ce maelström, soulé par tant d'énergie dépensé en pure perte. La plus âgée des gamines devait friser les douze ans ; comme ses camarades elle était sagement vêtue

d'une petite veste et d'une jupe plissée de drap rose. Ses chaussures à brides hurlaient à chaque pas de tout leur vernis, éveillant des stridences à faire grincer les dents des plus endurcis. Ses nattes virevoltaient autour de son visage mitraillé de taches de rousseur, comme deux tentacules de soie blonde se terminant chaque fois sur un nœud de taffetas froissé.

David s'était attendu à tout sauf à faire le voyage en compagnie d'un pensionnat. Il tourna la tête, quêtant une explication de sa compagne, mais celle-ci lui dédia une moue ironique, un peu condescendante.

Déjà les fillettes s'étaient rassemblées à l'avant, sautant à cloche-pied d'une lame de parquet à une autre comme sur le damier d'une marelle imaginaire. Leurs rires fusaient en bouffées de trilles, leurs jupes volaient découvrant des cuisses d'un rose de pâte d'amande et les renflements de culottes immaculées. David, sentant peser sur lui le regard de ce qui semblait être une nurse préposée à la surveillance des petites, baissa instinctivement les yeux. Presque immédiatement l'agitation cessa, comme un spectacle qui s'interrompt lorsque se lève et s'en va l'unique spectateur auquel il était destiné.

Une nouvelle fois il se tourna vers la jeune femme :

« Des collégiennes ? »

Elle eut une quinte de rire.

« Non, des pêcheuses de perles. »

Il se demanda si elle se moquait de lui, haussa les épaules et s'enfonça dans une bouderie morose. Toutefois son attention fut très vite sollicitée par l'arrivée de deux autres passagers. Un homme vêtu de noir à la manière d'un notaire, et dont la tête s'ornait d'un chapeau à bords roulés totalement démodé. Grand et sec, il arborait de grosses lunettes d'écaille à verres ronds qui penchaient dangereusement sur son nez pâle, comiquement retroussé. Point n'était besoin d'un long examen pour s'apercevoir qu'il s'agissait en fait de l'un de ces jeunes hommes obsédés par le besoin de paraître plus âgés qu'ils ne le sont en réalité, et qui dépensent des trésors d'ingéniosité pour dissimuler un visage à peine sorti de l'enfance sous la carapace amidonnée du quadragénaire « responsable ». Il serrait sur sa poitrine une serviette de maroquin gonflée, aux coutures

bâillantes, où son nom s'étalait en lettres dorées : *Georges-Hubert P. Ingénieur diplômé Nrh.*

Un portefaix maugréant déposa à ses pieds une cantine d'allure militaire marquée, elle, de grandes inscriptions au pochoir : *Compagnie nautique d'Almoha. Hydrographie des côtes. Relevés géographiques. Cartes marines et portulans.*

Cela sonnait comme un encadré dans un bottin téléphonique.

Quelque part, à la hauteur du gaillard d'avant, deux ou trois fillettes hennirent de façon insolente. Le jeune homme se détourna, mal à l'aise, les mains crispées sur son portefeuille de cuir. Tout de suite après la femme apparut à l'échelle de coupée, et David ne put réprimer un pincement d'estomac. Sa tête, moulée dans un foulard de soie rouge noué à la manière des pirates – ou des bohémiennes –, dominait un corps d'une extrême maigreur où les os saillaient à chaque mouvement. Dans l'entrebâillement d'une cape élimée au col brillant d'usure et de crasse se devinait l'architecture d'un torse fait d'un entrelacs de muscles et de nerfs, où les seins se signalaient par leur totale absence. Seules les aréoles brunes, anormalement développées, permettaient d'affirmer que cette poitrine appartenait bien à une femme d'âge mûr et non à un adolescent encore dépourvu de pilosité. Par un étrange contraste, les cuisses s'épanouissaient en fuseaux de chair rose et ferme appelant la chevauchée ou la joute sexuelle. Le visage, lui, disparaissait dans le sillage d'un nez en lame de couteau. Une étrave coupante flanquée de deux narines à peine ébauchées et d'une bouche mince aux lèvres invisibles. Une étoile et un grand point d'interrogation marquaient le dos de la cape. Un peu plus bas on pouvait lire en lettres gothiques :

*Clithonie de Syracuse. Tarot égyptien. Jeu des épingles.
Pyramide celte. CHIROMANCIE SCIENTIFIQUE.*

Au grand étonnement de David, l'ingénieur salua la diseuse de bonne aventure avec l'affabilité qu'on réserve d'ordinaire aux supérieurs hiérarchiques. La gitane répondit d'un bref signe de tête ennuyé, et se tourna vers le large.

Un choc ébranla soudain le bâtiment qui trembla sur ses rails. David jeta un coup d'œil vers la plage. Une dizaine de chevaux avaient été attelés à la coque et tiraient le navire vers la mer. Le métal bleui crissait sur les rails, faisant jaillir de part et d'autre de la proue de grandes gerbes d'étincelles. Sur le pont les fillettes s'étaient bouché les oreilles et grimaçaient sans parvenir à s'enlaidir. Le bateau commençait à prendre de la vitesse. En bas les filins de halage avaient été largués et les bêtes, à présent immobiles, regardaient d'un œil morne défiler les flancs de bois et d'acier de ce navire sans mât, sans voiles et sans hélices, dont l'étrave filait vers les applaudissements mouillés des premières vagues de mains tendues.

Une secousse élastique leur apprit qu'ils venaient de quitter la berge. La proue dansa un court instant, soutenue d'une poigne incertaine, puis la foule des mains trouva son rythme et le navire entama son long mouvement de reptation à la surface des paumes. David passa le bout des doigts sur son front. Il était trempé de sueur.

Le capitaine Ornoz avait quitté la dunette. Il s'approcha des passagers en fourrageant dans sa barbe, et David remarqua que de fines particules de peau desquamée jaillissaient des poils noirs pour pleuvoir sur le tissu de la jaquette sous la forme d'une impalpable poussière blanche.

« Je vous fais visiter le bateau et je vous montre vos cabines, attaqua-t-il sans préambule. Ne traînez pas dans les quartiers réservés à la manœuvre et tout se passera bien. Vous pourrez vous promener sur le pont à votre guise, à toute heure du jour ou de la nuit, la distribution de plancton se fait par les sabords d'étrave du pont inférieur, là où on mettait jadis les canons de proue. »

S'armant d'une lampe fumeuse il les guida vers le centre du navire. Les coursives exhalaient une puissante odeur de cire d'abeille, les cuivres des mains courantes luisaient d'un éclat chaud dans la pénombre. Plus on s'enfonçait, plus le clapotis des paumes humides sur la coque devenait distinct. Cela faisait comme un bruit de succion gigantesque, une cavalcade de pieds nus courant sur un trottoir glissant, la fuite d'un animal pesant dans la boue d'un marécage...

Personne ne disait mot. David chercha la main de Sirce mais la jeune femme se tenait loin en arrière. Il vit qu'elle détaillait sans gêne le profil de l'ingénieur alors que celui-ci, la face violemment empourprée, faisait mine de suivre les explications du capitaine avec une attention proche de l'hypnose.

« Il fait toujours cet effet-là aux femmes, chuchota une voix rauque dans sa nuque, le besoin de mater peut-être ? À moins que ça ne soit le désir de domination ? Qu'en dites-vous ? »

La gitane avait parlé sans desserrer les lèvres. David ouvrit la bouche, resta une fraction de seconde figé, stupide.

« Vous avez une jolie langue, ricana la chiromancienne, sûrement très douce. Mais ne la montrez pas à n'importe qui, on pourrait vous la mordre ! »

Il recula, mâchoires bloquées, les pommettes soudain brûlantes. Clithonie se tenait toujours de profil, son œil immense luisait d'un éclat d'émail. David songea que la couleur de sa peau s'harmonisait remarquablement avec les boiseries. Un éclat de voix le ramena à la réalité...

« Comme vous le remarquerez, beuglait le capitaine, le plancher sous vos pieds n'est plus en bois, mais en céramique. Nous nous trouvons à ce qu'il est convenu d'appeler la "ligne d'isolation". Sous le carrelage il y a de l'amiante. Au-dessus de nous la proue, le château arrière, les différents ponts, sont faits de planches. Au-dessous c'est la coque proprement dite, en métal. Quel est l'intérêt d'une telle disposition ? me direz-vous. Pourquoi pas un solide navire bâti en acier du haut en bas au lieu de cette pièce montée, de ce mille-feuilles dont la composition varie à chaque étage ? Eh bien parce que la coque constitue notre meilleur moyen de défense. Venez par ici, vous allez voir... »

Il jouait au guide, ménageant pesamment ses effets, faisant ses pauses, roulant de l'œil et de l'intonation. David vit qu'un trou occupait le milieu de la soute, s'ouvrant comme une trappe sur le niveau inférieur. À cette différence près que le couvercle, tout en fonte, faisait davantage penser à la porte d'un four ou à celle d'un foyer de locomotive. Du charbon, des pelles et du bois tapissaient les flancs du navire.

« Je croyais qu'il n'y avait plus de moteur sur ce type de bâtiment ? » fit niaisement l'ingénieur. Clithonie étouffa un nouveau ricanement.

« Il ne s'agit pas d'une chaufferie classique ! s'esclaffa le commandant. En fait tout ce combustible n'a pas pour fonction d'alimenter une quelconque motrice mais de chauffer la coque à la manière d'un poêle !

— D'un poêle ?

— Oui, imaginez que les nains, pour une raison ou pour une autre, décident de se croiser les bras, qu'il leur prenne subitement l'envie de nous faire chavirer, ou de nous laisser sur place à l'échouage jusqu'à ce que nos provisions s'épuisent. Ou tout simplement que le rythme de halage se ralentisse à l'excès... eh bien il nous suffira de quelques pelletées de charbon pour chauffer la coque, pour transformer la quille en une surface brûlante, en bouilloire, en fourneau, qu'ils se dépêcheront aussitôt de se repasser de main en main comme l'on fait d'un objet qui sort du feu et dont on tient à se débarrasser le plus vite possible...

— Astucieux, observa l'ingénieur d'une curieuse voix de tête, mais ne risquons-nous pas d'être incommodés ?

— Absolument pas. L'amiante isole totalement les ponts supérieurs. La coque pourrait être portée au rouge sans que la température de vos cabines n'augmente d'un degré. Les hommes qui travaillent à cet étage sont tout juste contraints de porter des semelles de liège ou de bois pour éviter la vasodilatation due à la chaleur de la céramique, et le risque de varices qui en découlerait. »

La visite était terminée. Les passagers refluèrent en désordre. Seuls la nurse et l'ingénieur restèrent quelques instants avec Ornoz pour obtenir certaines précisions techniques supplémentaires. Dans la pénombre distillée par les sabords les fillettes avaient soudain pris un air grave, hostile peut-être. David sentit le regard de la plus grande lui dévorer le profil, puis l'entrejambe. Lorsqu'il tourna la tête, les yeux bleus noyés dans l'essaim de taches de son lui renvoyèrent un éclat ironique, méprisant. Affamé.

Il se secoua. Il étouffait entre les parois de cette arche de cauchemar dont les flancs, au lieu d'une banale salle des machines, renfermaient à présent un cabinet de torture des plus efficaces.

Le brouhaha des conversations reprit avec la lumière. Le capitaine distribua rapidement les cabines. À sa grande surprise David constata que les collégiennes se trouvaient parquées dans une cale sans confort où pendaient un alignement de hamacs malpropres alors que les autres passagers étaient acheminés vers des cabines désuètes quoique pourvues de toutes les commodités d'usage. La gitane et l'ingénieur disparurent dans la même chambre, éveillant l'incrédulité de Sirce :

« Je ne les voyais pas ensemble ces deux-là ! »

Était-elle simplement étonnée ? David crut saisir sous l'exclamation la pointe acide d'une déception mêlée de hargne.

« Pourquoi a-t-on bouclé les gamines dans cette cale puante ? pensa-t-il tout haut. Il n'y avait plus assez de place ? »

Sirce haussa les épaules.

« Elles ne sont pas là pour un voyage d'agrément, je te l'ai déjà dit. Elles sont à bord pour travailler, c'est tout. Tu as déjà vu des matelots loger avec les passagers ? » Le ton acerbe n'admettait aucune réplique. David gagna sa couchette et s'y laissa tomber. Le matelas était dur, les draps rêches. Il ferma les yeux, depuis qu'il avait posé les pieds sur le pont trop bien ciré du bâtiment une mauvaise angoisse lui nouait l'estomac. La sensation d'étouffement s'était assise sur sa poitrine, indélogeable, lui faisant la respiration courte et les ongles bleus. « Il va se passer quelque chose d'horrible », pensa-t-il en tassant l'oreiller sous sa nuque. « Quelque chose d'horrible et d'inéluctable. » Immédiatement après il chassa ce pressentiment stupide en se concentrant sur les images qui défilaient sous ses paupières : les yeux de Sirce braqués sur le visage de Georges-Hubert rougissant, les fillettes et leur ballet équivoque de cuisses roses et de culottes blanches, le profil d'étrave de la gitane, le foulard rouge noué à la corsaire... « Vous avez une jolie langue, une langue de pâte d'amande qu'on aimerait mordre. » Non, ce n'était pas cela... Les cuisses de pâte d'amande de la gamine aux yeux bleus, la langue rose...

Le foulard rouge, les joues empourprées de Georges-Hubert, le... Il s'endormit.

Le lendemain fut jour de brouillard. Le navire tanguait au milieu de la masse cotonneuse des nuages échoués sans qu'on ait la sensation d'avancer. Des perles d'humidité piquetaient le parquet du pont, troublant la luisance uniforme des lattes parfaitement imbriquées. Sous la semelle la cire était devenue grasse comme un mauvais cirage. David éprouva un malin plaisir à piétiner cette brillantine rancie. Il faisait presque froid. Massées à l'avant du bâtiment les fillettes paraissaient étrangement sages. Elles ne lui accordèrent pas un regard, tout occupées qu'elles étaient à se dévêtir et à plier leurs vêtements avec soin.

La nurse les pressait à petits coups de tête nerveux. L'humidité de l'air avait amolli sa coiffe et son tablier, leur donnant l'aspect du carton détrempe. Les petites défaisaient à présent nattes et chignons, laissant s'épanouir la corolle des longs cheveux sur leurs épaules hérissées de chair de poule. Leurs torses plats, leurs hanches étroites, l'absence de poils pubiens, qui caractérisaient la plupart d'entre elles, faisaient sentir avec plus de force encore leur extrême jeunesse. Seule la plus grande arborait deux timides mamelons et une ombre de duvet au sommet des cuisses.

La gouvernante allait de l'une à l'autre, leur appliquant sur le bas du visage une pellicule de plasti-chair qui dissimulait parfaitement leur bouche.

« Des orphelines, fit la voix du capitaine dans le dos de David, et qui font un bien sale métier...

— En quoi les déguise-t-on ?

— En nain voyons ! Ce sont des pêcheuses de perles, vous ne le saviez pas ? On les maquille pour qu'elles puissent se mêler à la foule des gnomes. Leur petite taille, le plasti-chair qui masque les lèvres, leur permettent de faire illusion. Surtout par temps

de brouillard. On va les descendre en accentuant l'opacité qui règne sous la coque au moyen de fumigènes. Mais le danger reste grand ! À la fin du voyage vous verrez qu'on aura perdu la moitié d'entre elles ! C'est chaque fois la même chose...

— Mais pourquoi des filles ?

— Les mâles se méfient moins. Et puis elles sont plus rapides, plus vives que les garçons. De vraies anguilles ! Tenez, regardez, elles vont plonger. L'une d'elles vous fait signe. Tiens ! C'est la petite Thérèse, vous la connaissez ? »

David déglutit avec difficulté. La fillette aux taches de rousseur se tenait immobile et nue sur le bastingage. Ses reins à la cambrure trop accentuée mettaient en relief son ventre rond, enfantin. Elle fixa David dans les yeux et fit une pirouette de ballerine volontairement ratée. Il y avait du défi dans son regard. La main du commandant se posa sur le bras de David.

« Ne vous laissez pas embobiner mon vieux. Ces gosses ne rêvent que de se faire adopter pour échapper à l'institution qui les contraint à travailler de la sorte. Et elles ont plus d'un tour dans leur sac ! »

David hocha la tête sans vraiment saisir la portée de la mise en garde.

Sur le gaillard d'avant, Thérèse amorçait sa descente...

La fillette glissa le pied droit dans l'étrier d'acier terminant le filin, aussitôt le câble couina sur la poulie mal graissée. Le treuil se dévidait. C'était chaque fois la même chose. Thérèse frissonna, les mains serrées sur la tresse de fils d'acier. Au-dessus de sa tête le bastingage s'éloignait, devenait flou dans la brume. Elle surprit le visage de Mademoiselle penché sur le vide, avec sa coiffe cabossée comme une vieille carte de visite et ses yeux froids de poisson mort.

À présent l'homme qui se tenait près du capitaine ne pouvait plus la voir. Elle se demanda s'il l'avait seulement remarquée. Il semblait si gauche, si absent. Son regard surtout l'avait frappée, un regard usé par les choses, morne, terne. Un regard de vieil homme. Il paraissait pourtant assez jeune... Elle haussa les épaules, faillit perdre l'équilibre et oscilla dangereusement au bout du câble de descente.

« Ça ne sert à rien de faire de l'œil aux jeunes, avait coutume de dire Patricia, les jeunes n'adoptent jamais. On ne peut compter que sur les vieux, et c'est bien dommage ! »

Thérèse fit jouer les muscles de ses épaules. Le flanc du navire défilait à un mètre de son nez avec ses rangées de clous noircis. La brume se faisait plus dense. Dans quelques secondes les hommes d'équipage allaient entrebâiller les sabords et lâcher les cartouches fumigènes, transformant le brouillard en purée de pois. Elle s'efforça de chasser la boule d'angoisse qui lui obstruait la gorge et secoua ses cheveux sur sa nuque. Les mèches blondes lui chatouillèrent les omoplates. Ce n'était pas désagréable. Pour éloigner la peur elle se mit à réciter la comptine de la descente, une série de couplets sans queue ni tête dont les filles allongeaient chaque semaine la liste déjà fort longue.

File la grenouille,
Plonge à la patouille,
Résiste à la trouille,
Car sinon tu mouilles...

Les mots dansaient mécaniquement dans son crâne vide telles des incantations dépourvues de sens. La ligne d'isolation se trouvait maintenant bien au-dessus de sa tête et ses orteils frôlaient la panse de fer irisée de la coque. Un moutonnement d'une blancheur impénétrable moussa brusquement sous ses talons. Aussitôt l'odeur âcre des fumigènes lui piqua la gorge comme le relent d'une cigarette de tabac noir. Elle plongea dans l'opacité immaculée, les yeux grands ouverts, avec la sensation de s'abîmer dans le néant. Son pied nu frôla un crâne, elle donna un rapide coup de reins en arrière, sauta au jugé dans ce qu'elle espérait être un espace libre. C'était le moment crucial, elle pouvait avoir fait une fausse estimation, percuter de plein fouet un nain dont les bras se refermeraient sur elle pour la broyer, elle pouvait... Natacha était morte de cette façon, pour avoir atterri sur les épaules d'un gnome qui l'avait aussitôt étranglée : C'était du moins ce que racontait Mademoiselle. Thérèse, elle, se demandait d'où la surveillante tenait ces informations étant donné que le brouillard artificiel rendait toute visibilité impossible au-delà d'une trentaine de centimètres ! Mais mieux valait ne pas contester ouvertement l'autorité des nurses si l'on ne voulait pas voir son dossier d'adoption glisser au-dessous de la pile en attente...

Elle sauta. Elle connut une brève seconde d'agonie, puis ses chevilles s'enfoncèrent dans la boue du limon avec un étrange bruit de baiser. Elle se raidit. La forêt humaine ne broncha pas. Elle avait atterri entre deux nains aux torses musculeux, hypertrophiés. Pour l'heure ils avaient les yeux fermés, comme c'était toujours le cas par temps de brouillard. Toute l'activité des pêcheuses de perles reposait sur cet infime détail : les gnomes ne supportaient pas le fog qui leur irritait les pupilles et provoquait chez eux de terribles crises de conjonctivite. Pour pallier ce désagrément ils continuaient leur travail en aveugles, à tâtons, happant le vide de leurs grandes mains tendues au-

dessus de leur tête, faisant progresser centimètre par centimètre les énormes coques dont l'ombre les recouvrait quotidiennement.

Thérèse entreprit de se déplacer en oblique, attentive à provoquer le moins de remous possible dans la vase qui gainait ses chevilles. Il était d'ailleurs faux de croire que les nains ne bougeaient jamais. Pour immergés qu'ils soient, leurs pieds n'étaient nullement constitués de racines inamovibles mais de spatules étonnamment larges rappelant les palmes de caoutchouc dont usent les plongeurs sous-marins. Lorsque le besoin s'en faisait sentir ces pieds démesurés savaient fouler la boue en cadence, soulevant de grandes gifles molles aux exhalaisons nauséabondes. Malgré le froid Thérèse sentait la sueur cascader le long de ses tempes et sur l'arête de son nez. Elle vérifia que le plasti-chair masquant sa bouche adhérait bien à son menton. C'était son seul camouflage, le seul leurre qu'elle pouvait opposer à l'ennemi si l'un des nains venait subitement à ouvrir les yeux. Sa taille et son apparente absence de lèvres feraient illusion quatre ou cinq secondes, il ne lui en faudrait pas plus pour prendre la fuite. C'est du moins ce que se plaisait à répéter Mademoiselle. Catherine, Virginie et Isabelle qui n'étaient jamais revenues, devaient penser autrement du haut du paradis des pêcheuses de perles !

Elle avançait avec une extrême prudence, veillant à ne pas trop s'écarter du navire et à ne pas se risquer dans une zone où le brouillard moins dense ne la protégerait plus avec autant d'efficacité. Le souffle des nains lui caressait la peau comme une buée chaude au parfum iodé. Égarée dans la foule du petit peuple elle n'avait plus froid. Elle avait perdu la notion du temps, et il lui semblait qu'elle se glissait entre les corps nus depuis des heures entières. Autour d'elle les poitrines haletaient en cadence, et ces respirations confondues faisaient comme un bruit de ressac sur une plage de galets. Elle se secoua. Il n'était plus temps de rêver, si elle revenait sans butin Mademoiselle la priverait de nourriture jusqu'au lendemain, peut-être même lui confisquerait-on son hamac, ou lui ferait-on appliquer quelques vigoureux coups de ceinture en travers des fesses par un matelot au visage cramoisi et dont le pantalon ferait, comme de

coutume, une grosse bosse sur le devant. Elle sursauta de dégoût à cette seule évocation et reprit sa quête, détaillant les corps qui l'encerclaient avec une attention accrue. Machinalement ses doigts coururent dans sa nuque à la recherche de l'arracheur mécanique attaché à son cou par un fin collier de nylon, et que ses longues mèches dissimulaient au regard. C'était un outil de faible volume dont l'allure générale rappelait celle d'une lampe-torche. Il suffisait de l'appliquer sur la peau et de presser le bouton. Un diaphragme à iris se refermait aussitôt, un diaphragme composé d'une multitude de lames terriblement coupantes. À ce stade de l'opération il fallait faire vite, très vite, si l'on ne voulait pas rejoindre Catherine, Virginie et Isabelle...

Au moment où elle commençait à désespérer elle trouva enfin ce qu'elle était venue chercher. Une petite boule de chair sur la cuisse d'un nain, une excroissance sphérique située juste au-dessus de la rotule verrouillée d'une jambe noueuse comme un cep de vigne. Un kyste, une verrue peut-être. Une perle ! Elle retint sa respiration. Depuis quelques années on avait découvert que les papillomes des nains recelaient sous une mince couche de tissu fibreux des perles d'un orient incomparable. Chaque verrue possédait son noyau de nacre, chaque anomalie dermique sa larme opalescente et satinée. Comme jadis les huîtres, les gnomes donnaient des trésors, des bijoux nés de la maladie, des tumeurs que les joailliers revendaient à prix d'or.

« Le tout est d'avoir le coup de main ! » répétait souvent Mademoiselle. Oui, un sérieux coup de main, car – à la différence des huîtres – les nains, eux, savaient se défendre, et plus d'une pêcheuse malhabile s'était retrouvée la nuque brisée d'un revers de poignet, ou le crâne enfoncé d'un coup de coude terriblement précis.

Thérèse haletait. Elle calcula avec précision les gestes qu'elle aurait à exécuter au cours des cinq prochaines secondes et se livra à une brève répétition. La verrue sur le genou de l'homme l'hypnotisait. Elle libéra l'arracheur, l'assura dans sa paume droite, tandis que son index gauche tâtait la goupille d'acier jaillissant curieusement de son épaule opposée. Ses pieds fouillèrent la vase, assurant sa position. Tout allait se dérouler

en un éclair, un enchaînement parfaitement synchronisé, un ballet soigneusement mis au point mais qu'un rien pouvait faire dérailler.

Pour conjurer le sort elle égreña mentalement les noms de Catherine, de Virginie et d'Isabelle, puis jeta son bras en avant. L'arracheur se riva à la cuisse du nain à l'instant même où Thérèse pressait le bouton de détente, aussitôt l'iris referma son cercle affûté comme un rasoir, cisaillant net l'excroissance de chair qui fut aspirée par le manche de l'outil. Le gnome se cabra sous la douleur, mais déjà la fillette avait arraché la goupille dépassant de son épaule. Immédiatement la couche de plastiderme qui recouvrait son dos de la nuque au bas des reins, se mit à gonfler comme un ballon sous l'effet de la cartouche d'hélium scotchée sous le bras de la petite. En une seconde Thérèse se retrouva affublée d'une bosse monstrueuse qui la décolla de la vase et la propulsa dans les airs. Elle sentit l'une des mains de sa victime lui frôler le mollet mais c'était déjà trop tard, elle flottait au-dessus de la foule enracinée, à dix mètres de la houle de poings brandis. Un concert de cris s'éleva du bateau, saluant son envolée. Sur le pont les fillettes trépignaient de joie, ignorant résolument les exhortations de Mademoiselle.

Thérèse essaya de sourire mais la sueur lui brûlait les yeux. Elle avait si peur qu'elle crut un instant qu'elle allait uriner sous elle à dix mètres au-dessus du sol, aux yeux de tous, puis la crise passa et elle entreprit de remuer les jambes, se propulsant par saccades dans la direction du navire. Il ne fallait plus penser à rien, et surtout pas à Clotilde, dont le ballon-sauveteur avait éclaté avant qu'elle n'atteigne le bastingage, la laissant choir au milieu de la mer des Nains qui n'avaient pas mis plus de trois minutes pour la dépecer vive. Le brouillard artificiel se dissipait, dévoilant l'océan de crânes et de paumes. On tambourinait sur la coque, éveillant des échos dignes d'un bourdon de cathédrale. Thérèse dérivait mollement, arrivée au-dessus du pont elle tira une nouvelle fois sur la goupille, libérant le gaz de sustentation.

« Si la valve ne s'ouvre pas j'aurai l'air d'une belle andouille ! » songea-t-elle avec un faux entrain. Par bonheur la vessie se dégonfla à la vitesse voulue, déposant la fillette sur le gaillard d'avant à l'endroit même d'où elle était partie. La nurse

récupéra l'arracheur d'un geste preste et s'assura de son contenu. Un mince sourire plissa son visage jaune. « C'est bien Thérèse, vous pouvez vous vêtir. »

La petite ne répondit rien, occupée qu'elle était à essayer d'arracher le ballon adhésif collé sur son dos comme une sorte de monstrueux cocon flasque.

« Tu veux que je t'aide ? » murmura David en s'approchant.

Thérèse leva le nez. *Il avait des yeux de vieux.* À présent elle en était sûre, mais elle ne parvint pas à démêler si la chose l'ennuyait ou la rassurait.

« C'est pas de refus ! jeta-t-elle d'une voix trop acidulée, j'ai l'impression d'être la sœur siamoise d'un vieux chewing-gum ! »

David s'agenouilla. *Ses articulations craquèrent*, il en conçut une étrange angoisse.

Clithonie fumait, le dos calé contre le rude oreiller de marin, le drap tiré jusqu'au nombril. La froide humidité fripait les aréoles brunes de sa poitrine, faisant se dresser ses tétons de garçon. De temps à autre elle jetait un bref regard à travers le hublot dont le verre rempli de bulles et de défauts donnait des choses une image curieusement bosselée. Georges-Hubert s'était recroquevillé dans le coin le plus sombre de la cabine. Plusieurs boîtes de compas, des tables numériques, deux ou trois règles à calcul, jonchaient sa couverture. Le coffre de fer aux armes de la Compagnie géographique d'Almoha bâillait au milieu du carré, laissant apercevoir un grand nombre de cartes marines roulées dans leurs étuis de cuir cylindriques un peu démodés. La voix de Clithonie ronronnait, rauque, cassée par l'abus du tabac noir, assaillant le garçon comme une berceuse aux sonorités étrangement agressives. À plusieurs reprises déjà il avait essayé de s'échapper en se plongeant dans ses chiffres et ses graphiques, mais les paroles de la gitane se moquaient des diversions, s'inscrivaient en abscisse et en ordonnée, perturbaient le tracé des courbes, des ellipses et des sinusoides. Il avait dû rejeter son matériel comme un exorciste vaincu abandonne ses huiles et ses burettes. Depuis il écoutait en hochant stupidement la tête d'avant en arrière, les yeux rivés aux tétons raidis, indécents parce que longs comme la première phalange du petit doigt.

« Puisque nous devons collaborer autant que vous soyez au courant des difficultés que nous risquons de rencontrer, disait la bohémienne, la chiromancie classique est inapplicable sur ceux qui vous intéressent. Les nains, en effet, présentent des paumes dont les lignes sont organisées de manière extrêmement originale. Rien de commun avec nos propres mains croyez-le bien, et quiconque s'aviserait d'y lire l'avenir en se référant aux

schémas habituels commettrait d'incroyables erreurs d'interprétation. C'est Absolon de Chiraz qui, en 1896, a jeté les bases de la théorie des permutations en prouvant de façon irréfutable que la ligne de vie des nains, notamment, ne suivait pas la courbure de la base du pouce mais rayait la paume en diagonale avant de se terminer en delta. L'interprétation de ce delta est d'ailleurs fort délicate. Il y a deux théories en présence : la prédestination totale et la prédestination subjective. Je m'explique... »

Elle aurait pu parler des heures sans fatigue, sans lassitude, s'amusant de l'air égaré de sa victime, de la tête dodelinante de Georges-Hubert soulé par les vibrations de ses cordes vocales au registre extraordinairement sourd. Elle le regardait couler dans le sommeil comme un serpent lourd de musique. Elle suivait les ondulations désordonnées de sa conscience, errements d'une courbe de plus en plus hésitante vouée à se perdre dans le labyrinthe bleu du papier millimétré. Pourtant, au moment où elle s'y attendait le moins, il se ressaisit, tira sur les pans de son gilet noir et se redressa.

« Quand pensez-vous pouvoir commencer ? attaqua-t-il d'un ton mal affermi. Ma compagnie vous a versé une solide avance, il ne s'agirait pas de prendre du retard. Je dois envoyer une première esquisse avant quinze jours, histoire de vérifier si le projet est viable. »

Clithonie écrasa la cigarette au centre du hublot de verre gris.

« Demain, lâcha-t-elle. Dès que le brouillard se sera dissipé. Mais les pêcheuses de perles vont nous compliquer la tâche, elles risquent d'entretenir l'hostilité des nains, voire de la décupler. Je ne serais pas étonnée que tout cela finisse par une bonne tempête. Enfin ! quelle idée d'embarquer en même temps que ces petites pestes ! Votre compagnie ne pouvait donc pas louer le bateau pour nous seuls ? »

L'ingénieur s'agita, mal à l'aise.

« La direction ne voulait pas donner l'éveil. Même le capitaine ignore pourquoi nous sommes là. Je ne le lui ferai savoir que le jour où débiteront nos travaux. J'ai là une lettre et un chèque qui devraient nous attirer ses bonnes grâces... »

La gitane bâilla ostensiblement, les détails administratifs ne l'intéressaient pas. Depuis un instant elle songeait à l'homme aux yeux tristes. À sa langue rose qu'elle eût aimé mordre ou guider entre ses cuisses, à...

« Vous avez pu parler avec cette fille brune qui vous couve du regard comme si elle allait vous gober ? » lança-t-elle brusquement, coupant Georges-Hubert dans son délire d'organisation.

Il rougit et dut tousser pour s'éclaircir la voix.

« Oui, à ce que j'ai pu comprendre ce sont des pèlerins. Des pèlerins de la route d'Homakaïdo. Rien de tel pour distraire l'attention des concurrents.

— Rien de tel pour attirer le courroux des Seigneurs de la Parole, vous voulez dire ! » rétorqua Clithonie l'air sinistre.

Elle tira le drap sous son menton, tout son entrain venait de s'envoler.

D'un coup d'œil nerveux la gouvernante vérifia qu'elle était bien seule dans l'entrepont. Les hamacs vides balançaient leurs poches de toile pisseuse comme des cocons à l'alignement régulier. Les sabords rabattus ne facilitaient pas le renouvellement de l'air et il régnait dans la soute une atmosphère lourde, faite d'odeurs de sueur, de parfum de petites filles mal lavées et de linge sale. Mademoiselle se laissa tomber sur un coffre de marine aux ferrures de cuivre, le sang battant aux tempes. Elle avait la respiration courte, le creux des seins et l'intérieur des cuisses moites. Elle dégrafa sa coiffe mal amidonnée, déboutonna sa blouse jusqu'au nombril. Immédiatement l'odeur de ses aisselles lui sauta aux narines. Elle puisa un peu d'eau dans un gobelet, s'en aspergea les flancs. Elle aurait donné n'importe quoi pour s'étendre nue dans un hamac et dormir, mollement balancée au rythme de la course. Un rêve, un simple rêve que les petites pestes ne lui laisseraient jamais le loisir de réaliser. Où étaient-elles en ce moment même ? Sur le gaillard d'avant probablement, à chuchoter et rire niaisement en fixant les hommes à l'entrejambe. Thérèse était la pire de toutes, un véritable ferment de révolte qui, tôt ou tard, saurait mettre le feu aux poudres. Mademoiselle avait bien essayé de l'amadouer, de la cajoler eu égard à ses remarquables qualités de pêcheuse, mais la petite l'avait regardée froidement dans les yeux avant de lui rétorquer : « Cherchez-vous une autre bouillotte ! »

C'était idiot. Idiot ! Et en plus on crevait de chaud...

Il lui faudrait faire un rapport, aligner des noms une nouvelle fois, signaler les « couples » en formation, les rivalités amoureuses qui portaient préjudice au travail d'équipe... Elle se sentait fatiguée, mal à l'aise. Un mauvais pressentiment l'assaillait depuis le début du voyage. Tous ces gens qu'elle

cernait mal : la bohémienne et l'ingénieur, couple illogique et comploteur, l'homme triste qui, malgré son apparente jeunesse, respirait l'usure. Sa compagne, belle et dure comme un diamant, jolie petite machine à peau douce qui ne devait pas s'embarrasser de sentiments... Le capitaine, ricaneur et grand lorgneur de fillettes. Elle soupira. Rassemblant son courage elle se redressa, ouvrit le coffre à l'aide d'une clef qu'elle portait autour du cou, et se pencha sur les bords. Les kystes commençaient à s'y entasser comme d'horribles petits fruits, cerises de peau fripée dont les noyaux se réchaufferaient bientôt au contact des gorges les plus délicates. Elle les compta du regard, vérifia les couvercles scellés d'un cachet de cire. Cette fois encore Thérèse se révélait la meilleure : cinq prises, contre trois à Élisabeth, deux à Marianne. Mais elle commençait à grandir, dans un an sa taille dépasserait de beaucoup celle des nains. Alors fini les campagnes de pêche ! Les voyages, les privilèges... Elle devrait attendre sa majorité entre les quatre murs de l'orphelinat, un balai et une serpillière à la main. Corvée d'encaustique, corvée de cuisine... Terminée la vie de vedette ! La considération des directrices ! Les menus cadeaux : culottes de dentelles, mouchoirs brodés, friandises... Il lui faudrait apprendre à devenir à son tour la servante des plus petites, la souillon, la fille de salle qu'on injurie, qu'on gifle. Elle devrait serrer les dents jusqu'à sa vingtième année, ravalier sa révolte. À moins... À moins que quelqu'un ne l'adopte, mais c'était peu probable, les formalités étaient si compliquées qu'elles décourageaient les mieux intentionnés. L'institution savait protéger son cheptel.

La nurse médita un instant sur ce curieux paradoxe : dans le monde étouffant de l'orphelinat, la puberté – loin de signifier épanouissement – correspondait généralement au déclin hiérarchique des pensionnaires. Vers treize ans, quatorze au maximum, les fillettes étaient définitivement retirées du service actif. Dès lors tout espoir de briller appartenait au passé. Certaines s'en remettaient fort mal et l'on avait connu quelques cas de suicide. Il faut avouer que les pêcheuses n'épargnaient guère leurs aînées, les « bonniches » comme elles avaient coutume de les appeler. On riait de leur taille, de leurs seins. Les

sachant menstruées on les accablait de quolibets, on reniflait avec dégoût sur leur passage, on s'amusait à jeter leurs réserves de tampons périodiques par les fenêtres. Leurs surnoms traversaient toutes les gammes de l'infamie, fustigeant les traits essentiels de leur féminité en plein développement. Ainsi les qualifiait-on indifféremment de *vaches à lait, porte-mamelles, ventres poilus, mères-bouchons, mères-la-fuite...*

Aucune des fillettes ne désirait grandir, leur seul souhait consistait à demeurer le plus longtemps possible dans les limites d'un âge d'or situé aux alentours de la dixième année. Au-delà se profilait l'ombre de la déchéance, du déclin. Du reste très peu d'entre elles paraissaient avoir conscience qu'elles n'échapperaient pas à l'adolescence et que les tares qu'elles fustigeaient chez leurs aînées seraient bientôt les leurs. Quoi de véritablement étonnant à cela ? Ne voit-on pas tous les jours des teen-agers se gausser de ces « vieux » de trente ans cristallisant pour eux le comble de la décrépitude, comme si cette même décrépitude ne les menaçait pas à court terme ?

Mademoiselle soupira en refermant le coffre. Par moments elle se prenait à redouter un geste désespéré de la part de Thérèse, une de ces pirouettes à panache qui débouchent inmanquablement sur la mort. La fillette était parfaitement consciente du danger imminent, les transformations de son corps, comme autant de mauvais présages, annonçaient la fatale rupture. Naturellement petite, elle parvenait encore à faire illusion au milieu de la foule des nains, mais pour combien de temps ? Combien de mois avant que sa tête ne dépasse de plusieurs centimètres le crâne des gnomes ?

La gouvernante boutonna son chemisier, rajusta sa coiffe. Oui, il lui faudrait surveiller Thérèse, l'empêcher d'en venir à de funestes extrémités.

Dieu, que ce voyage s'annonçait mal !

Clithonie s'était allongée sur le beaupré comme sur une maîtresse branche, dominant d'un mètre à peine la figure de proue : une sirène aux seins d'un rose rappelant le glaçage de certaines pâtisseries et dont la queue suivait la courbe de la ligne d'étrave. Ainsi couchée elle faisait corps avec le bâtiment, le choc des paumes sur la coque lui parvenait au travers des fibres du bois assourdi par la distance. Il lui semblait qu'à l'instar d'un médecin qui colle son oreille sur la poitrine d'un malade, elle auscultait la mer. La voix de Georges-Hubert s'éleva soudain en une timide protestation vite refoulée par le vent.

« Clithonie ! Attention ! Je vous en prie, vous allez tomber ! »

Elle ne daigna même pas hausser les épaules. Le regard de David lui irritait la nuque comme la brûlure d'un coup de soleil. Elle savait qu'il lui suffirait de tourner la tête à quarante-cinq degrés pour l'apercevoir, appuyé au bastingage, pianotant nerveusement de la main gauche une marche militaire sur le plat-bord. En bonne professionnelle elle avait tout de suite relevé ce trait révélateur des personnalités rétractées, introverties : la prééminence de la main gauche sur la droite dans tous les gestes relevant de l'activité inconsciente. C'était un mauvais signe, la gauche symbolisant la prédestination, le poids du destin, par opposition à la droite où s'exprime le libre arbitre, la possibilité d'infléchir le cours des choses et par là même de modifier l'avenir. Main gauche perpétuellement agitée, main droite enfouie dans une poche, David présentait tous les signes d'un homme destiné à subir la fatalité en victime passive, un être ballotté au gré des courants.

La veille, alors qu'ils bavardaient tous deux en regardant le coucher du soleil, il avait refusé de lui livrer ses paumes. La

caractérologie d'Hippocrate le rangeait sans une hésitation dans le troupeau des nerveux : maigre, hypersensible, avec une prédominance du front dénotant une grande intelligence. Sa main était de toute évidence mercurienne, trahissant une prédisposition très nette à la névrose. À un moment donné, au cours de la conversation, il avait tendu le doigt vers la côte, et l'œil exercé de Clithonie avait pu repérer un signe inhabituel sur sa ligne de vie, une grande « île » soulignant le contour du mont de Vénus, une sorte de long maillon s'étirant comme une parenthèse vide de cinquante à soixante-dix ans. Cet homme allait connaître une longue période d'isolement, de solitude. Un séjour en prison peut-être, à moins qu'il ne s'agisse d'un naufrage qui le jetterait sur quelque côte désertique où il devrait passer la moitié de sa vie avant qu'on vienne le recueillir. Pour obtenir plus de précisions il aurait fallu se livrer à une analyse minutieuse des autres lignes de tête et de cœur, mais quelque chose dans les yeux du jeune homme avait stoppé la gitane dans son élan et le doute avait fondu sur elle avec l'impression de ne rien pouvoir lui apprendre QU'IL NE SACHE DÉJÀ...

Georges-Hubert, lui, s'obstinait à porter des gants, à peine les enlevait-il au moment de se coucher. Il aurait sans peine pu s'épargner pareille mascarade car Clithonie n'éprouvait aucune curiosité à son égard. Sirce l'intéressait davantage. Ses pommettes saillantes, son nez fin, coupant, sa bouche gorgée de sang, faisaient d'elle une parfaite « main de Mars ». Une audacieuse à n'en pas douter, téméraire, ne reculant probablement pas devant la violence. Un être dangereux fait pour le commandement. Elle saurait s'en méfier.

Un heurt violent la ramena à la réalité. Saisissant les jumelles qui pendaient sur sa hanche, elle en vissa les oculaires caoutchoutés à ses yeux. La plaine de mains parut lui sauter au visage. Elle fit une rapide mise au point, dressant mentalement le catalogue des anomalies qu'elle n'allait pas tarder à rencontrer. La plupart des gnomes présentaient des doigts en nombre pair : quatre ou six, ceux-ci étaient tous égaux, de plus les lignes striant leurs paumes se présentaient sous forme de cercles concentriques évoquant l'image d'une cible. Tout l'arsenal de la chiromancie classique s'effondrait devant tant de

malignité, pourtant elle devait jouer la partie jusqu'au bout. Si elle réussissait, la compagnie géographique d'Almoha la couvrirait d'or. L'idée de base reposait sur une hypothèse relativement simple : *prévoir l'avenir des nains c'était prévoir l'avenir des courants agitant la mer de paumes*. L'océan de doigts étant séparé en tribus distinctes, une connaissance des événements futurs : conflits, alliances, surpeuplement, épidémies, apparition de chefs de clan tyranniques ou au contraire prédisposés aux ententes, permettrait d'établir une carte marine pour les trente ans à venir. Lire l'avenir de chacun c'était prévoir les tempêtes, les mers calmes, les tourbillons, les passages dangereux, les routes paisibles, les courants à redouter, ceux sur qui l'on pourrait compter. Les zones hostiles aux marins, celles où les navires pourraient relâcher en toute sécurité, les...

Le projet était ambitieux puisqu'il ne s'agissait pas moins que d'établir l'horoscope d'un océan avec ses fluctuations au jour le jour. La compagnie géographique d'Almoha rêvait d'éditer un énorme almanach décrivant l'état des eaux semaine après semaine, mois après mois, année après année. Un guide incomparable et sûr regroupant toutes les prévisions, toutes les spéculations recueillies par la gitane.

Les nains restant insensibles aux variations atmosphériques, la chiromancie prenait le relais de la météo, étendant ses prévisions à plusieurs décennies ! Clithonie devrait travailler avec méthode, quadriller l'océan puis étudier les zones les unes après les autres. Déchiffrer les paumes individuellement, broser à l'aide de toutes ces informations l'avenir collectif du secteur examiné, jeter les premières bases d'une carte datée, établir des statistiques puis recommencer un peu plus loin, sans relâche.

Georges-Hubert serait là pour assumer la partie technique des opérations. Il compilerait les résultats obtenus à partir d'échantillons représentatifs, recouperait toutes les lectures, toutes les prévisions individuelles, pour établir la physionomie de telle ou telle zone maritime et ses fluctuations année par année. La grande difficulté consistait à passer du particulier au général, de l'individuel au collectif. Savoir discerner dans vingt

paumes, non pas vingt vies, mais une seule, cette unique lecture étant la synthèse de toutes les autres.

Clithonie lirait l'avenir des sociétés, pas des individus. Elle savait d'ores et déjà que la caractérologie d'Hippocrate lui serait d'un grand secours. Les clans sanguins, présentant un nombre élevé de mains de Mars (carrées, solides, épaisses), s'inscriraient sous le signe de la violence, de la colère, et leurs zones seraient à n'en pas douter des zones de tempêtes. Les mains de Vénus, au contraire, signaleraient les tribus indolentes, caractérisées par l'inertie, la paresse, et sur la carte ces régions seraient celles des mers d'huile et des calmes plats.

La main de Jupiter définirait les houles solides et sûres, ouvertes au dialogue, obéissant à la sagesse. Les mains de la Terre, elles, signaleraient la proximité de clans matérialistes sensibles par-dessus tout à la nourriture, au troc, aux échanges.

Les sanguins, les bilieux, les nerveux, les lymphatiques... Tous, elle devrait les étiqueter avec leurs qualités et leurs défauts, chaque vague de l'océan serait ainsi répertoriée, classée, avec ses caractéristiques : « Émergence possible d'un chef de guerre à l'aube de la décennie 60, vent de révolte. Création d'un secteur particulièrement agité et refusant toute coopération. À éviter jusqu'en 65. »

Ou bien : « Maladie du sang héréditaire. Clan en voie d'affaiblissement de 63 à 68. Nombreuses crises cardiaques. Anémies. Ne pas emprunter, risques d'échouage... Redeviendra navigable en 71. »

Et encore : « Dissensions graves au sein de la tribu. Affrontements internes pro- et anticollaborationnistes, qui dureront de 72 à 73. Danger de tourbillons, de maelströms pendant toute cette période, puis apparition d'un conciliateur dont l'influence sera effective en 75. »

Une énumération grandiose détaillerait les zones sombres, les courants bénéfiques, tracerait le portrait des leaders à venir, des crises à redouter. Très rapidement l'almanach deviendrait pour chaque capitaine un outil de travail incomparable, grâce à lui on pourrait différer un voyage dangereux, entamer sans crainte une croisière placée sous les auspices d'une mer en

période de détente, et on resterait au port lors des grands affrontements.

La Compagnie géographique d'Almoha ne tarderait pas à faire fortune, et Clithonie de Syracuse à son tour, en vertu de la loi de ricochet. En attendant il lui faudrait s'user les yeux aux lentilles des jumelles et risquer sa vie en descendant au ras des flots pour prendre les empreintes des mains qu'elle aurait à examiner. Cette dernière partie du programme l'emplissait d'ailleurs d'une réelle angoisse, mais le moyen de faire autrement ? Georges-Hubert que cette éventualité effrayait avait émis l'idée de travailler à partir de photos prises à l'aide d'un puissant téléobjectif, mais Clithonie savait qu'il ne s'agirait dans le meilleur des cas que d'un pis-aller. Jamais aucun cliché ne saurait rendre le délicat tracé des mille lignes gravées dans la chair des paumes : jumelles de vie, rascettes, anneau de Vénus, Samaritaines, voie lascive, anneau de Saturne, d'Apollon, de Jupiter... Autant de blessures étroites, profondes, en chaînes, fourchues, ondoyantes... Et les signes ! Bénéfiques ou maléfiques : pentagramme, étoile, cercle, croix, île...

Non, il lui faudrait bel et bien obtenir des empreintes en creux sur tablette de cire ou d'argile. Une longue perche munie à l'une de ses extrémités d'un récipient rempli d'une pâte semi-molle ferait bien sûr l'affaire, mais le risque subsistait de perdre l'équilibre, ou de se trouver brusquement tirée vers le bas par un nain irascible.

La main gantée de Georges-Hubert se posa sur son mollet dénudé. Elle sursauta, c'était la première fois qu'il se permettait pareille familiarité. L'atmosphère de promiscuité qui régnait à l'intérieur du bateau commençait à lui monter à la tête, elle ouvrit la bouche pour le rabrouer mais il ne lui laissa pas le temps de prononcer un mot.

« Ne restez pas trop longtemps sur ce morceau de bois, se plaignit-il de son habituelle voix de tête, je crains qu'une secousse ne vous déséquilibre. Laissez-moi passer un filin autour de votre taille, ma compagnie compte énormément sur l'aboutissement de ce projet et on ne me pardonnerait jamais de n'avoir pas suffisamment pris soin de vous... »

Prudence ou prétexte ? Elle ne sut répondre. Elle se redressa, leva sagement les mains au-dessus de sa tête pendant qu'il lui ligotait les hanches. Elle songea qu'elle aurait aimé sentir la chaleur de ses mains sur son ventre. Il devait avoir les paumes molles et moites. Des paumes placées sous le signe de la Lune. Elle soupira.

Elle reprit le cours de ses observations pendant près d'une heure, tentant de délimiter grossièrement les courants qu'ils auraient à affronter le lendemain. Elle n'ignorait pas que certains clans avaient pour habitude de dévier sur la gauche tout objet passant à leur portée, que d'autres – au contraire – les faisaient nettement dériver vers la droite. Des impératifs religieux présidaient le plus souvent à ces choix obscurs, il faudrait en percer les règles, mettre au grand jour la dynamique des mains, débiter la mer en couloirs précis, sans surprise. Des données ethnologiques l'auraient bien sûr considérablement aidée dans sa tâche, mais de telles hypothèses restaient encore à naître, aucun explorateur n'ayant risqué le pied dans la jungle des gnomes. Les rares ouvrages connus s'alimentaient de descriptions faites à la longue-vue et les conclusions qui en découlaient prenaient le plus souvent des chemins hasardeux. On ne perce pas les secrets d'un peuple en l'observant d'un avion.

Elle se releva d'un coup de reins. La longue station sur le beaupré avait meurtri ses côtes et son sternum. Elle se débarrassa de la corde de sécurité et se massa les yeux du bout des doigts. David s'approcha.

« Votre travail avance ? »

Clithonie décida de sourire.

« Vous savez, je suis un peu comme une fourmi qui déciderait d'explorer la surface totale d'un ballon dirigeable. Il me faut le même enthousiasme, ou la même inconscience.

— Vous allez lire dans toutes ces paumes ?

— Oui, puis les additionner, les synthétiser. Chaque main est une pièce de puzzle comprenez-vous ? Je dois savoir quelle image elle contribue à former. »

David sentit un étrange frisson lui râper la nuque. La gitane reprenait presque mot pour mot l'un des théorèmes qui avait régi vingt années durant sa démarche de collectionneur obstiné.

« Ne pensez-vous pas que chaque individu porte inscrit en lui le microcosme du grand tout, comme chaque cellule porte en elle les constituants génétiques du corps qu'elle contribue à former ?

— Une main est une cellule, la foule est un corps, c'est cela que vous voulez dire ?

— Oui, on peut cloner un être à partir d'une seule cellule, croyez-vous que l'image de la foule soit inscrite dans une seule main ? Que l'histoire d'un peuple puisse se lire dans la paume d'un enfant ?

— Peut-être...

— Mais alors, c'est comme si chaque pièce d'un puzzle était à la fois partie et totalité.

— C'est une belle idée, non ? Dès lors pourquoi s'acharner à terminer le puzzle puisqu'une seule pièce est déjà la somme de toutes les autres...

— J'ai longtemps pensé à ce genre de chose, murmura David d'un air rêveur, les collections par exemple : est-il nécessaire d'accumuler les objets ou se doit-on d'isoler celui qui résume tous les autres ? Peut-on imaginer une collection qui se réduirait à une seule pièce, cette pièce résumant l'univers ?

— Oui, à condition de posséder vraiment la bonne pièce. »

Le visage du jeune homme se crispa.

« C'est là que le bât blesse, rugit-il avec une fureur contenue qui stupéfia la bohémienne, on doute toujours de son choix, et le doute entraîne l'accumulation. Le foisonnement c'est la mort du collectionneur scrupuleux. Plus le nombre augmente, plus l'existence de cellules imparfaites devient probable, c'est une loi statistique. En augmentant on risque de plus en plus de détruire l'unité, il faudrait... »

Il se tut, conscient de s'être laissé emporter par de vieux démons. Mais la démarche de la chiromancienne semblait aujourd'hui si semblable à la sienne. Clithonie le dévisageait les sourcils froncés.

« Vous paraissez bien jeune pour être ainsi travaillé par l'obsession des sommes, observa-t-elle d'un ton faussement léger. Vous ne voulez toujours pas me montrer vos mains ?

— Non. Ce sont des mains de tricheur. Leur signification est épuisée. À moins qu'on ne puisse retourner à la case départ, comme dans les jeux de société ? Avez-vous entendu parler d'une telle possibilité ?

— Je ne crois pas. On ne triche pas avec sa main. Et si vous l'avez fait, votre tricherie y était inscrite depuis longtemps. »

David enfouit ses poings serrés dans ses poches.

« Ne vous usez pas les yeux pour rien, fit-il légèrement agressif, gardez votre science pour l'océan. Je crois que votre machine à calculer s'impatiente... »

Georges-Hubert dansait effectivement d'un pied sur l'autre depuis cinq bonnes minutes. Clithonie le rejoignit après un bref salut. Le vent fraîchissait, elle prit le chemin de l'entrepont afin d'y préparer une première série de tablettes de cire. Demain les choses sérieuses commenceraient vraiment.

Dans la coursive elle fut bousculée par Thérèse qui ne s'excusa pas.

Thérèse était venue s'asseoir à côté de Sirce un moment plus tôt. Depuis trois jours c'était devenu une sorte de rite : Sirce apparaissait sur le pont, grimpait sur la dunette où elle s'installait dans la position du lotus, couvrant ainsi du regard la mer et le navire. La fillette surgissait aussitôt de la plus proche écoutille et venait prendre sa place sur le plancher glissant, son genou gauche touchant le genou droit de la jeune femme. Elles restaient là des heures entières sans ouvrir la bouche, suivant les manipulations de la gitane qui, assise à califourchon sur la corne du beaupré, essayait tant bien que mal de relever des empreintes palmaires à l'aide de tablettes de cire que l'ingénieur classait ensuite avec méthode dans une grande malle de fer. Thérèse gloussa. Le vent du large effilochait son chignon et relevait sa jupe plissée sur ses petites cuisses nerveuses. Vue de profil, elle offrait un nez retroussé presque transparent au travers duquel le soleil allumait une lueur rose foncé.

« Pourquoi ris-tu ? » interrogea Sirce sans remuer les lèvres.

La fillette pencha la tête comme un oiseau qui cherche à localiser un son.

« Tu n'as pas remarqué que tout le monde compte sur ce bateau ? fit-elle d'une voix acide un peu provocante. La bohémienne compte les mains, l'ingénieur passe ses journées à jongler avec sa règle à calcul, Mademoiselle additionne les perles. Les orphelines attendent leur tour de plonger et comptent les jours en espérant que la traversée se passera, cette fois, sans accident...

— Et toi ? coupa Sirce.

— Moi ? Je compté comme les autres. J'essaie d'évaluer, de prévoir le temps dont je dispose encore avant de devenir une souillon, d'apprendre à vivre une serpillière à la main.

— Qu'en disent tes camarades ?

— Elles ricanent. Elles savent bien que mon règne touche à sa fin. Dans un an elles me cracheront dessus au détour des couloirs. Je ne suis plus des leurs, je les gêne. Je ne les intéresse plus. D'ailleurs je n'intéresse personne sur ce bateau, à part Mademoiselle qui compte les kystes, et le capitaine qui passe son temps à reluquer ma culotte à la jumelle. Et toi ? Et David ? Additionnez-vous aussi quelque chose ? »

Sirce eut un sourire froid.

« David a beaucoup additionné à une époque de sa vie, je crois que cela ne le tente plus guère aujourd'hui. Quant à moi... »

Elle se tut et reporta son regard sur Clithonie, dressée à la proue, sa perche à empreintes levée comme un harpon.

« Elle va bien finir par tomber ! siffla Thérèse. En plus elle les énerve et c'est nous qui en ferons les frais. Il n'y a pas encore eu d'accident, elle doit trouver que tout va trop bien !

— Ils sont tous aussi dangereux ?

— Non, il y a des tribus qui ne demanderaient qu'à pactiser avec les compagnies maritimes, j'en suis sûre. À condition toutefois qu'on cesse la cueillette des perles.

— Pourquoi ?

— On prétend que l'arrachage des verrues les tue. Métastase galopante. Cancérisation accélérée si tu préfères. C'est ce qui explique leur fureur quand ils se font surprendre. Tant que la pêche existera, les relations entre les marins et les gnomes resteront empoisonnées. Mais qui, sur le continent, accepterait de renoncer à pareille richesse ? Personne, et surtout pas l'orphelinat dont c'est l'unique ressource.

— Tu as pu les observer ? Comment vivent-ils ?

— On a dit qu'ils étaient télépathes, mais c'est faux. Ils se parlent par gestes, en dessinant des signes avec le doigt sur la peau de leur interlocuteur. Les régions effleurées déterminent les idées qu'ils veulent transmettre. Mais dans l'ensemble ils communiquent assez peu, leur vie est végétative. À cause de la pauvreté nutritive des sucs limoneux probablement.

— Et la reproduction ? »

Les joues de Thérèse se colorèrent légèrement.

« Ils sont stables. Je veux dire qu'ils vivent généralement très vieux : cent cinquante ou deux cents ans. Ils n'engrossent une femme que lorsque l'un d'entre eux meurt. L'enfant qui naît alors est adulte en six mois. Ainsi leur nombre ne varie jamais, ils ne risquent pas de déborder de leur territoire et de submerger les côtes ou les berges des fleuves. Leur morale est fondée sur l'expiation du péché originel, ce qui les aide à supporter le travail de passeurs qu'on leur impose. Ce ne sont pas des êtres frustes comme on voudrait nous le faire croire, mais il est très difficile de le prouver... »

Elle fit une pause, laissant courir son regard sur la mer de paumes étales.

« C'est comme les pavés d'une ville, rêva-t-elle tout haut, des pavés roses où serait inscrit le destin des habitants de la cité. Dire que l'avenir de ce bateau est peut-être déjà gravé sur les vagues qui le portent... C'est fabuleux, tu ne trouves pas ? Une fois j'ai rêvé que je nageais. J'étais toute nue et je descendais jusqu'au ras des flots par l'échelle de coupée, là je m'allongeais à plat ventre sur les paumes tendues, et je me laissais véhiculer de main en main, abandonnée. Les doigts me portaient comme une caresse douce, m'entraînaient au large sans que je fasse le moindre effort. Je nageais immobile, sans remuer ni bras ni jambe, j'étais une épave et la mer me portait vers une autre terre. Je n'avais rien d'autre à faire qu'attendre en me faisant molle, caoutchouteuse. À la fin... » Elle s'interrompit brusquement, furieuse contre elle-même de s'être trop livrée. Elle se dressa d'une détente des cuisses et tourna les talons.

« Faut que j'y aille, Mademoiselle doit sûrement être en train de me chercher. Salut. »

Sirce la vit disparaître, avalée par la bouche carrée d'une écoutille. Dès qu'elle fut seule la tension qui ne l'avait pas quittée depuis le début du voyage retomba sur ses épaules. « Le destin des bateaux inscrit dans la mer », les mots de la fillette dansaient dans son esprit. Pourquoi ? Elle ferma les yeux. La veille elle avait fait l'amour avec Georges-Hubert dans l'unique but de le sonder. Elle l'avait culbuté dans l'ombre d'une soute et s'était empalée sur son membre avec l'arrière-pensée de lui tirer les vers du nez. Elle en avait été pour ses frais. Totalem

paralysé, l'ingénieur ne s'était exprimé que par monosyllabes. Si c'était un agent des Maîtres de la Parole il cachait bien son jeu. Depuis elle se sentait mal à l'aise et tout lui paraissait suspect : la gitane qui parlait peu mais voyait tout, Thérèse et sa soudaine bouffée d'amitié, le capitaine toujours aux aguets, jumelles en main, lisant sur les lèvres sous prétexte de voyeurisme, Mademoiselle qui...

Allons ! Elle devenait folle ! La traversée s'éternisait et l'atmosphère du navire rappelait à présent celle des serres où poussent les fleurs tropicales : chaude, humide, malsaine, décuplant la moindre odeur jusqu'à la rendre insupportable.

De plus la bohémienne gravitait un peu trop autour de David. Simple attirance sexuelle ou manœuvre d'approche ? Il faudrait se méfier, ici un « accident » ne pardonnait pas et il n'était guère possible de jeter une bouée au malheureux qui venait à passer par-dessus bord. Il ne mourrait pas noyé mais dépecé dans les dix minutes suivant son plongeon. Elle se massa les tempes, elle était si fatiguée.

Quand la nuit tomba Clithonie se retrouva seule dans sa cabine, les bras douloureux, les reins sciés par les exercices de l'après-midi. Elle avait relevé près de trois cent cinquante empreintes en usant de deux procédés : des tablettes de cire molle et des feuilles de papier sensible à la sueur grasse qui humidifiait en permanence la peau des nains. Une centaine de marques étaient utilisables, les autres seraient refondues pour constituer de nouvelles tablettes, ou déchirées. Les grandes feuilles lisses tapissaient la cabine. Révélées au bioxyde de manganèse selon le procédé classique cher aux chiromanciens, elles offraient les images noires de paumes contractées, agressives, où les différentes lignes se détachaient en blanc. Les cassettes de cire, elles, faisaient penser à ces moulages qu'on peut voir dans les muséums, marques de main ou de pied laissées dans la glaise par un quelconque homme des cavernes, et qui traversent les millénaires sans dommage. La gitane en avait déjà déchiffré une bonne vingtaine, loupe en main. Un peu de sueur brillait à son front et sur les méplats de ses joues. Elle se sentait curieusement oppressée. De temps à autre elle feuilletait un ouvrage ancien, un grimoire à couverture de bois et serrure, prenait des notes, puis se penchait à nouveau sur la loupe, les sourcils froncés.

Elle ne s'arrêta que lorsqu'une effroyable crampe lui déchira la nuque. Elle s'allongea alors sur la couchette de Georges-Hubert (qu'elle avait envoyé sur le pont trois heures plus tôt, pour avoir la paix) et alluma une cigarette. Le tabac noir la fit tousser, mais elle n'y prit pas garde. Elle n'aimait pas ce qu'elle venait de lire au creux des mains noires, elle détestait ces signes étranges : pyramides, pentagrammes, étoiles. Si rares chez les humains et qui, chez les gnomes, fleurissaient en véritables essaims. Tout de suite un doute l'avait assaillie : les naufrages à

venir n'étaient-ils pas inscrits dans la paume des nains ? La mort des navires n'était-elle pas déjà arrêtée de toute éternité ?

L'idée de dresser la carte d'un futur champ d'épaves ne la réjouissait pas outre mesure, et pourtant ces symboles funestes semblaient bel et bien indiquer une participation à quelque action destructrice et sanglante destinée à se dérouler de façon imminente. Comment Georges-Hubert prendrait-il la chose ? Il avait toujours été question d'une carte météorologique, pas de l'horoscope des bateaux. Alors ?

David écoutait le capitaine lui expliquer la manière de se servir d'un octant lorsque l'un des hommes d'équipage fit irruption dans la chambre des cartes. Il était blême et ne parvenait plus à s'exprimer qu'à grand renfort de bredouillements. Il leur fallut près d'une minute pour parvenir à comprendre qu'un acte de sabotage venait d'être perpétré dans la cale. Un acte criminel qui, d'ores et déjà, mettait marins et passagers en danger de mort. S'armant d'une lampe-tempête Ornoz se jeta à travers le dédale des coursives, David sur les talons. Le bruit de leur course se répercutait de pont en pont comme une poignée de cailloux roulant à l'intérieur d'une barrique vide. Plus on descendait, plus l'air se raréfiait. Une atmosphère lourde stagnait au fond des soutes, faite de relents de moisissures, de poussière et de résine de calfatage. Ils arrivèrent enfin au seuil d'une salle basse où s'entassait une véritable muraille de sacs. L'odeur pestilentielle qui montait de l'entrepôt ne laissait aucun doute sur son contenu, David l'aurait identifiée même si on lui avait au préalable bouché les narines à la cire, c'était celle des sucs limoneux, fongus, et autres aérobies qui constituaient l'ordinaire des nains, et que deux matelots pelletaient à longueur de journée par les sabords d'étrave.

Il fit quelques pas dans la réserve. La plupart des sacs, qui avaient été lacérés, vomissaient leur contenu sous forme d'une poudre de couleur indéfinissable où s'agglutinaient bulbes et champignons, lichens, poussière mycélienne, mycodermes et saccharomyces. La puanteur était effroyable. Il retint sa respiration, n'avait-il pas lu quelque part que l'inhalation de certaines spores entraînait une affection des poumons souvent mortelle ?

Le capitaine ne prenait pas tant de précautions, il piétinait les résidus en jurant grossièrement, levant haut sa lampe afin de déterminer l'étendue du sinistre.

C'est à ce moment seulement que David remarqua qu'une étrange mousse blanche recouvrait les outres, semblable à la neige artificielle dont on se plaît à enduire les sapins de Noël. Surprenant son coup d'œil Ornoz cracha une nouvelle bordée de jurons.

« Un fongicide ! daigna-t-il enfin expliquer. Quelqu'un s'est amusé à asperger les paquets avec un produit qui détruit les champignons ! Il a stérilisé nos réserves. Vous comprenez ? Désormais, pour les nains, cette poudre n'est pas plus nourrissante que de la cendre de cigarette ! »

David écarquilla les yeux, incrédule.

« Toutes nos moisissures sont mortes ! insista Ornoz. Bon sang ! Quel fou a fait ça ? Nous n'avons plus rien pour alimenter les gnomes, c'est une catastrophe !

— Mais il a fallu des tonnes de produit...

— Non m'sieur, coupa le marin, une solution concentrée c'est tout. Tenez, regardez... »

Il désigna sur le sol un étui métallique de la taille d'une boîte de conserve et muni d'une goupille, comme une grenade...

« Il a suffi au saboteur d'ouvrir la porte, commenta Ornoz, de lacérer les paquets pour assurer la propagation du fongicide et de balancer sa bombe. C'est un produit utilisé dans le bâtiment pour nettoyer les caves des vieilles constructions. On peut se le procurer chez n'importe quel droguiste pour quelques dizaines de crédits. Redoutablement efficace... » Il se tut et crispa les lèvres. La nervosité avait réveillé le myosis dont il souffrait parfois, et ses paupières se contractaient à un rythme accéléré.

« Les sacs du dessous sont peut-être encore bons ? remarqua le matelot, mais le temps qu'on les dégage le produit les tuera...

— Il faut tenter le coup, martela le capitaine, nettoyer la cale auparavant, balayez-moi toute cette mousse, et faites-moi un inventaire des réserves utilisables. Il doit rester un certain nombre de sacs dans la chambre d'étrave, dénombrez-les et faites-les surveiller par un homme armé ! »

La poussière qui flottait en suspension dans l'air le fit tousser. Il cracha avec rage, et prit le chemin des ponts supérieurs.

« Qu'est-ce que vous allez faire ? » s'enquit David en s'appuyant à la barre de cuivre d'une course.

« Des économies ! rugit le commandant. Il va falloir nourrir ces foutus nains au compte-gouttes, ça ne va pas être facile, nos réserves seront bien trop faibles pour nous permettre de rallier la terre ferme. Sans contrepartie ils vont refuser de collaborer, nous faire tourner en rond, ou tout simplement nous échouer sur un banc de sable, ça s'est déjà vu ! En chauffant la coque je pourrai gagner quelques jours mais ça sera juste, le charbon n'est pas inépuisable. Celui qui a fait ça est sûrement un fanatique, en nous condamnant il se condamne aussi ! Saloperie ! »

Plantant David au beau milieu du couloir, il se jeta à l'assaut d'une échelle et disparut dans l'ouverture lumineuse d'une écoutille. Le jeune homme resta un instant indécis puis s'en alla frapper à la porte de Sirce. Elle lui ouvrit, immédiatement en éveil.

« J'ai entendu des éclats de voix, qu'est-ce qui se passe ? Les matelots murmurent déjà avec des têtes de mutins... »

Il la mit au courant.

« J'en étais sûre ! lâcha-t-elle le visage durci. C'est un coup des Maîtres de la Parole. L'un des leurs nous a suivis. C'est nous qu'on vise par ce sabotage. On veut nous empêcher d'aller jusqu'au bout !

— Mais qui ?

— La gitane, l'ingénieur, la gouvernante, un marin ! N'importe qui, ils sont partout. La bohémienne fait une très bonne suspecte, ce travail idiot auquel elle s'adonne ne pourrait être qu'une couverture...

— Clithonie ? Et pourquoi pas ce Georges-Hubert, l'homme à l'équation ? »

Elle haussa les épaules.

« Peu importe ! Il faut rester sur nos gardes. Ne plus se séparer.

— La situation est à ce point cruciale ? »

Sirce fronça les sourcils.

« Tu veux rire ? Sans “carburant” aucun bateau n’a jamais réussi à boucler une traversée. Les nains vont nous échouer puis se croiser les bras, nous laissant mourir de faim. Quand nos provisions seront épuisées on mangera les orphelines, après... »

Ils s’observèrent en silence. Des bruits de cavalcade montaient du château-arrière.

« Ornoz pense avoir recours à la chaudière, murmura David d’une voix mal assurée, il pourrait brûler les planches du pont, non ?

— Vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? C’est une forêt qu’il faudrait ! Nous sommes à cinq jours de la terre, on n’a jamais chauffé une coque si longtemps. C’est juste une procédure de dégagement en cas de tempête ou de calme plat, une stratégie qui n’excède jamais quelques heures... J’ai peur que la situation ne devienne rapidement intenable. Nous allons vers une mutinerie ou une vague de panique. Les gosses seront les premières à en pâtir. Pourvu que personne ne s’avise d’entreprendre une série de “sacrifices aux dieux marins” !

— Tu crois que certains seraient capables de balancer les gamines par-dessus bord pour distraire la colère des nains ?

— Ça ne me paraît pas exclu. »

David sentit une vague de chair de poule étirer son frisson grumeleux le long de sa colonne vertébrale. Il imaginait soudain Thérèse, brandie à bras-le-corps par un groupe de marins furieux, et jetée en holocauste aux hordes de mains tendues. Cette perspective lui coupa l’appétit...

Vers le milieu de l’après-midi il alla rejoindre Ornoz sur la passerelle de commandement. Le capitaine l’accueillit avec mauvaise grâce. Il paraissait prêt à exploser.

« Il reste deux jours de sucs fongiques, fit-il d’une voix sourde, en rationnant je peux pousser à trois. Mais dans ce cas la manœuvre va se ralentir, et nous perdrons en distance parcourue ce que nous aurons économisé en aliments. Une autre technique consiste à manier la carotte et le bâton : une distribution de poudre, un coup de chauffe, et ainsi de suite. Je ne sais pas ce qui convient le mieux. De plus on s’est aperçu à

l'inventaire que les réserves de charbon de bois étaient gorgées d'humidité. Des infiltrations probablement. Il ne sera pas facile de faire démarrer la chaudière. Si je tenais l'enfant de salaud qui s'est amusé à saboter nos stocks ! »

David battit en retraite. À mi-chemin de la proue il buta sur Clithonie. La gitane affichait un air sombre et méditatif.

« Vous savez ? » lui dit-elle en se drapant frileusement dans sa cape élimée. Comme il acquiesçait, elle continua : « Je m'en doutais depuis quelques jours...

— Vous soupçonnez quelqu'un ?

— Non ! Je veux dire, pour le sabotage. Je l'ai lu dans les paumes. L'annonce d'une catastrophe imminente, d'un naufrage. C'est de nous qu'il s'agissait.

— Vous êtes bien pessimiste !

— Pas vous ? »

Il ne trouva rien à répondre.

L'atmosphère du bord se détériora très rapidement. Les gens d'équipage murmuraient à l'écart en dévisageant les passagers d'un air lourd de sous-entendus. La crise couvait à la recherche d'un bouc émissaire. David ne tarda pas à se sentir lui aussi suspecté. Sirce, qui savait se faire invisible quand il le fallait, s'appliquait à surprendre les rumeurs de coursives.

« Ils ont peur ! déclara-t-elle, ils rejettent la faute sur nous. Certains commencent à émettre l'idée que le capitaine a été imprévoyant et qu'il ne contrôle plus la situation. Des petits malins pensent qu'il vaudrait mieux faire demi-tour et tenter de croiser la route d'un autre bâtiment pour lui demander de l'aide. Un quartier-maître a émis l'idée de se servir des pêcheuses de perles comme d'une monnaie d'échange et de les abandonner aux nains l'une après l'autre...

— Sérieusement ?

— Tu n'ignores pas que les gnomes détestent les gamines. La cueillette des perles a déjà cancérisé nombre d'entre eux, ils ne seraient pas fâchés, je présume, de leur rendre la pareille. On peut imaginer tout un troc sur la base de cette proposition : une fillette tous les dix kilomètres par exemple. »

David se demanda si la jeune femme plaisantait ou si l'idée faisait bel et bien son chemin dans son esprit. Comme il n'était

pas loin de croire à cette dernière hypothèse, il préféra changer de sujet.

« Quand Ornoz allumera-t-il le foyer ?

— Demain sans doute. Le rationnement a déjà fait chuter notre vitesse de croisière de trente pour cent. Je vais essayer de me procurer des armes, si une mutinerie doit éclater mieux vaut avoir du répondant. »

La nuit parut fort longue. À l'aube la course du navire s'était encore ralentie. Par contre les claquements de paumes sur la coque avaient gagné en sonorité. Quant au mouvement de halage, il s'était changé en une suite de cahots particulièrement désagréables. Le bateau ne glissait plus, il trépidait sur place. De mauvaise grâce Mademoiselle avait accepté de suspendre la campagne de pêche. Clithonie et Georges-Hubert, eux, n'osaient plus relever aucune empreinte.

Le commandant avait ordonné l'arrachage d'une partie du pont, David regardait le superbe parquet perdre ses lattes les unes après les autres. Il n'était plus question cette fois de cire ou de polissage. Vers dix heures une odeur de fumée emplît l'air, et une bouffée de suie jaillit de l'entrepont, suintant par les interstices des sabords comme les prémices d'un incendie.

« Ça y est ! grogna un matelot. On chauffe ! Que ces salopards se grillent la couenne jusqu'à l'os !

— Tais-toi ! rugit son coéquipier, tu feras moins le faraud quand tu seras au milieu d'eux ! » Et il se signa à cette simple évocation. L'estomac de David se contracta bizarrement et de longues traînées de sueur jaillirent de dessous ses aisselles pour cascader sur ses côtes.

Il n'osait pas s'approcher du bastingage pour examiner la coque. Une odeur de métal chaud faisait vibrer l'air, charriant des souvenirs de poêle ronflant, de locomotive en attente. Les manches d'aération crachaient des panaches opaques que le vent avait tendance à rabattre sur le pont, noyant les passagers dans une sorte de fog artificiel.

« Bon camouflage pour un coup de couteau ! » songea David en regardant nerveusement derrière lui. Le rythme de la course s'accéléra sensiblement, le mouvement de balançoire aussi. On se repassait la carcasse brûlante aussi vite que possible avant de

se plonger les mains dans la vase. David sourit. Peut-être allaient-ils s'en tirer après tout ?

Quand le soir commença à tomber David alla une nouvelle fois retrouver le capitaine sur la dunette. Le marin paraissait encore plus inquiet que le matin, et le jeune homme nota que la crosse d'un vieux pistolet d'arçon émergeait de sa ceinture. La nuit était froide. Au-dessus d'eux le ciel dégagé révélait sa mitraille d'étoiles.

Ornoz se battit contre le vent pour allumer sa pipe. Il tétait bruyamment. La lumière du fanal accusait le relief accidenté de son visage, accentuant l'aspect grumeleux de sa peau épaisse.

« J'aurais mieux fait de rester dans l'aviation, marmonna-t-il au bout d'un instant, au moins sur un vaisseau spatial on a de quoi se défendre. On a des réacteurs, on est maître de sa course et de sa vitesse. Sur cette caisse à savon il n'y a rien, ni gouvernail ni hélice. C'est la mer qui commande, ou presque... C'est comme si vous montiez dans une voiture sans moteur ni volant et que la route vous tractait selon son humeur. Impensable !

— Vous étiez militaire ?

— J'ai fait la fin du conflit, la merde quoi. On ne savait même plus pourquoi ou pour qui on se battait. Lamentable. Après j'ai sillonné le cosmos pour le compte de la Compagnie des Bibles rouges.

— Des quoi ?

— Oui, c'est vrai, vous êtes un peu trop jeune pour avoir connu ça. À la fin de la guerre pas mal de peuples étaient complètement déboussolés. Les valeurs, la religion, tout ça avait été balayé. Le præsidium a redouté une crise de nihilisme généralisé qui bloquerait tout redémarrage économique. Comme les gens ne voulaient plus consommer, on a tout misé sur la religion, le mysticisme. Mais comme les vieux dieux n'étaient plus crédibles il a fallu en inventer d'autres. C'est ce que faisait la compagnie des Bibles rouges. Elle fabriquait des mythologies, des cosmogonies, des mythes, des légendes pour tous les goûts. Ils avaient un bureau de création composé d'une dizaine de chercheurs : écrivains au chômage, sociologues, psychiatres et tout le tremblement. Lorsqu'une religion était

mise sur pied, conçue, imprimée, on partait la vendre comme n'importe quel produit aux dirigeants de telle ou telle contrée. On leur disait en gros : "Votre peuple s'est éparpillé, il n'a plus aucune cohésion sociale, l'anarchie règne, l'État n'est plus rien. Nous vous apportons le moyen de regrouper tous ces errants autour d'un seul principe, d'une seule force : la superstition !" Généralement ça marchait. Les pontes bancaient, achetant l'ensemble de l'opération. Alors le grand jeu commençait. Nous dispersions à travers les tribus un certain nombre de faux prophètes, de prédicateurs chargés d'annoncer la venue imminente d'un messie. Trois mois après, ledit messie se manifestait à grands coups de miracles truqués et se mettait à sillonner les campagnes pour rassembler le peuple. Une horde de compères couraient sur ses traces, multipliant les "guérisons miraculeuses", les présages, les signes du ciel... Puis on écoulait les bibles et on partait vendre notre cirque ailleurs. C'était le bon temps. Pas une seconde pour s'ennuyer ! Vers la fin nous étions si connus des politiciens que des ambassadeurs venaient des quatre coins de la galaxie pour nous passer commande. On nous disait : "Voilà, il faudrait quelque chose d'axé sur le sexe, sur la déification du chef, quelque chose qui justifie l'esclavage et les inégalités sociales, une croyance qui fortifie le système des castes, etc." Et on leur taillait ça sur mesure, avec miracles et apparitions à la clef. Le budget de figuration était énorme : devins, prêtres, faux infirmes, spécialistes des effets spéciaux, maquilleurs... Une intendance de superproduction ! On vendait des religions, des dieux et des évangiles comme des maisons préfabriquées. Et puis le marché s'est progressivement saturé, les placiers en mythologie ont commencé à revenir bredouilles, leurs scénarios sous le bras. La société a déposé son bilan et j'ai dû me recycler...

— Pourquoi la marine ? »

Ornoz souffla un double jet de fumée.

« Pénurie de carburant. On a peu à peu laissé rouiller les vieux transports galactiques. On a commencé à se dire que le Moyen Âge ça n'était peut-être pas si mal après tout ! » Il se tut, le regard perdu dans le vide. Le claquement des paumes sur la coque emplissait l'air d'un bruissement de galets. David sentit

que le tonneau des souvenirs venait de perdre sa bonde. Déjà le capitaine reprenait son monologue, les yeux fixes, se souciant peu de savoir si on l'écoutait encore. Le mal des marins, l'hémorragie mémorielle des heures de quart, ils allaient se retrouver englués dans cette redoutable mélasse opiacée, dans cet engourdissement de l'être où le cœur s'imprègne de mélancolie avec la voracité d'une éponge desséchée.

« J'en ai vu des contrées bizarres, reprenait le commandant, une fois, sur Cythonna, j'ai abordé sur une île perdue au milieu de l'océan. Une île condamnée à mort. Les savants avaient prévu sa destruction depuis quinze ans déjà. On connaissait tout de la date du sinistre : le jour, l'heure. Tout, quoi, et pourtant personne ne bougeait. Quand je me suis renseigné on m'a dit qu'un météore approchait selon une trajectoire constante et une vitesse régulière. Son point d'impact avait été déterminé avec précision : il se confondait avec la superficie de l'île. Autrement dit, le caillou allait aplatir la totalité du territoire, s'emboîter dans l'îlot comme une pierre dans le chaton d'une bague. Il ne resterait rien. Le météorite et le sol destiné à le recevoir se superposeraient aussi justement que deux pièces de monnaie de même valeur ! C'était d'autant plus hallucinant que la catastrophe se situait à six mois de là, et que personne ne faisait mine de plier bagage. Un expert m'a confié qu'il avait constaté une série de transformations curieuses chez les indigènes. Au fur et à mesure que le temps passait, qu'on se rapprochait du rendez-vous fatal, la morphologie des habitants se modifiait. Ils devenaient de plus en plus beaux, mettaient au monde des enfants d'une grâce inouïe. Tout le potentiel génétique évoluait dans le sens de la perfection... À l'approche de la mort ils se changeaient en surhommes. Comme si cette échéance contribuait à les purifier, à développer les dons inscrits en eux... Curieux, non ? On avait surnommé l'île "l'enclume", je m'en souviens très bien... "l'enclume"...

— Et le météore est tombé ?

— Oui, à la date prévue par les experts. Et personne n'en a réchappé. Ils ont préféré rester sur l'enclume, à attendre que le marteau les réduise en bouillie. Vous trouvez ça normal vous ? »

David fit un geste vague. Il n'avait guère envie de philosopher. Le capitaine regagna sa bouderie morose comme un escargot qui vient de recevoir une pincée de sel et se rétracte au fond de sa coquille. David s'éloigna, les discours du marin lui donnaient brusquement la nausée. Il essaya d'imaginer le naufrage du bâtiment, les chaloupes hâtivement descendues et livrées à la fureur des nains qui ne manqueraient pas de les faire chavirer. Combien de temps tiendraient-ils encore ? Il avait espéré un renseignement, au lieu de cela, le commandant l'avait assommé sous la pluie de ses souvenirs de baroudeur. Mais le commandant en savait-il plus que ses passagers ? Rien n'était moins sûr.

Quand il réintégra sa cabine, Sirce lui montra une hache d'incendie et un sabre d'abordage qu'elle avait réussi à voler sans éveiller l'attention des matelots. Pensait-elle s'ouvrir un chemin dans la mer tel un explorateur taillant son passage dans les lianes à coups de machette ? Il eut envie de lui dire qu'elle était ridicule, mais le courage lui manqua. Au lieu de cela, il lui parla des Bibles rouges et de « l'enclume ». Il eut l'impression qu'elle ne l'écoutait pas.

Ils furent réveillés aux aurores par une âcre odeur de fumée qui les fit tousser à s'en arracher les poumons. David crut une seconde que le navire avait fini par prendre feu. Mais Sirce qui avait déjà bondi dans la coursive lui rapporta qu'il s'agissait seulement des planches du pont – imbibées de cire – qui, une fois jetées dans la chaudière, protestaient à leur manière en répandant ce brouillard au parfum de suint. Thérèse les attendait sur le roof. Le vent plaquait sa jupe plissée sur ses cuisses.

« Là-bas ! fit-elle en tendant un doigt devant elle, une tempête ! »

David plissa les yeux. On distinguait effectivement dans la ligne d'étrave un grouillement tumultueux de mains brandies. Cela faisait comme une spirale qui allait en s'élargissant.

« Ils savent que nous n'avons plus rien pour les nourrir, murmura doctement la fillette. La coque brûlante a déchaîné leur colère. Ils vont tout faire pour nous rendre la vie difficile...

— La douleur ne leur laissera pas le temps d'ébaucher une quelconque stratégie ! » coupa Sirce. Thérèse haussa les épaules.

« Ça n'est même pas sûr ! martela-t-elle d'un ton buté. Maintenant ils sont prévenus. Ils vont tremper leurs mains dans la vase et se confectionner des gants de boue qu'ils laisseront sécher. Ils recommenceront l'opération jusqu'à ce que leurs paumes soient recouvertes d'une couche assez épaisse pour les isoler de la brûlure de la carène. Je les ai déjà vus faire. La surprise ne peut plus jouer en notre faveur et le capitaine nous enfume pour rien ! »

Ces dernières paroles assénées telle une condamnation, elle leur tourna le dos et s'éloigna à cloche-pied. David était inquiet.

« Tu crois qu'elle a raison ? » demanda-t-il à Sirce.

La jeune femme eut une crispation des sourcils.

« Probablement ! Cette petite peste a l'air de connaître son affaire. Elle pourrait nous être utile en cas de naufrage. Va t'occuper d'elle, elle se cherche visiblement un papa. Tu présentes des dispositions certaines : à la fois père et grand-père ! »

David s'écarta avec humeur. L'ironie de Sirce lui donnait envie de vomir. Il s'approcha de Thérèse, mais l'orpheline resta sourde à toute tentative de conversation et ne tarda pas à le quitter en sifflotant de façon provocante.

« C'est une enfant difficile, observa la gouvernante qu'il n'avait pas vue approcher, mais une si remarquable pêcheuse ! »

En deux coups d'œil nerveux elle s'assura que personne ne pouvait les entendre et murmura sur le ton de la confidence.

« Je suis très inquiète. Toutes ces rumeurs de naufrage... Qu'en pensez-vous ? Ma responsabilité est tellement engagée !

— Vous voulez parler des enfants, je suppose ? »

Elle eut un hoquet.

« Mais non ! Des perles voyons ! Ces matelots ne m'inspirent aucune confiance. Il se pourrait qu'ils tentent de s'emparer des bijoux à la faveur de l'évacuation du navire. Je ne veux pas avoir l'air de les accuser, bien sûr, mais cette responsabilité me pèse... Un tel trésor ! En cas de rixe pourrais-je compter sur vous ? »

Abasourdi, David ébaucha une mimique qui pouvait passer pour une affirmation. Réconfortée, la nurse s'éclipsa en minaudant. « Vieille folle ! » pensa-t-il, et il se laissa choir sur un tas de bois. Ils étaient fous, tous fous...

Sans qu'il ait pu suivre le cheminement de ses pensées, il constata brutalement qu'il avait envie de faire l'amour. Une envie brûlante, ravageuse, destructrice. Obéissant à son impulsion il dévala l'escalier de coursive et frappa chez la gitane. Georges-Hubert vint ouvrir la porte. Clithonie était étendue sur la couchette, l'air las. Elle fumait. Un accent circonflexe souleva ses sourcils lorsqu'elle reconnut David.

« Je viens faire l'amour avec vous » lâcha le jeune homme.

L'ingénieur s'empourpra. La bohémienne sourit et tendit la main. David fit un pas en avant.

« Je vous laisse », toussota Georges-Hubert en s'enfuyant, sa calculatrice au poing.

« Je pensais que tu ne viendrais plus, observa Clithonie, je te promets que je ne regarderai pas tes mains ! »

Elle repoussa le drap d'un coup de genou. Il vit qu'elle était nue...

Aux premières heures de la matinée l'étrave s'enfonça comme un coin dans le cercle palpitant de la tempête. Immédiatement le navire se cabra, pris de convulsions. La quille secouée de spasmes incoercibles se mit à geindre de tous ses boulons. Dans les cabines, les cales, les soutes, les dormeurs roulèrent hors des hamacs ou des couchettes. Tout ce qui n'était pas solidement amarré entama aussitôt un mouvement de va-et-vient d'un bord à l'autre du bâtiment, fracassant portes et cloisons. David et Clithonie bondirent sur le lit pour échapper à la charge aveugle d'une barrique qui venait de pulvériser le battant au milieu d'une explosion d'échardes. À peine entré le récipient amorça son demi-tour et disparut dans la coursive avec un roulement de tonnerre. Sous leurs pieds la carène grinçait de façon sinistre. Dehors le tumulte des applaudissements dominait les voix, étouffait les paroles comme le crépitement d'une gigantesque averse.

David et la gitane récupérèrent leurs vêtements tant bien que mal. La coursive était libre, la barrique ayant fini par énucléer un hublot et disparaître dans le vide. Des beuglements incohérents montaient de toute part, brames de colère ou de panique. David songea que Thérèse avait vu juste. La coque brûlante n'impressionnait nullement les gnomes qui s'appliquaient maintenant à faire rouler le bateau bord sur bord. Sirce et Georges-Hubert luttèrent contre l'inclinaison du plancher et, cramponnés à la main courante de cuivre, tentaient de gagner le pont. À l'extérieur la confusion était à son comble. À quatre pattes sur la dunette, le capitaine invectivait les matelots terrorisés qui se battaient aux abords des bossoirs pour parvenir à se glisser dans l'un ou l'autre des canots de sauvetage.

L'une des baleinières céda sous le poids de la foule qui l'emplissait et tomba telle une pierre au milieu des nains, en écrasant une dizaine au point d'impact. Glacé d'horreur David vit la brèche ainsi creusée se refermer en quelques secondes, comme une plaie à la cicatrisation instantanée. Mi-courant, mi-rampant, il se traîna vers le château arrière. La gîte était telle qu'il aurait suffi d'un rien pour qu'il bascule par-dessus bord. Ornoz vint à son secours en lui tendant une main large et calleuse. À ce moment seulement, le jeune homme vit que de véritables panaches de fumée jaillissaient des sabords.

« À force de nous secouer comme des pruniers ils ont fini par culbuter la chaudière ! hurla Ornoz. Les braises se sont répandues par toutes les écoutilles, le feu a gagné l'entrepont. »

Il ne put en dire davantage car une brusque ruade de la poupe le jeta cul par-dessus tête. Les doigts serrés sur un filin, David regarda ses compagnons zigzaguer le long du pont. Les planches arrachées les jours précédents avaient ouvert de dangereuses brèches dans le parquet jadis si bien astiqué, et le moindre faux pas pouvait vous jeter la tête la première dans l'une de ces fosses béantes. À l'autre extrémité du navire Mademoiselle rassemblait les orphelines sans cesser pour autant de plaquer contre sa maigre poitrine le coffret de cuir renfermant la moisson de perles dont elle « avait la responsabilité ». À chaque embardée les fillettes roulaient les unes sur les autres comme des quilles en poussant des couinements de souris piégées. La gouvernante réussit à grand-peine à leur faire prendre place dans un canot. Le roulis faisait danser les petites embarcations comme des pendules, rendant du même coup impossible toute manœuvre de largage. Les baleinières restaient là, tragiquement pendues à leurs bossoirs, balançoires de cauchemar dont les nacelles menaçaient à tout moment de rompre leurs amarres.

David s'agenouilla, essayant de repérer Thérèse au milieu de la mêlée de bras, de têtes livides et de jupes retroussées, mais un nouveau choc le jeta contre les balustres de la passerelle de commandement. Il hurla de douleur, les côtes meurtries.

Un épais nuage de fumée s'éleva du gaillard d'avant, noyant la gouvernante et son pensionnat dans les volutes d'un

champignon opaque en pleine expansion. « Dans trente secondes elles seront toutes asphyxiées ! » songea David qui luttait pour retrouver la position verticale. La main de Sirce s'agrippa à son épaule. Instinctivement il passa son bras autour des hanches de la jeune femme et la tira sur la dunette. Elle avait l'arcade sourcilière droite fendue et du sang poissait la moitié de son visage. Elle lui cria quelque chose qu'il ne comprit pas. Le vent rabattait la fumée dans leur direction. Une tornade de flammèches fusilla leurs vêtements, y creusant une multitude de cratères brasillants.

« Il faut descendre ! hurlait le commandant. Descendre, vite ! »

Il leur désignait l'écoutille qui conduisait à l'ancien carré des officiers. Ils s'y jetèrent la tête la première, les poumons à vif.

« Où est Clithonie ? » interrogea David à bout de souffle.

Sirce eut un geste vague.

« Elle était derrière moi, avec Georges-Hubert. Elle va sûrement arriver...

— Par ici ! gronda le capitaine, pressez-vous Bon Dieu ! »

Il avait tiré une clef de dessous sa chemise et s'escrimait sur un gros cadenas défendant l'accès d'une cabine. David se mordit les joues. Clithonie n'arrivait toujours pas. L'espace d'une seconde il s'avoua avec effroi qu'il n'était pas impossible que Sirce ait profité de l'écran de fumée pour liquider celle qu'elle soupçonnait depuis le début d'être une espionne au service des Maîtres de la Parole. Il avait suffi d'un coup sur la nuque à la faveur de la bousculade, d'un croc-en-jambe, d'une bourrade... Les images défilaient sous son front, lui faisant les paumes glacées. Enfin le visage en lame de couteau de la gitane se découpa dans l'ouverture de l'écoutille. La suie avait tracé de curieux tatouages sur ses pommettes.

« Où est Georges-Hubert ? » articula-t-elle entre deux quintes de toux.

David allait ouvrir la bouche quand le capitaine le tira violemment par le bras.

« Aidez-moi à faire coulisser ce battant, crénom ! Ou nous allons tous y laisser notre peau ! »

Sans chercher à comprendre, David s'arc-bouta contre le vantail de teck et poussa. Le battant daigna enfin coulisser avec un crissement strident, dévoilant une sorte de grande penderie où luisaient et cliquetaient d'étranges pièces de métal...

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna Sirce, on dirait des armures ? »

— Si on veut, lâcha Ornoz qui s'essouffait, la désignation de la nomenclature doit être quelque chose comme "équipement de sauvetage spécial à l'usage des officiers et passagers de marque". »

David écarquilla les yeux. Une demi-douzaine de cuirasses bosselées tremblaient sur leurs supports au rythme des trépidations du vaisseau. C'était de véritables cocons de bronze aux boulons énormes et dont le casque, aux vitres protégées par des croisillons d'acier, rappelait à s'y méprendre celui des antiques scaphandriers. Ces carapaces verdies, aux articulations épaisses, pourvues de pinces à l'emplacement des mains, dégageaient une aura menaçante.

« Il faut les enfiler ! expliqua le capitaine, ce sont des vêtements de survie, les seuls qui vous permettront de vous déplacer à pied au milieu des gnomes sans être immédiatement dépecés ! Si vous voulez, disons que ce sont des gilets de sauvetage adaptés aux conditions particulières de la mer des Nains ! »

— Vous voulez nous faire enfiler ça ? s'exclama Clithonie les sourcils arqués, mais ils doivent peser des tonnes ! Jamais nous ne pourrions lever le petit doigt.

— Mais si ! rugit Ornoz qui s'énervait. Chaque cuirasse est équipée d'un moteur à accumulation. Le moindre de vos mouvements sera amplifié, transmis, décuplé par tout un jeu de bielles et de pistons. Je n'ai pas le temps de m'appesantir. L'autonomie de fonctionnement est de trois jours, passé ce délai vous vous retrouverez prisonnier d'une carcasse inerte. Ne lambinez pas. Vous trouverez une boussole dans le casque ainsi qu'une canule directement reliée à un réservoir de pâte nutritive-hydratante. Il vous suffira d'aspirer... » Il fit une pause, toussota, puis reprit avec une certaine gêne : « Ce sont des scaphandres assez anciens n'est-ce pas ? Aussi rien n'a été

prévu en matière d'évacuation des déchets organiques... Vous voyez ce que je veux dire ? On a voulu éviter le recours aux ouvertures multiples, aux sas, ceci afin de n'offrir qu'un minimum de surfaces vulnérables... Il y a une notice d'instruction sur le côté gauche du casque. Vous improviserez. Maintenant décidez-vous ou nous allons griller vifs ! »

Pour donner l'exemple, il s'approcha de l'un des scaphandres et fit basculer une sorte de trappe dorsale. Se cramponnant aux poignées fixes sur les côtés, il inséra ses jambes l'une après l'autre dans les cavités prévues à cet effet, puis, baissant la tête, disparut jusqu'aux épaules dans l'ouverture du heaume. David devina que la cuirasse était d'une taille largement supérieure à la normale. Malgré sa corpulence Ornoz avait l'air d'un nain enfilant l'armure d'un géant.

« La trappe se boucle de l'intérieur, conclut le capitaine, n'oubliez pas de rabattre les loquets sinon les gnomes vous tireront de là comme on sort un escargot de sa coquille ! Actionnez ensuite le coussin pneumatique pour amener votre tête au niveau du hublot. Allez ! Une fois en bas, filez plein sud. Si vous marchez bien vous toucherez la terre dans deux jours. Bonne chance. »

L'abattant dorsal se referma avec un claquement sec, et un curieux bruit de verrou monta des entrailles du colosse de bronze. Pendant deux minutes il ne se passa rien puis, lentement, l'armure verdie se redressa dans un hurlement de rouille. Couvert de chair de poule, David lorgna la boule du casque qui frôlait le plafond. « Il va tomber ! ne put-il s'empêcher de penser, il va faire un trou dans le sol et se retrouver directement dans la cale au milieu des braises du foyer ! »

Cette idée le fit frissonner, et c'est avec un réel soulagement qu'il vit la masse s'ébranler et prendre le chemin du pont. Elle avançait dans une sorte de dandinement grotesque qui n'avait rien d'humain et on s'attendait, de seconde en seconde, à la voir s'effondrer avec la grâce d'un quartier de roc roulant dans une exposition de porcelaines chinoises. Ce fut Sirce qui les tira de leur fascination.

« Alors, qu'attendez-vous ? Que le feu s'attaque au château arrière ?

— Mais Georges-Hubert ? » protesta la gitane.

Sirce haussa les épaules et entreprit de s'insinuer dans le plus proche scaphandre de sauvetage.

« David ! martela-t-elle d'un ton autoritaire. Dépêche-toi ! Tu ne sens pas la chaleur ? »

Elle avait raison. Depuis plusieurs minutes déjà, un souffle brûlant râpait leur peau.

« Clithonie ! Vite ! supplia David.

— J'attends encore une minute ! geignit la gitane. Va devant, je te rejoindrai... »

David hésita. Partagé entre la honte et la peur. Finalement il se rua dans la coquille de bronze, tira la porte dans son dos, poussa les loquets à l'aveuglette. Il faisait noir dans le ventre de l'armure. Une odeur acide lui agaça les narines. Un horrible sentiment de claustrophobie l'assaillit. C'était comme si on venait de l'enfermer dans le corps d'une statue, comme si on l'avait bouclé dans un sarcophage. Il faillit ressortir, puis se maîtrisa. En tâtonnant il trouva une sorte de manivelle vétuste qui, une fois actionnée, fit monter entre ses cuisses une selle de vélo. Cette ascension amena ses yeux à la hauteur du hublot vitré. Le verre épais, plein de bulles, déformait sa vision des choses. Dans la courbure, la gitane avait l'allure d'une noyée. Il serra les dents, introduisit ses bras dans les creux qui s'ouvraient de part et d'autre du tronc. Une centaine de palpeurs vinrent aussitôt adhérer à ses muscles, détectant la moindre de ses impulsions dynamiques, relayant sa force motrice. Un bourdonnement s'éleva, ainsi qu'une forte odeur d'acide acétique. Des batteries probablement. Il esquissa dans le vide une suite de mouvements que la cuirasse reproduisit fidèlement avec, toutefois, un bref décalage. « Super ! » cria-t-il à travers la lucarne, mais Clithonie ne parut pas l'entendre. Il s'ébranla à la suite de Sirce, gagné par l'horrible et grisante impression d'être un colosse de pierre, une statue vivante. Le feu dévorait le pont, rongant les lattes du parquet les unes après les autres. Un groupe de marins se tenaient dressés en équilibre précaire sur l'étroite surface d'un porte-haubans. Ils

regardèrent dans sa direction, lui montrèrent le poing. L'un d'eux épaula un mousquet et fit feu. Un choc ébranla la cuirasse qui émit un bruit semblable au son d'une cloche. David battit des bras, essayant de retrouver son équilibre. Le cocon de bronze oscillait dangereusement. À trois mètres à peine, une brèche du parquet laissait apercevoir les entrailles rougeoyantes du vaisseau en flammes. « Je vais plonger ! » Cette certitude s'imprima en lettres rouges dans le cerveau de David. « Je vais plonger ! » Il devina qu'il partait en avant, ferma les yeux. Quelque chose s'interposa, le retint. Une épaule de bronze. Sirce ? Le capitaine ? Il n'eut pas le loisir de le vérifier, on le tirait vers la plage arrière. Un soubresaut du bâtiment déstabilisa ses agresseurs. Il vit distinctement les quatre marins perdre leur assise et tomber au ralenti, suivis par la silhouette filiforme du mousquet qui décrivit un gracieux arc de cercle avant de sortir de son champ de vision. Il se cramponna au plat-bord, enfonçant les pinces qui lui servaient de mains dans le bois tailladé. À quelques mètres devant un scaphandrier de cauchemar s'agitait de façon grotesque, essayant de lui faire comprendre quelque chose. Il vit un treuil, une grosse chaîne reliée à une poulie. On voulait probablement lui montrer la sortie. Il leva une pince. « Compris ! Okay ! » Pourtant il n'arrivait pas à se décider, il ne pouvait pas enjamber le plat-bord, quelque chose le lui interdisait, quelque chose le retenait à bord de l'épave. Un peu de suie pénétra dans le casque, le faisant tousser. Il avait chaud, très chaud. La cuirasse devenait aussi brûlante qu'un fond de marmite. Il se déplaça, échappant aux flammes qui lui léchaient le ventre. Bon sang ! Qu'attendait-il ? Ornoz avait déjà quitté le bord, Sirce l'avait sûrement suivi de peu, alors ?

Il se retourna. Hypnotisé par le spectacle des marins s'entr'égorgeant pour la possession d'un youyou. L'un des bossoirs soutenant l'embarcation céda d'un coup, la chaloupe se retourna, laissant choir ses passagers. David éprouva une soudaine nausée. Combien avaient pu prendre la fuite ? Combien de canots les nains avaient-ils renversés ? Les planches du pont s'incurvaient dangereusement sous ses semelles, il fallait bouger. Il marcha vers le treuil. Au moment

où il se baissait pour saisir les maillons de la chaîne d'ancre, son regard fut attiré par un tas de toile qui tremblait spasmodiquement. D'anciennes voiles probablement, dont on avait tenté de se servir pour étouffer l'incendie. Il faillit poursuivre son mouvement quand une étincelle fusa dans son cerveau. Retrouvant péniblement son équilibre, il piétina vers le tas de chiffons trempés, inclina le buste et retourna le ballot d'un revers de pinces. Thérèse poussa un hurlement strident. Elle était recroquevillée sur le sol, les mains serrées sur les oreilles, la jupe relevée autour de la taille. Elle avait perdu l'une de ses chaussures vernies, et sa socquette nue, déchirée par une écharde, laissait voir la plante de son pied rose. Elle hurla une nouvelle fois, les yeux dilatés, terrorisée par l'aspect du monstre de métal verdi qui se penchait sur elle. Avant que David ait pu se faire reconnaître, elle s'enfuit à quatre pattes, remuant comiquement ses fesses moulées par la petite culotte souillée de suie. Elle courait sans se soucier du danger, piquant droit sur les flammes. David pivota laborieusement, fit sauter les loquets et releva la trappe dorsale du scaphandre, après quoi il bascula le casque sur ses charnières, dégageant son visage.

« Thérèse ! » Il dut répéter trois fois son appel avant que sa voix ne parvienne au cerveau de la fillette. Totalement hébétée, elle le fixait, la bouche ouverte. Un filet de salive unissant ses lèvres noircies.

« Thérèse ! Viens ! »

Ce qu'il faisait était complètement fou, il en avait parfaitement conscience. Sous ses semelles à crampons la dunette craquait comme un tas de fagots dans l'âtre. Enfin la gamine récupéra assez de présence d'esprit pour se relever et courir à sa rencontre. Elle avait les pupilles effroyablement dilatées par la peur, et ses narines palpaient de manière dyspnéique.

« Écoute ! cria-t-il pour dominer les ronflements du brasier, c'est un scaphandre de sauvetage. C'est notre seule chance de salut. Il est assez large pour un adulte et un enfant, du moins je pense. Tu vas monter, t'asseoir derrière moi et passer tes bras autour de mon cou. Tu as compris ? »

Elle hocha la tête. Il dut l'aider à grimper dans l'armure tout en essayant d'assurer la stabilité de la machine. Lorsqu'elle fut derrière lui, il lui demanda de baisser la tête et de tirer l'abattant de la trappe d'accès.

Il entendit les loquets claquer avec un certain soulagement.

« Tu as bien fermé ? »

Elle ne répondit pas mais crispa les doigts. Sa respiration emplissait la carapace, sifflante, affolée. David fit quelques pas. Le centre de gravité s'était légèrement déplacé, rendant la machine moins stable qu'auparavant. Le heaume n'était pas assez large pour leurs deux têtes et Thérèse fut obligée de se tenir le nez collé sur les omoplates du jeune homme.

« J'ai mal aux jambes », gémit-elle d'une voix enfantine alors qu'il saisissait la chaîne d'ancre entre ses pinces.

« Passe-les devant, lâcha-t-il en se concentrant sur la descente, noue-les autour de ma taille et ne bouge plus. »

Il s'efforçait de ne pas la brusquer. Il suffisait qu'elle pique une crise de nerfs alors qu'il se trouverait sur le flanc du vaisseau, pendu au-dessus du vide par la seule force de ses pinces, pour qu'elle lui fasse perdre le contrôle du scaphandre. Ils ne résisteraient ni l'un ni l'autre à une chute de quarante mètres...

Il réussit enfin à enjamber le plat-bord, les mâchoires nickelées des tenailles crochées aux maillons de la chaîne, et entama son mouvement d'oscillation au-dessus de la houle de mains raidies, tel le balancier d'un pendule. Les palpeurs-relais collés à ses doigts transmettaient fidèlement chacun de ses gestes aux articulations de métal qui reproduisaient sa pantomime avec une demi-seconde de retard. Thérèse pleurait dans son dos, inondant sa chemise ; ses bras se crispaient avec tant de force autour de la gorge de David que le jeune homme respirait avec difficulté. Ils descendaient, maillon par maillon. À certains moments des bouffées de flammes s'échappaient des sabords, léchant la cuirasse pendant quelques secondes, noircissant la vitre du hublot, puis tout rentrait dans l'ordre. Ils arrivèrent enfin au niveau de la coque de fer. Le métal irisé avait viré au rouge à maints endroits, David essaya de s'en éloigner mais sans réel succès. À l'intérieur de l'armure la chaleur avait

atteint le seuil de la fournaise et ils n'inspiraient plus qu'un air brûlant.

« J'ai chaud ! pleurnicha Thérèse. J'étouffe ! Il faut ouvrir la porte !

— Ne bouge pas ! vociféra David. Si tu fais coulisser la trappe nous grillerons vifs ! »

À son grand soulagement elle n'insista pas et il put terminer la descente en paix. Lorsque des coups violents ébranlèrent les jambes du scaphandre il comprit qu'il venait de toucher la surface de la mer. Un bruit spongieux l'avertit du contact avec le sol. Il lâcha la chaîne, recula. Le hublot maculé de suie et d'éclaboussures de vase ne lui permettait guère d'embrasser l'étendue du paysage. Il devina plus qu'il ne vit l'épave du navire, couchée sur le flanc, un panache de feu couronnant la quille d'acier rougeoyante. Plusieurs centaines de nains avaient péri, écrasés par la carcasse de l'ancien voilier. Leurs congénères menaient grand tapage autour de l'armure de sauvetage, martelant la carapace à pleine paume. Ne pouvant baisser la tête, David ne parvenait pas à les voir, seuls les coups redoublés témoignaient de leur présence, éveillant au cœur du cocon de bronze des sonorités de cloche. Il fallait bouger. Le jeune homme décida de croiser et d'écarter les bras devant lui, cisailant l'air avec violence. C'était actuellement le seul moyen qu'il était capable d'imaginer pour s'ouvrir un passage dans la foule haineuse se pressant autour de son ventre. À sa grande surprise la résistance qu'on lui opposait mollit et il put avancer un pied, puis l'autre, sans buter sur aucun obstacle.

Toutefois, si la mer s'ouvrait devant lui, le flot se refermait aussitôt dans son dos, faisant pleuvoir sur la trappe dorsale une averse de poings furieux. « Pourvu que les loquets tiennent ! » se prit-il à penser avec une pointe d'angoisse. Pour la première fois depuis qu'il était à l'intérieur de la cuirasse, il examina le casque. La boussole trônait juste en face de son nez. À gauche se trouvait une horloge de cuivre ayant pour charge d'évaluer les réserves énergétiques du scaphandre, plusieurs cercles concentriques partageaient le temps en jours, heures, minutes. Il nota que le compte à rebours avait déjà commencé et que le potentiel initial de soixante-douze heures était entamé de vingt-

sept minutes. Une plaque émaillée, couverte de petits caractères, énumérait les capacités du « vêtement de survie ». Il apprit ainsi qu'en cas d'extrême danger, il lui serait possible d'électriser les pinces préhensiles, mais que ce raffinement diminuerait son autonomie d'au moins quatre heures à chaque fois. La canule d'alimentation pointait au-dessous de la lucarne de surveillance, comme un tuyau de pipe. Elle n'était guère flexible et David se demanda comment Thérèse y aurait accès puisque le heaume n'était pas assez spacieux pour livrer passage à leurs deux crânes. Il réfléchit une seconde, ne trouva aucune solution satisfaisante et chassa le problème de son esprit. Il était trop fatigué pour venir à bout de semblables dilemmes.

« Où sont les autres ? interrogea soudain Thérèse qui gigotait dans son dos. Mademoiselle, Sirce, la gitane ? »

David esquissa une moue qu'elle ne pouvait voir.

« Le capitaine est descendu, Sirce aussi. Ils avaient des scaphandres. Clithonie devait m'emboîter le pas... Elle attendait Georges-Hubert. La gouvernante était dans une chaloupe avec tes petites camarades...

— Alors elles sont mortes ! constata la fillette d'un ton sans appel. Les nains ne laissent aucune chance aux canots de sauvetage, surtout lorsqu'ils sont pleins de pêcheuses de perles !

— Pourquoi n'étais-tu pas avec elles ?

— Tu le regrettes ? »

Il haussa les épaules, agacé.

« Tu sais bien que non. »

Pendant une demi-heure ils ne dirent plus rien. Le corps moite de Thérèse s'appesantit dans le dos de David alors que, parallèlement, l'étreinte de ses bras se faisait moins rude. Elle avait fini par s'endormir, brisée par les émotions. Leurs respirations se mêlaient, alourdissant l'atmosphère. L'aération, prévue pour une seule personne, était insuffisante, David avait le souffle court et les tempes humides. Les coups continuaient à pleuvoir, faisant tressauter l'armure sans vraiment parvenir à la dévier de sa course. « Plein sud », avait dit le Capitaine. « Deux jours de marche rapide. » C'était faisable, le maniement du scaphandre ne réclamait aucune dépense physique particulière et le poids de la fillette ne pouvait guère être considéré comme

excédentaire. Somme toute les choses se présentaient plutôt bien. Alors qu'il se répétait cette profession de foi, il tressaillit soudain, mis en alerte par un étrange spectacle. À dix mètres au-dessus de lui en plein ciel une demi-douzaine d'orphelines dérivait, suspendues chacune à un ballon caoutchouteux visiblement gonflé d'hélium, une vessie grisâtre qui leur faisait une bosse monstrueuse et molle entre les épaules. Ainsi la chaloupe de la gouvernante avait, comme tant d'autres, connu un sort funeste. Pourtant, au moment de sombrer, quelques fillettes avaient eu assez de présence d'esprit pour se servir des aérostats portatifs qu'elles utilisaient habituellement lors des séances de pêche. Les baudruches les avaient arrachées à la houle, et depuis elles dérivait au gré des vents, libellules disgracieuses en jupe plissée rose bonbon. Une telle solution ne pouvait toutefois être qu'éphémère, le pouvoir de sustentation des ballons restant forcément limité dans le temps. Au fil des heures les vessies allaient progressivement laisser échapper leur gaz, devenir poreuses. Elles perdraient peu à peu de l'altitude, rapprochant les gamines de la surface de l'océan, de ce tumulte de mains dressées, de doigts crispés, d'ongles ébréchés... David frissonna, écoeuré. Il ne pouvait rien pour elles. Par acquit de conscience il gesticula en hurlant à pleins poumons :

« Le sud ! ALLEZ VERS LE SUD ! »

Thérèse sursauta contre sa colonne vertébrale.

« Qu'est-ce qui se passe ? » gémit-elle d'une voix blanche.

Il lui décrivit la scène insolite qui se déroulait sous ses yeux. La fillette eut un ricanement désagréable.

« Pas la peine de crier, tu sais ! Les ballons ne restent jamais gonflés plus de trois heures. Le plus souvent ils éclatent au bout de trente minutes ! Il y a eu beaucoup d'accidents avec ce matériel. J'ai moi-même crevé deux fois, heureusement c'était au-dessus du pont ! J'en ai été quitte pour une entorse et un genou démis... »

Elle parlait avec un grand naturel et aucune émotion ne faisait vibrer sa voix.

« Ce sont tout de même tes camarades, protesta David, il me semble...

— Elles me détestaient ! rugit Thérèse. Certaines m'appelaient déjà "souillon". Un jour elles sont toutes venues chier dans mon sac de couchage ! Une autre fois... »

Elle s'étrangla et recommença à pleurer. Affreusement gêné, David lui tapota la cuisse, puis, comprenant ce que ce geste avait d'équivoque, rougit jusqu'à la racine des cheveux. D'ailleurs toute cette promiscuité le gênait horriblement. Comment procéderaient-ils lorsque l'un ou l'autre se trouverait assailli par d'irrépressibles besoins naturels ? Oui, comment ? Il grimaça. Voilà qu'au milieu des morts et des épaves, du feu et du sang, il se tracassait pour des questions de protocole et de décence ! Il aurait mérité d'être giflé !

« Tu crois que la porte tiendra ? interrogea brusquement la fillette. Ils cognent drôlement de l'autre côté !

— T'en fais pas ! claironna-t-il avec une assurance qu'il était loin de ressentir, ce caleçon de fer vaut bien un char d'assaut ! »

Thérèse pouffa d'un rire nerveux.

La lueur rouge de l'incendie dansa longtemps sur le fond du ciel. Elle embrasait la nuit, phare sinistre que les autres navires devaient apercevoir des quatre coins de l'horizon. Avec le coucher du soleil la mer s'assoupissait, le martèlement des poings sur la cuirasse avait perdu en intensité. David marchait à l'aveuglette, les yeux mi-clos, rompu de fatigue. La tête de Thérèse ballottait entre ses omoplates, boule soyeuse aux lèvres chaudes. Elle parlait en dormant, balbutiait des bribes de phrases incompréhensibles, s'agitait, puis retombait dans une immobilité lourde, prostrée. David aurait bien voulu s'arrêter, dormir lui aussi, mais il ne savait comment procéder. S'il retirait ses bras et ses jambes des palpeurs l'armure ne risquait-elle pas de s'effondrer ? Il imagina avec horreur la grande statue de bronze vautrée dans la vase, à demi engloutie, pataugeant vainement pour retrouver son équilibre. S'asseoir n'était guère envisageable, Thérèse faussait le centre de gravité, tirant le scaphandre en arrière. Une fois à terre arriverait-il à se redresser ou bien basculerait-il sur le dos comme une tortue ? Cette perspective lui amenait la sueur au front. En désespoir de cause il s'agenouilla, verrouilla les articulations et coupa l'alimentation électrique. Les pales de l'aérateur cessèrent aussitôt de fonctionner et la chaleur monta de plusieurs degrés, transformant la carapace en fournaise. Thérèse gémit de plus belle et s'agita. Elle transpirait elle aussi, mouillant la chemise de David comme un drap de lit un soir de fièvre. Il étouffa une obscénité et chercha une position pour passer la nuit.

Il nota très vite qu'un tel espoir relevait de la gageure. Les boulons le blessaient, les jointures d'acier creusaient douloureusement sa chair, la selle de bicyclette lui irritait l'entrejambe. Pour un peu il en aurait pleuré de rage. Il sommeilla une heure ou deux, changeant perpétuellement de

posture, fuyant la morsure des armatures, des rivets. L'aube le surprit dans un état proche de l'hébétude. La lumière blême coulait par l'ouverture du hublot grillagé comme au travers d'une lucarne, éclairant le casque d'un halo irréel. Pendant quelques secondes il se crut dans la chambre de bonne qu'il occupait lorsqu'il était étudiant, et qu'il s'endormait ainsi le nez dans les livres, un stylo à la main...

« Il fait chaud ! gémit Thérèse. On va s'asphyxier ! J'ai faim ! »

David s'ébroua, poussa la manette du contacteur. Un air humide circula aussitôt au creux de la carapace. La fillette éternua. L'aiguille de cuivre du compte à rebours était bloquée sur 64. Soixante-quatre heures... Deux jours et demi. « Deux jours de bonne marche », avait indiqué Ornoz, mais qu'appelait-il « bonne marche » ? Un pas rapide et cadencé, une foulée de chasseurs à pied ? David et sa passagère, eux, s'enlisaient plutôt dans un piétinement laborieux, à ce train il leur faudrait quatre jours pour rejoindre la terre ! Il n'était même pas question d'envisager pareille éventualité !

« Tu n'as pas faim, toi ? insista lourdement Thérèse, tu crois qu'il y a quelque chose à manger dans cette ferraille ? »

David sourit, s'efforçant de chasser de sa pensée le spectre des heures à venir.

« Oui, mais il va y avoir un problème. La canule est dans le casque. Je pourrais bien sûr baisser le siège pour dégager ma tête mais ça ne servira à rien puisque tu ne pourras pas prendre ma place. Et je ne vois aucun moyen de te faire passer devant. Il faudrait ouvrir la trappe dorsale, et ça !

— Essayons toujours avec le siège...

— Okay ! »

Il manœuvra la manivelle, abaissant la selle d'une trentaine de centimètres. L'inanité du procédé devint aussitôt manifeste, le front du jeune homme restait à l'intérieur du heaume, seuls son nez et sa bouche étaient passés à l'étage inférieur.

« Si tu rentrais ta main dans le casque ? suggéra Thérèse. Tu inspires la nourriture puis tu la craches dans ta paume, ensuite tu me la passes par-dessous ton aisselle...

— Tu me prends pour un homme-serpent ? »

Elle rit.

« Essaye quand même ! »

Il dégagea son bras des palpeurs, tenta de l'introduire dans la boule de fer vitrée. Seuls les doigts passaient, la paume – à plus forte raison le poignet – restaient bloqués dans le torse évidé de l'armure.

« Évidemment, conclut sentencieusement Thérèse, ça n'a pas vraiment été conçu pour ça ! »

Ils ne desserrèrent pas les dents pendant cinq minutes, absorbés par leurs ébauches stratégiques.

« On est idiots ! clama soudain la fillette. Il n'y a qu'à faire comme les oiseaux !

— Comme les oiseaux ?

— Mais oui ! La mère va chercher la nourriture dans son bec et l'enfourne directement dans le bec des petits ! Tu saisis ?

— Tu veux dire... ?

— Mais oui ! Tu remplis ta bouche à la canule, puis tu tournes la manivelle pour abaisser le siège au maximum. Je passerai ma tête sous ton bras et je recueillerai ce que tu cracheras !

— Quelle élégance ! Et vous fûtes élevée au couvent ma chère ?

— Idiot ! Si tu commences à faire le difficile pour ça, je me demande ce que tu diras quand il s'agira de faire pipi ! Parce que je suppose que ton taxi est bien sûr dépourvu de toilettes, je me trompe ?

— N... non. Mais en principe nous n'absorberons pas de liquides. La pâte nutritive-hydratante est constituée d'agents superprotéinés totalement assimilables. Il ne devrait pas y avoir de déchets. Du moins en théorie...

— Okay ! Sinon faudra se boucher le nez ! Alors, on passe à table tant qu'on a encore de l'appétit ou quoi ? »

Il s'exécuta. La vivacité de Thérèse lui mettait du baume au cœur. Elle ne paraissait pas avoir pleinement conscience de la situation dramatique dans laquelle ils se trouvaient plongés. Peut-être était-ce mieux ainsi ?

Il happa l'embout caoutchouté entre ses dents, aspira longuement. Au début rien ne vint, puis une étrange bouillie

grumeleuse envahit sa cavité buccale, distendant ses joues. De la main droite il actionna la manivelle et tourna le visage au maximum, en rentrant le cou dans les épaules. Pendant ce temps la tête de Thérèse essayait tant bien que mal de se frayer un chemin sous son aisselle droite. Elle peinait en soufflant, faisant appel à toute la souplesse de ses vertèbres, s'arc-boutant, tirant, griffant, pinçant, tordant...

« Ça va ! » souffla-t-elle enfin.

David sentit la bouche chaude, grande ouverte, se poser sur ses lèvres et il retint un frisson. Il desserra les dents, se vidant dans la gorge de la petite. Il l'entendit s'étrangler, tousser. La langue de Thérèse s'activait, nettoyant son menton râpeux.

« En plus c'est même pas bon ! » grogna-t-elle en reprenant sa position initiale.

Ils recommencèrent l'opération trois fois de suite. Au fil des minutes David était gagné par le doute. La gosse – parfaitement consciente du trouble qu'elle faisait naître – ne s'en amusait-elle pas intérieurement ?

Il préféra ne pas trop poursuivre dans cette voie, et c'est avec un certain soulagement qu'il mit le scaphandre en position de marche.

Ils n'échangèrent pas une parole de toute la matinée. L'atmosphère était à nouveau tendue. Il faut avouer que le martèlement incessant des gnomes qui venait juste de reprendre, y était pour quelque chose. Peu après un orage éclata, déversant des trombes d'eau, transformant le bournier en un marécage infernal. Les pieds de l'armure plongeaient dans cette mélasse putride avec d'horribles bruits d'évier.

« Zut ! s'exclama Thérèse. J'ai reçu une goutte ! Il pleut à l'intérieur. C'est tout mouillé sur le côté... »

David jura. Les joints de caoutchouc des articulations étaient tous à moitié pourris, l'humidité pénétrait la mécanique. Il songea avec angoisse aux batteries et aux circuits électriques. Que se passerait-il si l'installation venait à griller ? Si les fusibles sautaient ? Si... À aucun moment Ornoz n'avait évoqué la possibilité d'effectuer une quelconque réparation.

Le ciel avait viré au gris sombre et de grands éclairs le déchiraient au milieu d'insupportables détonations. Thérèse

serrait la poitrine de David comme si elle avait l'intention bien arrêtée d'étouffer le jeune homme.

« J'ai peur ! gémit-elle entre deux roulements de tonnerre. On va être foudroyés ! »

Un instant plus tard elle avoua piteusement : « J'ai fait pipi dans ma culotte. » Mais David n'avait guère le loisir de se pencher sur ses états d'âme. Il naviguait à l'aveuglette, fouettant les gnomes à grands revers de pinces, disputant le scaphandre à la glu du sol. « L'eau s'est infiltrée partout, songeait-il sombrement, demain l'oxydation entamera son travail de paralysie : elle soudera les pièces coulissantes, raidira les jointures, bloquera les rotules. Il ne faut plus nous arrêter sinon nous ne pourrions pas repartir ! »

Une goutte cascada, froide, le long de son nez. Aussitôt suivie d'une seconde, puis d'une troisième, plus lourde.

« Thérèse ! ordonna-t-il en espérant que sa voix ne paraîtrait pas trop hystérique, prends un chiffon, éponge tout ce qui est mouillé. C'est très important !

— Mais je n'ai pas de chiffon..., pleurnicha la fillette.

— Sers-toi de ton chemisier, de ta jupe, de ta culotte ou de n'importe quoi ! » vociféra-t-il au comble de l'exaspération.

Elle obéit en reniflant, se dépouilla de son corsage et frotta consciencieusement les jointures du scaphandre. Une heure après l'orage s'était éloigné, mais Thérèse ne cessa pas de boudier pour autant. L'horloge affichait le chiffre 59 alors qu'ils n'avaient guère parcouru plus de quinze kilomètres. David se sentait au bord de la crise nerveuse.

Le soleil monta haut dans le ciel, muant le marécage en un champ de vapeurs pestilentiellles. Sensibles au brouillard, les nains fermèrent les yeux, cessant du même coup leur pilonnage. Ce fut le seul avantage du déluge.

La pluie ayant lavé le hublot, David disposait à présent d'une qualité de vision nettement améliorée. À travers le quadrillage des barreaux protecteurs il avisa soudain une forme sombre couchée au beau milieu des gnomes. Son cœur rata un battement. C'était l'un des scaphandres de sauvetage. Profondément enfoui dans la boue, il n'offrait au regard que sa face dorsale. En se penchant David constata que le métal en

était curieusement irisé, bleuâtre, et que certaines pièces avaient fondu comme sous l'effet d'une intense chaleur. Les boulons avaient coulé, se changeant en de curieuses larmes rigides. Les articulations, elles-mêmes, paraissaient soudées au chalumeau. Tout l'aspect du scaphandre avait subi une sorte de gauchissement, de déformation générale qui n'était pas sans rappeler ces petits personnages de chocolat moulé qu'on oublie parfois au soleil, et qu'on retrouve ensuite transformés en gargouilles. Il fit part de ses inquiétudes à Thérèse qui profita de l'occasion pour sortir honorablement de sa bouderie.

« C'est la foudre ! s'exclama-t-elle. Je te l'avais dit ! Il a été foudroyé pendant l'orage. C'est un miracle qu'il ne nous soit pas arrivé la même chose ! Tu penses, un tel tas de ferraille ! Ça doit attirer les éclairs aussi sûrement qu'un paratonnerre ! Qui c'est ? » David ne répondit pas. Depuis un moment l'interrogation dansait sur ses lèvres. Oui, qui était-ce ? Sirce ? Clithonie ?

Il se pencha, essayant de retourner l'énorme masse du bout de ses pinces, mais la statue fuyait, coulant un peu plus profondément dans la vase. À la fin il éclata en imprécations. « Je n'y arrive pas ! Bon sang ! Il ne fait que glisser. » Si seulement il avait pu plonger son regard dans la bulle glauque du hublot frontal...

« Tu perds du temps », constata fort judicieusement la fillette.

David se redressa, fou furieux. Sirce peut-être ?... Ou Clithonie ? Comment savoir ? De toute façon il ne pouvait plus rien pour ELLE.

L'aiguille de cuivre marquait 57. Il se détourna, reprit sa marche pesante, faisant jaillir des geysers de boue à chaque foulée. La boussole indiquait toujours « plein sud », mais aucune ombre à l'horizon ne trahissait la proximité de la terre.

Trois heures après le brouillard s'évapora et les nains reprirent leurs agressions. David ferma les yeux, adoptant une conduite de parfait somnambule. Un peu plus tard il urina dans son pantalon.

Chaque coup résonnait dans le cerveau de David comme la vibration d'un gong de chair vive. Au début il n'y avait pas prêté attention ; puis les secousses permanentes, les gifles, les chocs ébranlant le scaphandre avaient commencé à se répercuter le long de sa colonne vertébrale, s'amplifiant d'une vertèbre à l'autre, vrillant sa nuque telle l'onde destructrice d'une explosion souterraine. La migraine était venue ensuite, le scalpant jusqu'aux sourcils, irradiant sous ses paupières, au fond de son nerf optique. De vieilles névralgies dentaires se réveillaient. Il en avait été surpris, toutes ses dents ne s'étaient donc pas reconstituées ?

Dans son dos, Thérèse semblait fiévreuse. Elle frissonnait et se blottissait comme un animal frigorifié. La nuit tombait une nouvelle fois, et avec elle la température. Le blindage de l'armure était glacé. Il y avait bien un système de chauffage interne, mais la notice spécifiait que son utilisation grevait largement le potentiel énergétique du costume de survie. David s'était donc abstenu, d'autant plus facilement que l'aiguille de cuivre frôlait maintenant le chiffre 48.

N'en pouvant plus, il fit s'agenouiller la cuirasse, verrouilla les articulations et cala sa nuque sur le repose-tête fixé au fond du casque.

Ils avaient fait deux haltes pour manger selon la technique mise au point par la fillette, mais David avait eu le plus grand mal à aspirer la pâte nourricière. Quelque chose semblait obstruer la canule. Un grumeau solidifié peut-être. Il n'avait pas osé en parler à sa compagne. De toute manière les vivres n'allaient pas tarder à manquer, l'approvisionnement n'étant prévu que pour UNE SEULE personne. Avant de sombrer dans l'inconscience il vit l'image de la grande statue de bronze à demi digérée par le marécage. Sirce ? Clithonie ? Ornoz ? Georges-

Hubert ? Puis l'obscurité descendit sur son esprit, engourdisant toute manifestation intelligente.

Quand il se réveilla, il constata avec horreur que, la veille, dans son épuisement, il avait omis de couper le circuit électrique. Les batteries avaient fonctionné toute la nuit, faisant tourner le moteur au ralenti durant près de huit heures ! Huit heures d'énergie irrémédiablement gaspillée ! Son équilibre nerveux était si précaire qu'il sanglota comme un enfant. Mise au courant, Thérèse s'efforça de le consoler du mieux qu'elle put. « Quarante heures ! disait-elle. C'est un jour trois quarts ! On n'aura pas besoin d'autant. Je suis sûre que la terre apparaîtra avant midi ! Tu verras, dès qu'on aura pu courir aux cabinets en toute tranquillité on arrivera même à se persuader que c'était un beau voyage ! »

À peine avait-elle fini sa phrase que les poings des nains s'abattirent sur la cuirasse, l'emplissant d'un impossible roulement de tambour. La course reprit, monotone, désespérée. Ils avançaient, curieux fœtus de chair ballottés au creux du ventre blindé, l'homme et la femme, l'adulte et l'enfant, l'ancien vieillard et la toute jeune fille...

La rouille qui recouvrait à présent les rotules du scaphandre ralentissait les mouvements de façon inquiétante. Déjà les jambes articulées ne s'abaissaient plus qu'au milieu d'un concert de stridences suraiguës.

Vers le milieu de la journée Thérèse poussa un hurlement rauque et se mit à gesticuler comme si une couvée de serpents venait d'éclore au centre de l'armure. Elle ne répondit aux questions de David que par des jappements, des soubresauts et des larmes. Un mot jaillit enfin de ses lèvres déformées par la douleur : « Une crampe ! »

Le jeune homme verrouilla la machine qui tanguait affreusement sous les sauts de carpe de la fillette, et actionna la manivelle pour baisser le siège.

« Où as-tu mal ?

— À... À la cuisse... Là... Ça fait un nœud !

— Essaie d'étendre la jambe au maximum. »

C'était plus facile à dire qu'à faire. Il lança sa main droite en arrière et planta ses doigts dans la chair douce qu'il s'appliqua à

pétrir systématiquement. Il sentait la saillie des jeunes muscles durcis, les spasmes des tendons. Thérèse grinçait des dents, se cognant la tête à la trappe dorsale. Il eut peur qu'elle ne perde le contrôle d'elle-même, ne fasse sauter le loquet de sécurité et ne bondisse à l'extérieur, fuyant l'invraisemblable posture à laquelle elle était contrainte depuis plus de trente-trois heures. Mais elle parvint à se dominer, se contentant de planter ses ongles dans le dos de David.

« Ça va mieux ! souffla-t-elle au bout d'un quart d'heure de massage, j'ai moins mal... »

À l'instant même où elle prononçait ces mots, une gerbe d'étincelles illumina le ventre du scaphandre et David reçut une puissante décharge électrique dans la main gauche. Thérèse hurla, terrifiée, et se mordit le poignet, ce qui était chez elle un signe de grande confusion. David n'osait plus remuer. Il finit par repérer un fil à demi fondu qui pendait sur le côté droit de la cuirasse, tel un serpent de caoutchouc carbonisé. Point n'était besoin d'être grand clerc pour deviner ce qui s'était passé. En gesticulant comme une possédée Thérèse avait donné du pied dans l'installation électrique, arrachant l'un des câbles vitaux qui sillonnaient la mécanique. Une sueur glacée lui nimba le front. Il propulsa sa tête dans la bulle du casque, chercha l'aiguille de cuivre. Le chiffre percuta son estomac avec la force d'un gant de boxe : 10 HEURES ! Ils avaient court-circuité une batterie ! Désormais le scaphandre ne disposait plus que d'une autonomie d'une dizaine d'heures... Six cents malheureuses minutes pour rejoindre la terre ! Une aumône, une gageure... Il fit part de la nouvelle à la fillette qui se rétracta comme un escargot.

« C'est de ma faute ! murmura-t-elle. Mais j'avais si mal... »

David lui tapota le genou en signe d'apaisement.

« On n'y peut rien tu sais, alors à quoi bon se mettre martel en tête ! »

Son fatalisme bon marché n'avait rien de convaincant. Il débitait sa prière creuse dans le seul but d'entendre le bruit de sa voix, comme un condamné à mort qui, à l'instant où le bourreau abaisse le commutateur de la chaise électrique,

s'applique à dénombrer les rivets qui jalonnent l'accoudoir de son fauteuil.

Avec d'infinies précautions il isola le câble calciné, puis agita bras et jambes pour tester les capacités de réponse du vêtement de survie. Les pinces n'obéissaient plus, les coudes – bloqués à quarante-cinq degrés – semblaient avoir choisi le parti de l'immobilité. David n'insista pas. Les genoux seuls se pliaient aux exigences des impulsions dynamiques. Il n'en demandait pas plus. Pour s'interdire de penser il compta les pas, transforma les enjambées en centimètres, en mètres, puis en kilomètres. Contre sa tempe gauche l'aiguille de cuivre cliquetait sur son ressort à spirale et il devait mobiliser toute sa volonté pour feindre de l'ignorer. Thérèse pleurait doucement, quelque part sur le trajet de ses vertèbres dorsales, et ses larmes laissaient deux auréoles humides de part et d'autre de son échine, deux taches fraîches où se diluait la sueur. Alors qu'il sombrait dans l'hébétude la voix de la fillette monta dans sa nuque, grêle et tremblotante.

« On va mourir, hein ? »

Il aurait voulu répondre par une plaisanterie pleine d'humour mais il ne trouva rien, son cerveau tournait à vide, brassant du vent.

« Il faudrait que je te dise quelque chose, reprit-elle en butant sur les mots, quelque chose de moche. De vraiment moche...

— Tu crois que c'est le moment ?

— Oui, tout à fait...

— Alors c'est pour une confession ?

— Oui...

— Laisse tomber, je sais déjà ce que tu vas dire. »

Elle eut un hoquet de surprise.

« Tu sais déjà ?

— Oui, je crois. Le sabotage... C'est toi qui as stérilisé les sacs de semence, n'est-ce pas ?

Il la sentit se raidir contre ses reins. Elle avait les paumes glacées et les doigts durs. En lui coupant l'herbe sous le pied il avait commis une erreur, à présent elle se rétractait, tout son

corps trahissait l'hostilité. Bête chaude et souple une seconde auparavant, elle devenait pesante et froide comme une statue.

« Je n'ai pas l'intention de te faire un sermon, tu sais ! » murmura-t-il en regardant le ciel s'assombrir au-dessus du hublot. Elle se laissa aller...

« Je ne voulais pas devenir une souillon ! cracha-t-elle hargneusement. Je ne voulais pas récurer leurs pots de chambre, éponger leur pissat ! Je... Je ne pensais pas que le bateau ferait naufrage. Pas de cette façon-là. Je croyais que le capitaine changerait de cap, que nous jetterions l'ancre près d'une île, qu'il nous faudrait des mois et des mois pour revenir à l'orphelinat, que... »

Un sanglot lui ferma la bouche.

« Laisse tomber, chuchota David brusquement fatigué. Tu ne pouvais pas prévoir que tout le navire prendrait feu. De toute manière j'aurais fait la même chose à ta place...

— C'est vrai ?

— Juré. Mais le produit ?

— Facile. Volé aux ouvriers qui sont venus assainir les caves de l'orphelinat. Il y a deux ou trois mois... Tu m'en veux ?

— On n'a plus vraiment le temps pour ces choses-là, non ? »

Elle n'insista pas et le silence emplît à nouveau le scaphandre. David chassa la révélation de son esprit, il ne voulait pas jouer au juge. Thérèse avait risqué cent fois sa vie au milieu des nains, cela ne lui octroyait-il pas quelques privilèges ? Dossier classé. Il ne voulait plus en entendre parler.

Les pieds de l'armure pesaient des tonnes, la boue se changeait en colle. Les bruits de succion qui accompagnaient leur avance prenaient peu à peu une sonorité obscène. Que feraient-ils lorsque la mécanique s'immobiliserait définitivement ? Resteraient-ils recroquevillés à l'abri du ventre de métal attendant que la mort leur ferme les paupières ? Ouvriraient-ils la trappe, jaillissant au milieu de la foule des gnomes avides pour un dernier sprint ? Il n'en savait rien. Ce serait long et douloureux, probablement. Une agonie sans gloire, sans panache. Un ensevelissement progressif dans la tourbe et l'urine...

Il fallait penser à autre chose. N'y avait-il pas, quelque part dans l'un des recoins de cette grande carcasse, un tiroir secret où dormait une fiole de cyanure à l'usage des naufragés définitivement égarés ? Il ricana sottement, cala sa nuque sur l'appui-tête et sifflota un petit air lancinant au tempo funèbre.

Les jambes du scaphandre fouillaient la vase de plus en plus difficilement. Les rotules grinçaient comme les roues d'un wagon sur une portion de voie désaffectée. Chaque nouveau pas était un arrachement, l'armure peinait, pachyderme à l'agonie, statue moribonde qui lutte vainement pour échapper à son socle... Et les poings ! La grêle de poings, la mitraille de poings, criblant le ventre, les cuissards, les jambières. Séisme permanent et douloureux. Une gerbe d'étincelles fusa dans le casque, noircissant le hublot. La canule d'alimentation se contracta comme un sphincter, crachant son contenu au visage du jeune homme. Des coulées de bouillies grumeleuse s'insinuèrent dans les boîtes de connexions, changeant les câbles électriques en couvée de courts-circuits. À l'étage inférieur Thérèse se débattait, lacérant la chemise de David. En un ultime spasme énergétique le scaphandre se mit soudain à courir, labourant le cloaque à grandes enjambées. Une odeur de roussi et de caoutchouc fondu envahit l'habitable. « C'est la fin ! » songea David à demi aveuglé, et il tâtonna pour atteindre la manivelle de descente.

« Ça brûle ! piaillait Thérèse. Fais quelque chose, ça prend feu ! »

Mais il n'y avait plus rien à faire. La statue de bronze entamait sa dernière charge, piétinait les nains, broyait les os. Véhicule fou, elle rendait l'âme en une ultime explosion de bielles. Les palpeurs se changeaient en ventouses de feu, roussissant les poils et la peau du conducteur. David se rejeta en arrière, dégageant ses bras, remontant ses cuisses sur son ventre. N'étant plus actionné le scaphandre cala, puis bascula en avant dans un geyser de vase. Le nez de David heurta le verre grillagé de la lucarne, qu'il étoila de sang. Il y eut encore une ou deux contractions puis la statue rendit l'âme, sa grande aiguille de cuivre bloquée sur Zéro.

« La boue entre ! gémit Thérèse. Regarde ! Ça coule des jointures... »

Elle avait raison, l'armure faisait eau de toute part tel un sous-marin fracassé par la pression. Le début d'incendie avait eu raison des bourrelets d'étanchéité et la cuirasse n'était plus qu'un vieux fût troué, une épave...

David s'efforça de bouger. Ses mains dérapaient dans le limon, s'emmêlaient dans la toile d'araignée des fils électriques inutiles. Une intolérable douleur vrillait son cartilage nasal, ses yeux ruisselaient de larmes et ses narines de sang. Il étouffait. Thérèse s'agrippait à ses hanches, le chevauchait avec l'énergie du désespoir, lui interdisant tout mouvement. Il réussit enfin à l'écartier.

Ils restèrent ainsi, curieusement imbriqués, haletants, le regard rivé à la trappe dorsale. Leurs respirations avaient pris une étrange sonorité métallique, l'air avait un goût de rouille et d'iode.

La fillette effleura les loquets du bout des doigts, provoquant un sursaut du jeune homme.

« Tu es folle ! Tu sais ce qu'il y a de l'autre côté ?

— Les nains...

— Oui, les nains ! Tu veux finir écartelée ?

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? On ne peut pas rester là !

— Je ne sais pas. »

La boue suintait par toutes les ouvertures, obstinément, accumulant au fond du scaphandre un matelas putride et nauséabond d'une écœurante mollesse. Il fallait prendre une décision.

« Il n'y a aucun moyen de parlementer ? hasarda David. On peut leur promettre des offrandes, l'un de nous deux resterait en otage et...

— Tu rigoles ? coupa Thérèse. Après ce qu'on leur a fait ? Après le coup de la coque chauffée à blanc ? »

Le silence emplit la cuirasse, seulement troublé par l'écho de leurs souffles. *Le silence ?* David tressaillit. Il venait seulement de prendre conscience qu'aucun poing ne martelait plus le bronze depuis qu'ils étaient vautrés dans le limon. Il en fit la remarque à sa compagne.

« Ça peut vouloir dire deux choses, observa la fillette, soit nous avons quitté la mer, soit ILS se taisent pour nous *faire croire* que nous sommes échoués sur une plage, en sécurité, et nous amener à sortir...

— Quelle théorie te semble le meilleure ?

— Aucune. Il faut s'en remettre à la chance. De toute manière est-ce qu'on a vraiment le choix ?

— Non.

— Je vais sortir la première. S'ils sont au-dessus de nous tu auras peut-être le temps de refermer la trappe.

— Pourquoi toi en premier ?

— Parce que je suis juste contre la porte. Et puis parce que tout ça est de ma faute. Allez, salut ! Pas de pleurnicherie ni de grandes déclarations... Je suis aussi allergique à *l'humour désespéré*, ne te creuse pas le crâne pour trouver quelque chose de "drôle" ! »

Elle fit sauter les verrous un à un, peinant pour faire coulisser les tiges de métal faussées par les innombrables chocs des jours précédents. Les barres se dégagèrent avec un raclement sinistre, libérant les crampons. Une minute plus tard l'accès de la trappe cessa d'être protégé. David était glacé, raidi. Sa langue, horriblement sèche, s'agitait dans sa bouche comme une bête étrangère. Il vit la main de la fillette se poser sur l'abattant, les tendons du poignet saillir sous l'effort...

Le panneau bascula, laissant pénétrer l'éclat rouge du soleil couchant. David ferma les yeux, poignardé jusqu'au fond des pupilles par cette lueur de sang. Il sentit Thérèse se dresser, esquissa un geste pour la retenir. Déjà elle le dominait, posait un pied à l'extérieur...

Rien ne se passait. Elle demeurait là, cambrée, avec son corsage en lambeaux et sa jupe déchirée. Son petit mufle boudeur tourné vers l'horizon... Le vent jouait dans ses haillons de naufragée, dénudant ses cuisses marbrées d'ecchymoses. David s'assit avec la curieuse impression d'émerger d'un cercueil.

« Regarde ! » exulta Thérèse.

Ils étaient échoués aux abords immédiats d'une plage de sable blanc. Le soleil coulait au ras des nuages, allumant des

reflets sur les contours de l'armure abattue. À une centaine de mètres en contrebas les nains leur montraient le poing, furieux.

La course des dieux aveugles

Ils dormirent dans un trou de sable au sommet d'une dune affaissée. Le vent souffla toute la nuit, les recouvrant d'un linceul blond et poudreux qui irritait la peau. Au matin ils longèrent la plage, le regard tourné vers le sol avec l'espoir d'y relever enfin les traces d'un autre rescapé. Les nains suivaient leur déambulation, ponctuant chacun de leur pas de gestes obscènes ou menaçants, mais ni David ni Thérèse ne leur accordèrent un seul coup d'œil. Vers midi, ils butèrent sur la carcasse à demi enfouie d'un scaphandre échoué. L'abattant de la trappe d'accès grinçait dans les bourrasques comme un vieux panneau publicitaire. La coquille de bronze était vide et aucun indice ne permettait de se faire une idée quant à l'identité de celui qu'elle avait transporté. Si on avait laissé un message sur le sable, le vent qui labourait la grève l'avait effacé depuis longtemps...

Pendant plus d'une heure ils usèrent leurs cordes vocales en appels et cris divers, mais personne ne leur répondit. Déçus, fatigués, l'estomac dans les talons, ils s'écroulèrent au pied d'un monticule et fermèrent les yeux, abandonnant leurs corps amaigris à la morsure du soleil.

« On ne peut pas rester là éternellement », releva Thérèse au moment où David somnait dans l'engourdissement du sommeil, « on va mourir de faim. Il faut trouver un village, une maison... »

C'était l'évidence même, mais David n'avait pas envie de bouger. Privé de la boussole vivante qu'était devenue Sirce, force lui était d'avouer que l'espace l'effrayait. Il gagna un léger sursis en suggérant à la fillette de récupérer la poche d'alimentation du scaphandre anonyme. Celui ou celle qui les avait devancés n'avait peut-être pas, en effet, utilisé ses réserves dans leur totalité ? La théorie se révéla payante, et ils purent

aspirer quelques bouchées de pâte grumeleuse qui, si elles ne calmèrent pas les élancements de leurs viscères, eurent le bonheur de leur redonner un certain dynamisme.

À la nuit tombante ils s'enfoncèrent entre les dunes et ne découvrirent aucune autre armure. Qui était mort ? Qui avait abordé ? Qui s'était perdu ? Les questions restaient sans réponse...

Ruminant de sombres pensées, ils se lancèrent dans une errance somnambulique n'obéissant à aucun critère rationnel. L'obscurité les enveloppait de son haleine humide et froide. Ils débouchèrent enfin dans une lande dont l'herbe rase leur mordit cruellement la plante des pieds. Ils marchèrent trois heures, puis s'effondrèrent dans un trou de sable, incapables d'aller plus loin...

Pendant un long moment David retourna dans sa mémoire l'image du scaphandre foudroyé, fondu, qu'il n'avait pas pu arracher à la boue. La victime de la décharge ne pouvait être que l'une des deux personnes les ayant précédés, Thérèse et lui, lors de l'abandon du navire : c'est-à-dire Sirce ou le capitaine Ornoz. Clithonie n'avait probablement abandonné l'épave que beaucoup plus tard... En admettant qu'elle ait pu le faire, bien sûr, ce qui restait loin d'être évident.

Malgré son épuisement, ou justement à cause de celui-ci, David dormit très mal cette nuit-là. À deux reprises il fut victime d'étranges hallucinations. Il rêva d'abord qu'une troupe invisible les entourait, puis que plusieurs personnages se succédaient au-dessus de lui, comme des médecins au chevet d'un malade.

« *Ils sont morts ?* » chuchota une voix qui lui était curieusement familière mais qu'il ne parvint pourtant pas à identifier.

« Non, répondit un timbre féminin, mais le processus est déjà entamé, regardez sa peau ! Enfin, tout cela n'a plus guère d'importance à présent... »

David s'agita, luttant pour chasser les ombres. Une fraction de seconde, une image idiote traversa son esprit : Celle de la madone de jouvence dont il avait partagé la couche à la Cité des Oracles ! Elle était vêtue d'une blouse blanche, et lui enfonçait un thermomètre médical dans la bouche...

Il s'éveilla à l'aube, claquant des dents, les membres brisés par les courbatures. Il faisait très froid et une nappe de brume épaisse s'étirait au niveau du sol. Il perçut tout de suite une présence dans son dos, s'assit en gémissant et découvrit Sirce, agenouillée au milieu des herbes aplaties. Elle avait le visage gris et creux. Ses yeux, brillants de fièvre, luisaient d'un éclat anormal au fond de ses orbites. Bien qu'il ne voulût pas se l'avouer, elle lui fit peur... Il voulut lui demander des explications, lui raconter leur voyage, comme le font généralement les naufragés... dans les livres. Mais il comprit très vite qu'elle ne l'écoutait pas. Elle paraissait... transfigurée, illuminée à la manière de ces mystiques frappés par la béatitude d'une révélation inaccessible au vulgaire.

« Écoute, souffla-t-elle enfin, *nous avons réussi !* Je suis partie en reconnaissance... J'étais si impatiente de savoir...

— Tiens ! Elle est pas morte ? bâilla Thérèse qui venait de sortir du sommeil, qu'est-ce qu'elle a ? Elle est shootée ou quoi ?

— Tu n'as pas vu Clithonie ? interrogea fébrilement David. Et Ornoz ? Nous avons croisé un scaphandre abattu sans pouvoir le retourner. J'ai cru que c'était toi, ou la gitane... Bon sang, je suis si content que... »

Sirce le saisit aux épaules, l'étreignit avec un enthousiasme avide.

« *Nous avons réussi !* répéta-t-elle les yeux pleins de larmes. L'île d'Eli ! Nous sommes sur l'île d'Eli ! Les dieux ont guidé nos pas ! Viens voir ! »

Elle le tira par le poignet, le forçant à se redresser d'un bond. David gémit, les reins bloqués par l'humidité du sol. Sirce contourna un monticule et se figea, le doigt pointé sur un ancien panneau métallique à demi naufragé au centre d'un buisson de ronces. Malgré la rouille et sa dentelle d'oxydation on devinait encore l'image d'un cercle traversé par deux traits parallèles : l'un blanc, l'autre noir...

« *Le signe !* triompha la jeune femme. Rappelle-toi ! »

David fronça les sourcils. Il se souvenait effectivement de l'étrange pantomime des sectateurs d'Homakaïdo, ce ballet grotesque truffé de charades...

« Il y avait ce symbole, énuméra-t-il machinalement, et d'autres choses encore : une terre stérile, je crois, des aveugles tâtonnants, un feu brillant d'une lumière insoutenable... »

Thérèse bâilla bruyamment, le ramenant à la réalité.

« Il faut se mettre en marche ! haleta Sirce, Homakaïdo est tout proche, je le sens ! » David hocha la tête. L'aspect du carré de métal le décevait. Il avait imaginé une stèle majestueuse érodée par les siècles, un monolithe noir et luisant chu d'outre-espace, il découvrait les restes d'un banal panneau indicateur tordu et rouillé par les intempéries, mais peut-être était-il un tantinet trop romantique ?

Déjà Sirce avait repris son avance, fendant les herbes d'une foulée impatiente. Ils lui emboîtèrent le pas, les paupières lourdes de fatigue. David ressentait un désagréable pincement

au cœur. Il ne saurait jamais ce qu'étaient devenus les autres, il en avait l'intuition. Il n'y a que dans les romans que les naufragés se retrouvent tous sur la même grève, prêts à entamer dans le dynamisme et l'espoir une vie fruste, sauvage et saine...

Ce fut Thérèse qui, la première, distingua la silhouette de l'homme. Il se tenait assis sur une vieille chaise bancale, face à la mer, le corps affaissé et les cheveux blancs. Dans son dos on devinait la masse inégale d'une cahute à demi avalée par les ajoncs. Plutôt une niche qu'une maison, faite d'un ramassis de cailloux scellés à la tourbe.

« Tu crois qu'il nous donnerait à manger ? » s'inquiéta la fillette.

David ne sut que répondre. L'inconnu offrait il est vrai, l'image du plus parfait dénuement. Sirce refusa catégoriquement toute prise de contact.

« Je ne veux pas manger, déclara-t-elle avec aigreur, il faut développer nos sens par l'ascèse ! Songez que nous entrerons bientôt dans un sanctuaire ! Que nous paraîtrons peut-être DEVANT LES DIEUX ! Vous devriez vous purifier ! »

Elle fit une pause, puis ajouta :

« Enfin, si vous ne pouvez pas vous dominer, allez-y, je vous attendrai à l'écart en méditant... »

David haussa les épaules et prit Thérèse par la main. Il devenait de plus en plus évident que le contact avec Sirce était rompu.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du solitaire, un bruit insolite leur emplissait les oreilles. C'était une sorte de vibration sourde, un murmure obstiné, une chanson rageusement fredonnée à lèvres closes. Quelque chose que David ne put s'empêcher de trouver menaçant. Instinctivement il ralentit le pas et plissa les paupières. Malgré la faible luminosité due au brouillard, il surprit un nuage instable autour de l'homme assis, une nuée de minuscules points noirs en suspension dans l'air. Sa main s'abattit sur l'épaule de Thérèse, l'arrêtant dans son élan. À présent le son leur vrillait les tympans.

« UN ESSAIM ! chuchota David. Ne va pas plus loin. Des guêpes peut-être... »

À ces mots le vieillard parut sortir de sa somnolence et inclina la tête dans leur direction. David retint à grand-peine un cri de saisissement : les insectes – des abeilles plus précisément – grouillaient sur son crâne et ses joues, sortant en vrombissant de ses narines ou de sa bouche grande ouverte. L'essaim avait formé des nids duveteux sous ses aisselles et entre ses cuisses. Sa poitrine elle-même disparaissait sous une carapace bruisante. Du miel coulait de la commissure de ses lèvres, en longs filaments crémeux, poissant son menton et son cou. Avisant les naufragés, il leva doucement la main.

« N'avancez plus ! Elles ne vous connaissent pas, elles pourraient prendre peur et vous attaquer. Ne faites pas de mouvements brusques et asseyez-vous à l'écart... »

Il parlait sans remuer les mâchoires et sa voix sifflante, pareille à celle d'un ventriloque, semblait toute proche. N'osant tourner les talons et s'enfuir comme il en avait envie David obtempéra, aussitôt imité par la fillette que le spectacle fascinait visiblement. À nouveau la voix jaillit en un puissant murmure :

« Qui êtes-vous ? La lande n'est pas si fréquentée d'ordinaire, il y a bien soixante ans que je n'ai pas vu un de mes semblables ! Seriez-vous pèlerins par hasard ? Dans ce cas vous êtes sur le bon chemin... »

C'était une invite à la confidence. David entreprit de raconter aussi brièvement que possible le naufrage et la marche hallucinante qui en avait découlé. Il parlait sans élever le ton, inquiet du fourmillement aérien de l'essaim qui tantôt se rapprochait, tantôt s'éloignait, tissant autour de l'étrange vieillard un brouillard aux volutes sonores.

« Et vous ? lança soudain Thérèse. Qu'est-ce que vous faites sur votre chaise, des abeilles plein la bouche ? Elles ne vous font pas mal ? »

L'homme sourit, faisant déborder le miel qui emplissait sa cavité buccale.

« Je suis un homme-ruche. Non, elles ne me piquent pas. Et la gelée qui coule le long de ma gorge me nourrit sans que j'aie à faire un seul geste. Tu comprends ? En biologie on appelle ce phénomène une communauté nutritive.

— Ça vous est venu comme ça ? C'est une maladie ? »

David s'agita, mal à l'aise. L'insolence de l'orpheline ne risquait-elle pas d'indisposer leur curieux interlocuteur ? Il s'imagina un bref instant assailli, fouaillé par des milliers de dards, et une goutte de sueur zigzagua le long de sa colonne vertébrale.

« Non, ce n'est pas une maladie, rétorqua l'homme-ruche avec patience, je suis une créature des dieux aveugles, l'un des derniers survivants du paradis. Je suis un monde à moi tout seul. Un univers en réduction, si tu préfères... »

Puis il se tut, et n'ouvrit pas la bouche pendant un long moment, comme ces vieux qui s'assoupissent brusquement au milieu d'une phrase, et passent de la veille à l'inconscience sans même changer de position. Thérèse se tourna vers David en se tapotant la tempe de l'index. Le jeune homme dut froncer les sourcils pour la ramener à plus de mesure. Il allait lui suggérer de battre en retraite quand la voix sifflante perça le bourdonnement des insectes :

« Avez-vous faim ? Vous avez fait naufrage disiez-vous, et je parle, je parle... Allez dans la hutte, vous y trouverez du miel. Je stocke parfois des surplus de production. Une manie : je n'aime pas gâcher. Restaurez-vous. Le soleil ne se lèvera pas, quand les petites auront regagné le nid nous pourrons parler... Allez, et pas de gestes brusques surtout ! »

Sans se faire prier, David et Thérèse amorcèrent un mouvement tournant en direction de la cabane. Ils se déplaçaient avec d'infinies précautions, attentifs à ne commettre aucune fausse manœuvre, décomposant chacun de leurs pas tels des soldats égarés au milieu d'un champ de mines. Ils se trouvèrent enfin devant l'entrée de la niche de pierre, et s'y engouffrèrent à quatre pattes. Leur interlocuteur n'avait pas menti : une multitude de récipients couvraient le sol, calebasses, pots ébréchés, vieilles cuvettes, jarres fêlées. Tous remplis à ras bords d'une crème épaisse et blonde, parfois solidifiée en banquises de sucre. Ils se ruèrent sur cette provende, se barbouillant les mains et le visage d'une colle odorante au goût de fleur. Ils durent bientôt s'arrêter, la gorge en feu, les doigts soudés aux bords. Il faisait nuit. Dehors le nuage bourdonnant avait cessé son vol pour recouvrir le corps du vieillard d'une

gaine soyeuse et bruissante. Ses bras, ses jambes, son torse, disparaissaient sous l'amalgame du cocon d'insectes, seuls ses yeux et sa bouche échappaient encore à l'ensevelissement. David se demanda comment on pouvait supporter le contact de ces millions de pattes sans devenir immédiatement fou. Ils quittèrent l'abri en multipliant les remerciements.

« Ce n'est rien ! Ce n'est rien ! protesta l'homme-ruche. Je ne suis qu'un spécimen bien imparfait. Ah ! les dieux, nos maîtres, ont donné naissance jadis à des créatures autrement achevées ! »

David déglutit...

« Vous... Vous parliez tout à l'heure de "dieux aveugles"... Pourquoi cette... infirmité ? On imagine mal des divinités affligées de maux humains.

— À cause du cataclysme. Quand la foudre s'est abattue sur l'Éden, tous ont fui : créatures et créateurs... Tous ceux qui avaient pu échapper à l'anéantissement. Je les ai vus passer. Oui ! moi, l'homme-ruche. Je les ai vus tituber, nos maîtres, nos dieux, les yeux brûlés par la flamme, les mains tendues, aveuglés, misérables... Ils couraient vers la mer, avec – dans le dos – la boule de feu qui dévorait tout... Ils se sont enfoncés dans les vagues, au sein des abîmes. Mais un jour ils reviendront ! Un jour ils émergeront de l'océan pour reprendre possession de leur territoire. Ils arriveront, ruisselants, avec leurs pupilles mortes, opaques, tâtonnants pour trouver leur chemin, pitoyables et magnifiques... Et je les guiderai !

— VOUS LES GUIDEREZ ? couina Thérèse.

— Oui ! haleta le vieillard. Depuis des années je pose des jalons... Le long de la route. Regardez derrière vous ! »

David tourna la tête en grimaçant, ses vertèbres cervicales paraissaient aussi grippées qu'un vieil engrenage. Il finit par distinguer un bloc de calcaire échoué au milieu d'une touffe de chardons. On en avait grossièrement érodé la surface, s'attachant à mettre en relief une série de points qui dessinaient un zigzag sans grande valeur artistique. Thérèse fit la moue.

« C'est quoi ?

— Une borne ! exulta l'homme-ruche. Une borne en écriture Braille ! Ainsi ils pourront retrouver le chemin malgré leurs

yeux morts ! Rejoindre la cité ! Homakaïdo... En se fiant à leurs doigts, à leur toucher... »

Il parut une seconde sur le point de suffoquer, puis retomba dans sa léthargie. David et Thérèse en profitèrent pour s'éloigner à reculons.

Totalement indifférente Sirce ne leur posa aucune question.

Ils reprirent leur course silencieuse, butant de loin en loin sur les curieuses bornes semées par le vieux aux abeilles. David éprouvait une sensation de malaise diffus. À deux reprises il s'arrêta, persuadé qu'on l'observait, mais ne put détecter aucun regard derrière le paravent des hautes herbes... Le brouillard qui stagnait, gommait l'horizon, accentuant du même coup l'impression de claustrophobie.

Au bout d'une heure la lande se clairsema et leurs semelles frôlèrent une surface vitrifiée semblable à de la glace. Cela craquait sous leurs poids, se fendillait, s'étoilait en longs réseaux de zébrures. David s'agenouilla.

« C'est du verre ! s'exclama Thérèse. Mince ! On croirait qu'on marche sur un miroir !

— Du sable, expliqua le jeune homme, du sable qui s'est liquéfié sous l'effet d'une chaleur intense. Une explosion par exemple... L'explosion qui a aveuglé les "dieux"...

— Ne traînez pas ! commanda Sirce. Nous approchons, je le sens ! Rappelle-toi : le feu éblouissant de la pantomime ! »

David retint un juron. Un peu plus loin ils dépassèrent un panneau carbonisé en partie fondu, où se devinait encore l'image du cercle rayé de son diamètre bicolore. Puis un groupe de bâtiments émergea enfin de la brume. Une demi-douzaine de hautes tours noircies à l'architecture audacieuse, mais dont l'aspect résolument fonctionnel ne correspondait guère à l'image qu'on peut se faire d'une résidence divine !

Poussé par le vent, un troupeau de dunes avait d'ailleurs en partie pris possession des lieux, engloutissant nombre de constructions de moyenne importance...

« C'est ça ton... "Homakaïdo" ? s'esclaffa Thérèse. Ben zut ! J'imaginais pas les dieux logés en H.L.M. ! »

Sirce s'était figée. Visiblement ébranlée, elle promenait un œil hagard sur les bâtiments de la ville fantôme, comme si elle

doutait soudain de ses sens. David se secoua, marcha vers le plus proche des immeubles. Au moment où il posait le pied sur la première marche de l'escalier il eut encore une fois la certitude qu'on l'observait.

« Hé ! lança la fillette. Regarde ! »

Il obéit. Thérèse se balançait à un panneau indicateur érigé au beau milieu d'un croisement, et dont les flèches de métal cabossé désignaient chacune l'un des bâtiments. Il parcourut instinctivement la colonne d'inscriptions :

S.R.H.I.D.S. Building
O.S.H.A.L.S. Tower
D.A.N.S. Hall
A.C.A.T. Hall...

Cela continuait sur plus d'un mètre, égrenant la localisation des multiples services du complexe. Une cité administrative probablement, ou un centre international de conférences. Quoi qu'il en fût, rien qui ne sentît particulièrement l'encens et les cierges... Il pénétra dans la tour. Si le sable avait peu à peu enseveli le dallage de marbre, le mobilier par contre semblait avoir relativement peu souffert de la catastrophe. Bien que constellés de griffures, les fauteuils restaient capables d'accueillir le poids d'un corps sans immédiatement tomber en poussière. Il fit quelques pas vers la réception... et s'immobilisa, foudroyé par l'évidence.

Pendant une interminable seconde il fut hors du temps, hors du monde, suspendu dans les limbes du cosmos, puis Thérèse lui secoua la main, le rappelant à l'ordre.

« T'es malade ? Qu'est-ce que t'as vu ? Dis ? »

Devant le mutisme du jeune homme elle s'efforça de déterminer la direction de son regard, mais elle ne vit rien que de très banal : un mur à la peinture défraîchi où s'étalait une grande inscription en lettres métalliques :

A.P.A.R.R. Hall
Association des Partisans de l'Application
du Rayonnement réunificateur

« Va chercher Sirce ! balbutia David d'une voix altérée. Vite ! »

Sans plus s'occuper de la fillette, il courut vers un tableau d'affichage. La plupart des notes de services avaient pâli jusqu'à devenir illisibles, mais il finit par mettre la main sur une brochure qu'un coussin avait protégée des assauts de la chaleur. La première page s'ouvrait sur la mention A.P.A.R.R., surmontée du sigle rencontré dans la lande : un cercle rayé de deux traits, l'un blanc, l'autre noir. Au-dessous, trois lignes dactylographiées rayaient le papier jauni :

Demain, 6 juin 1995, le Pr Hiro-Ito Homakaïdo donnera une conférence de presse au cours de laquelle il exposera ses toutes dernières conclusions relatives à l'emploi des rayonnements antirejet. Le débat aura lieu à 11 h 30 dans l'amphithéâtre B, dans le grand hall du centre de l'A.P.A.R.R.

David pivota sur lui-même, faisant hurler le sable sous ses semelles. Sirce arrivait, il lui tendit la brochure... Il se sentait soudain empli d'une hargne incompréhensible, liquidatrice.

« Tu as compris ? attaquait-il sèchement. Tu as compris ? Tout se complète : Homakaïdo, les dieux aveugles, le sigle, le rayonnement... »

Pris d'une subite furie iconoclaste il se jeta sur les piles de revues entassées sur les présentoirs, les faisant voler en tous sens. Elles se désagrégeaient sous ses doigts, s'effritaient, retournaient à la poussière. Au moment où il se ruait sur le dernier tourniquet, un titre en lettres grasses le stoppa dans son élan aussi radicalement qu'un direct au foie.

« Le Pr Homakaïdo, l'un des maîtres de l'A.P.A.R.R. Hall, déclare à la tribune des Nations unies : "À l'heure du plus grand péril je ne prononcerai qu'un mot, *réunification*, le mot qui résume tout !" »

Il éclata d'un rire hystérique :

« Regarde ! hoqueta-t-il. Voilà pourquoi nous avons fait tout ce chemin, pour retourner à la source de la légende ! Enfin, tu

ne vois pas ? *Les maîtres de l'A.P.A.R.R. Hall*, par une simple confusion phonétique, sont devenus *les maîtres de la parole* ! *Le mot qui résume tout* n'est pas une quelconque formule magique, mais *un simple slogan* ! Quant à Homakaïdo, il s'agit tout bonnement du patronyme d'un savant ! »

Sirce le fixait, les yeux fous, les lèvres tremblantes.

« Il n'y a pas de dieux au rendez-vous ! renchérit cruellement David. Pas d'Olympe, pas de sanctuaire... Rien qu'un cimetière ! Les décombres d'une organisation scientifique probablement détruite par les forces mêmes qu'elle croyait contrôler. Ta quête mystique s'achève dans les paperasses d'une administration oubliée, dans les débris d'éprouvettes d'un labo englouti ! Et nous avons pris tous ces risques... Tous ces risques... » Il s'essouffait, ses bronches charriaient l'air avec des sifflements de mauvais augure. « Les dieux aveugles ! trouva-t-il encore la force de ricaner. Des blessés, des infirmes victimes de l'explosion finale, et qui se sont noyés en fuyant au hasard... Et la légende, la légende... »

Il se laissa tomber dans un fauteuil, soulevant un nuage de poussière sèche, son cœur heurtait douloureusement ses côtes, le sang battait à ses tempes... Sirce s'était mise à errer à travers le hall d'une démarche de somnambule. Ses yeux ternes ne laissaient plus filtrer la moindre étincelle d'intelligence.

« Tu n'aurais pas dû lui parler comme ça ! protesta Thérèse. Tu ne vois pas qu'elle n'a plus toute sa tête ? »

Elle s'assit en tailleur au pied du fauteuil et s'absorba dans la contemplation d'une écorchure zébrant son genou gauche.

« D'ailleurs toi non plus tu n'as pas l'air d'aller très bien », observa-t-elle soudain d'un ton circonspect.

David voulut protester, leva une main... Mais il était fatigué, si fatigué...

Le sommeil le surprit sans qu'il en ait conscience, et sa tête roula sur son épaule, fauchée par l'épuisement. Bien plus tard dans la nuit, Thérèse le secoua sans ménagement et il se dressa, grelottant, perclus de douleurs...

« Ce n'est pas le moment de dormir ! chuinta la fillette. Je suis sortie dehors pour... enfin bref, tiens-toi bien ! Y a de la lumière au sommet de la tour ! Tu entends ? Mince tu deviens

gâteux ! En haut du bâtiment : il y a une pièce illuminée, comme la cabine d'un phare !

— Où est Sirce ?

— Sur la place. Elle ne répond plus quand on lui parle, le “paradis” n’a pas l’air de l’épanouir vraiment. Viens, il faut aller voir là-haut...

— Mais il y a au moins soixante étages !

— L’ascenseur fonctionne, j’ai essayé ! Dépêche-toi ! »

Déjà elle le tirait par la main, il se laissa faire en maugréant. Elle le poussa dans l’étroite cabine poussiéreuse, se haussa sur la pointe des pieds pour presser le dernier bouton. La capsule ne mit pas plus de dix secondes pour atteindre l’ultime niveau. Le battant s’effaça en sifflant, dévoilant la rotonde d’une salle de réunion en grande partie ensablée. Une chose étrange occupait le centre de la pièce : une sorte d’arbre aux contours humanoïdes, un entrelacs de racines tordues, noircies et desséchées. Un fœtus végétal de la taille d’un homme. David fit quelques pas. Chercha l’appui d’une chaise.

« ... Vous pouvez vous asseoir, fit l’arbre en ouvrant les yeux, il y a si longtemps que j’attendais le passage d’un visiteur... Je vous ai vus arriver cet après-midi, j’ai enclenché le groupe électrogène en espérant que vous comprendriez le message... Je m’appelle... Non, en fait cela n’a aucune importance. Je vais plutôt vous raconter une histoire, une histoire que je me raconte tous les jours depuis près d’un siècle... L’histoire d’Homakaïdo. »

« ... Je pense que vous avez en grande partie reconstitué l'enchaînement des faits », murmura l'homme-plante après un long moment de silence, « tout cela n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire.

« Il y a aujourd'hui une centaine d'années, alors que les menaces de guerre s'appesantissaient chaque mois davantage sur la Terre, un savant asiatique du nom d'Hiro-Ito Homakaïdo imagina de réconcilier l'homme avec l'univers en donnant naissance à une race nouvelle qui serait comme une synthèse écologique, et dont chaque individu constituerait un véritable résumé de la nature, c'était un mystique cela va sans dire. Il voyait là l'unique moyen d'abolir les différences, d'amener l'homme à un stade de conscience cosmique supérieure, et de préserver la paix. Pour ce faire il fonda l'« Association des Partisans pour l'Application du Rayonnement réunificateur », et une grande partie de la communauté scientifique mondiale le suivit dans cette voie. Sa méthode reposait sur l'emploi d'un procédé inédit. Une irradiation autorisant les greffes les plus incompatibles, supprimant tous les phénomènes de rejet et ouvrant du même coup la porte aux interpénétrations les plus folles... Les séparations, les cloisons isolant jusqu'alors les espèces, les plantes, les minéraux, les animaux, *les hommes*, s'écroulèrent... La *réunification* commençait... Il fit d'ailleurs de ce terme son credo biologique : *Le Mot qui Résume Tout*.

« Partant d'observations très communes sur les associations symbiotiques et les communautés nutritives, il généralisa, amplifia... Il choisit d'installer les locaux du centre de recherches sur l'île d'Eli, dont le nom lui semblait l'expression même de la réunion des contraires.

« L'entreprise devait être de courte durée. En effet, deux ans à peine après le début des travaux, une mutinerie éclata...

« Oh ! personne n'avait prévu la réaction des enfants nouvellement débarqués, les nurses moins que quiconque. Le complot s'était tramé au centre des bassins de sable, sous les anneaux des portiques, dans le grincement régulier des balançoires... Ils se ruèrent à l'aube, dévalant les couloirs des laboratoires avec des hurlements de peaux-rouges, brisant tout sur leur passage, martelant chaque appareil, chaque tableau de commande, avec les outils de jardinage mis à leur disposition. Véritable marée de sandales, ils pataugèrent au milieu des courts-circuits, forant leur trouée jusqu'à la grande salle des ordinateurs où beaucoup moururent électrocutés.

« Ce fut une houle hurlante, un raz de marée dont la plus haute vague aurait mesuré un mètre dix. Ils lynchèrent les psychologues, les biologistes, à coups de pelles, de seaux, comme des fourmis viennent à bout d'un mulot. Quand les aînés donnèrent l'ordre de dispersion le feu se répandit sur les bâtiments de l'île d'Eli, telle une nuée de sauterelles rouges. Alors le centre indépendant de symbiose écologique cessa d'exister... Les jours suivants la chasse s'organisa, dans cette atmosphère de cruauté hypnotique propre aux enfants. Les spécimens furent traqués impitoyablement, inexorablement... Dans les rochers, sur la plage, au cœur de la forêt. Les comptines scandées dans le vent devinrent des chants rouges et mortels, les bandes en shorts : des patrouilles de bourreaux vigilants. Ils marchèrent, insecticides au poing, vaporisateurs de désherbant en bandoulière, les aînés boitillant l'épaule sciée par le poids des fusées défoliantes. Ils quadrillèrent l'île, pulvérisant, semant, injectant une mort végétale, minérale, animale. Ils ne s'arrêtèrent qu'au dernier spasme du dernier spécimen. Alors ils se réveillèrent avec la faim, le froid, la peur de la nuit et de la solitude. Une bonne partie d'entre eux moururent d'inanition et de maladie. Les autres voulurent saccager la cuve à rayonnement enfouie au centre des terres, et périrent brûlés vifs...

« Pour ma part je garde intactes les images du carnage : une rafale qui claque, répercutée à l'infini par les hautes parois de béton de la salle. Un tuyau de caoutchouc fouettant le vide, arrachant l'aiguille à perfusion qui casse net, laissant les deux

tiers de sa longueur à l'intérieur de la veine saccagée. Un flacon sur son support s'étoile au passage d'un projectile. Le sérum perle aux fissures, et la sonde goutte sur le sol... Les fourmis s'écoulaient une à une, formant peu à peu une flaque grouillante, éperdue, s'éparpillant au milieu des pansements, des compresses. Une volée de scalpels pulvérise la vitre de la chambre stérile, des lits sont renversés, des chariots piétinés avec leur chargement encore anesthésié... Des mains fouillent sous les draps, dans les pansements humides et moites. Des ongles cherchent les lèvres des plaies boursouflées, des doigts pénètrent la chair ouverte, faisant sauter les sutures trop fragiles, saccageant des profondeurs chaudes et palpitantes.

« Les bocaliers, les aquariums tombent, éclatent, et les débris de verre sectionnent leur contenu, tronçons pêle-mêle qui se débattent comme s'ils essayaient de se rejoindre : Couleuvres, orvets... Puzzle organique en pleine dispersion. Et puis le feu bien sûr, peut-être provoqué par toute une rangée de scialytiques qui explosent en une gerbe de courts-circuits crépitants.

« J'ai reculé, je crois, et mes épaules ont heurté la porte des toilettes qui s'est ouverte. Le cube d'obscurité fraîche m'absorba. Aussitôt l'odeur acide du désinfectant fit éclater la nausée qui gonflait mon ventre, et me jeta hoquetant sur le premier lavabo. Dans la rapidité du mouvement, ma tête donna contre la glace qui s'étoila. Je restai cramponné à l'émail froid, écoutant le crépitement des flammes et l'éclatement du verre de l'autre côté du battant. Dodge était là, avec les autres, Sarah et puis Buddy, grotesque, nu comme nous tous, effondré sur le siège des cabinets avec son regard dilaté, sa bouche pleine d'abeilles. Comme d'habitude les insectes sortaient de ses narines, grouillaient en plaques velues sur ses joues, ses lèvres, ses dents. Mais cette fois les bestioles avaient senti sa peur, et déjà les cloques de quelques piqûres éclosaient au milieu du réseau des rides. Il suffoquait, déglutissant avec peine le miel qui coulait le long de sa gorge, et qui d'ordinaire suffisait à le nourrir. Quant à Dodge, je le voyais de trois quarts, blême, urinant à grands jets contre le carrelage montant à mi-mur. À chaque saccade un minuscule poisson exotique à rayures

transversales jaillissait de son pénis pour venir mourir sur le sol avec un bruit mou, les ouïes palpitantes. Il souffrait, comprimant ses bourses-aquarium à deux mains. Sarah, elle, me tournait le dos, noyant son visage dans le reflet glauque de la glace tavelée. La couleuvre grise qu'abritait son anus darda curieusement la tête entre ses jambes, hésita, puis s'enroula autour de la cuisse gauche, jarretière écailleuse faussement immobile, prête à regagner son repaire à la moindre alerte, à se tapir, à se couler dans l'étroite galerie chaude et suintante que formaient pour elle les intestins de la jeune femme...

« *Cohabitation homme/animal*, disaient les manuels. *Intégration d'éléments minéraux et végétaux au schéma biologique humain...* C'était au début, tout au début. L'imprimé était long, très long. Une brume de petits caractères où surnageaient deux lignes plus épaisses : *Les détenus politiques auront désormais la possibilité de choisir entre deux modes d'incarcération : a) camp d'internement et de travail, b) participation aux recherches de SYMBIOSE ÉCOLOGIQUE dans un centre d'État, avec réduction du temps de peine de moitié.*

« J'ai signé, comme beaucoup d'autres, cochant de la pointe grasse du crayon réglementaire la case b. On ne s'échappe pas d'un camp d'internement, on meurt avant. Un hélicoptère aux hublots aveugles nous a lâchés, masse d'angoisse puant la sueur et la crasse, au milieu d'une piste de béton jaune, pointillée d'ambulances aux infirmiers armés. Mais cette odeur, ce goût... La mer, peut-être une île. Le bruit du rotor dans mes oreilles m'a empêché de deviner la pulsation sourde de l'océan, ensuite il était déjà trop tard, les ambulances filaient sur la route et...

« Après la prison, les cachots, les chambres-cellules nous ont paru belles, blanches. Si blanches...

« Le principe des greffes ne m'effrayait pas, mon soulagement d'avoir quitté la centrale anesthésiait toutes mes autres pensées... Le lendemain il ne s'est rien passé, ni le surlendemain, ni les jours suivants du reste... Puis, imperceptiblement, notre rythme vital a changé, évoluant vers le végétatif. Attendre. Sans but. Discerner des impressions, des contacts ténus, infimes. Mais peut-être y avait-il quelque chose dans la nourriture qui...

« Vivre nu en permanence, avec la sensation étrange de reprendre possession de son corps. Le soleil qui ne brûle plus la peau, l'herbe qui n'éveille plus aucune démangeaison lorsqu'on s'y vautre un après-midi durant.

« Les greffes sont venues ensuite, progressivement. Les écailles de bois d'abord, s'imbriquant comme des tuiles, pointillant les épaules, le dos, grandissant, s'étendant comme une carapace. Une cuirasse de bois dont les racines plongeaient dans ma chair, une armure que je ne pouvais plus enlever sans m'écorcher vif, et qui faisait parfois naître en moi une vague sensation de claustrophobie. Ensuite, sur mon ventre une peau de bouleau m'a fait homme-arbre. Des ongles et des dents de silex ont été lentement incrustés dans mon épiderme et mes gencives, comme des pierres serties avec parcimonie par un joaillier ganté de caoutchouc aseptisé.

« ... Et le visage à la souriante froideur de la femme en blouse blanche dont les lèvres s'agitaient contre les rides d'écorce de mes tempes, au risque de s'écorcher sur ce bois trop sec (problèmes d'hydratation) où s'accrochaient encore quelques-uns de mes cheveux. "Condensé de la nature, chuchotait-elle avec passion, microcosme écologique. Vous êtes tout cela. Débarrassez-vous de ces stupides notions de pureté raciale, d'intégrité physique. Il faut se vouloir métis. Un métis minéral, végétal, animal..."

« Et ses ongles creusaient des prélèvements dans l'écorce blanche de mes cuisses. "Je vous fais mal ? reprenait-elle alors. Allons ! souvenez-vous de ceci : désormais l'homme sera hybride ou ne sera plus !" Puis sa voix s'éloignait, vers un autre lit, une autre cellule.

« Au bout d'un mois ils m'ont fait connaître Galha. De brèves rencontres d'abord, dans un couloir carrelé de blanc qui puait le désinfectant. Elle ne me regardait jamais, parlait les yeux perdus, vides... Elle racontait : la manifestation pacifiste, l'arrestation... Le jour où elle avait insulté les jurés, la condamnation.

« Ils nous accouplèrent. Sans un mot je me couchais sur son ventre, entre ses hanches dures, là où l'on sentait la peau se tendre sur des crêtes de pierre lisse. Mon oreille percevait alors

les pulsations de la rivière souterraine baignant ses organes. Le flot faisait frémir la chair entre les plaques d'herbe rase que perçaient les mamelons rigides des seins. Le torrent roulait, jaillissait du sexe en cataracte glacée, vous bloquant la respiration. Combien de fois ai-je poussé mon pénis à la rencontre de cette cascade, guettant le moment où le froid liquide me couperait en deux ? Mon pubis se rivait à la fente de Galha, écrasant les myriades de petites grappes qui piquetaient l'intérieur des cuisses, raisin noir émergeant de la touffe de vigne violette tapissant le mont de Vénus... Et le craquement des feuilles, le goût des tiges sous la dent. Je la froissais, la saccageais comme un jardin redevenu sauvage et qu'il faut ouvrir à la serpe. Les grappes s'écrasaient sur mon visage, sucrées, épaisses, et ma bouche entraînait en elle, alors que les guêpes me tissaient au front une couronne duveteuse et frémissante. Son ventre contenait un lac. Les algues tapissaient ses os. Après l'amour, j'aimais l'odeur de vase qui tombait chaque fois sur nous. Je restais immobile, attentif à l'humidité pénétrant mon écorce, gonflant mes bois, m'alourdissant voluptueusement. J'avais l'impression de me changer en arbre mort, en épave flottant à la surface d'un lac. Mon lac... Mais Galha était de terre. Sur tout le haut de son corps, des reins à la nuque, courait une mince fourrure d'herbe verte, drue sous la main. Les doigts pouvaient s'y promener, effleurant la glèbe noire des omoplates, lourde, entêtante. Puis la chair renaissait aux épaules, comme cousue, rattachée au reste par de grands points d'herbe. Le visage était nu, de peau fraîche, blanc. Seul un lichen gris et rêche tenait lieu de chevelure. Les bras et les jambes, eux, ne portaient aucune trace d'hybridation. Quand je l'ai connue, Galha n'abritait encore aucun animal. Elle n'était que minérale, végétale. Plus tard on a implanté une colonie de fourmis au creux de ses reins, mais elle aurait préféré des poissons, des salamandres, des tritons. Elle aurait aimé se sentir habitée, pleine, lourde. Guetter les coups de queue des nageurs invisibles, être comme un aquarium vivant, un aquarium de chair, de terre et d'os. Puis elle a été enceinte, mon dieu ! je m'en souviens : la gestation, l'accouchement et... le nouveau-né. Notre enfant de terre qu'il fallait protéger de la pluie. Un enfant

noir, d'humus, de terreau, qui s'effritait au moindre pas. Trop jeune encore pour être ensemencé... seules quelques touffes d'un vert timide au-dessus du front. Notre enfant de tourbe, trop flou, sans limites, s'éparpillant, dénudé par le vent qui emportait ses bourgeons. Trop fragile. Notre enfant victime d'une averse... Nous l'avons retrouvé un soir, redevenu coulée de boue, s'éparpillant entre les cailloux, désagréé par les rafales d'automne, dissous, liquéfié...

« Puis il a fallu affronter les saisons et l'hiver sur les corps. La pluie, la boue sur les épaules de Galha, qui la faisaient chaque fois se rappeler... et sangloter. La trop grande chaleur, la sécheresse qui changeait son ventre en mare stagnante aux relents de marée...

« Et le bois spongieux pour moi. L'impression d'humidité, la hantise de la pourriture et des champignons. Tous les matins j'inspectais mon écorce, traquant la moisissure, les vers. Dans le vent mes bras grinçaient, la nuit mes jambes travaillaient dans un concert des plus désagréables. Nous vivions dans l'espoir du printemps, des premières pousses...

« Mais il y avait aussi les phénomènes imprévisibles qui tuaient sans remèdes. Une amie de Galha fut victime d'un séisme, un tremblement de terre né à la hauteur du bas-ventre, à l'occasion d'un orgasme. Les secousses s'amplifièrent rapidement, disloquant la craie des hanches, le marbre des reins. Elle roula sur le sol, bloc après bloc, sans qu'on pût tenter quelque chose.

« L'hiver était une dure saison pour les animaux, les insectes mouraient le plus souvent, et l'on se retrouvait le corps couvert de cadavres. À chaque mouvement de tête, je sentais les abeilles mortes cascader dans mon cou, mes yeux.

« Et les aberrations de croissance ! L'extension inexplicable de certaines greffes ! La pierre qui vous gagnait le visage, vous soudant les mâchoires, vous rendant muet, la vitrification des globes oculaires, la cécité crayeuse, la paralysie marbrée... Certaines femmes se réveillaient le matin aux côtés d'une statue figée en une dernière convulsion. Mais il y avait aussi les problèmes de compatibilité surgissant au moment où l'on s'y attendait le moins. Des conflits de territoire entre les animaux,

les bourdons de l'anus revendiquant les aisselles réservées aux fourmilières, déclenchant mille petites guerres hargneuses au milieu de bourdonnements insupportables. Ensuite il n'y avait plus qu'à balayer les cadavres mutilés, aux pattes arrachées, aux ailes émiettées. "De telles querelles sont préjudiciables pour tout le monde !" hurlaient les chercheurs.

« Ils avaient raison, bien sûr, mais comment les éviter ? Comment empêcher qu'une couleuvre lovée au fond d'un vagin ait brusquement envie de gober quelques milliers de fourmis ? Parfois c'était l'homme qui, ne supportant plus de se savoir habité, tentait de se débarrasser de ses occupants. Combien empoisonnèrent les serpents ? Combien jetèrent du poison aux abeilles ? C'était là un symptôme de déséquilibre psychique. Incapable de se laver une fois pour toutes des notions de propriété, d'intégrité, de pureté, certains hybrides finissaient inmanquablement par se sentir amoindris, souillés... Mi-hommes, mi-choses...

« Oui... souvent, la nuit, il me semble revoir la scène finale dans ses moindres détails : Par la porte des toilettes demeurée entrebâillée, l'incendie crachait des volutes de flammèches qui noircissaient le carrelage en s'éteignant... Je fixais mon reflet dans la glace. La texture de la "chair", les nodosités des articulations, faisaient monter à l'esprit l'image d'un arbre brûlé, noirci, rongé... friable. Un arbre à tête crépue, aux jambes racines. Dodge et les autres n'avaient pas bougé. Je savais maintenant que les enfants s'étaient révoltés. Un groupe d'orphelins arrivés depuis peu, et promis aux nouveaux essais de greffes... Un soulèvement soudain, imprévisible, tramé au centre des bassins de sable, sous les anneaux des portiques, dans le grincement des balançoires. Ils s'étaient rués en pleine nuit, marée hurlante, lynchant psychologues, gardes, biologistes. À coups de pelles, de pioches. Comme des fourmis qui viennent à bout d'un mulot par le seul avantage du nombre. Ils anéantirent sans distinction victimes et bourreaux. Ils poussèrent une femme-pierre dans la piscine, sachant qu'elle ne pourrait remonter, ils poursuivirent un homme de glaise à la lance d'incendie, le réduisant à l'état de flaque. Ils jetèrent des

termites sur mon écorce. Je ne sais pas ce qu'est devenue Galha...

« Que dire de plus ?

« Irrémédiablement endommagée, la cuve à rayonnement explosa, vitrifiant la lande sur plusieurs kilomètres. La plupart des techniciens eurent la rétine brûlée par l'éclair. Certains se noyèrent en fuyant l'enfer, d'autres décollèrent au moyen des rares navettes de sauvetage encore utilisables.

« Les quelques spécimens ayant échappé au carnage se cachèrent... Procréèrent. Le temps passa... Les nains qui peuplent la mer sortent tout droit des laboratoires d'Homakaïdo. Ils ne furent que des ébauches, des mutants de premier niveau. Ne croyez pas les gens qui vous diront qu'ils appartiennent à je ne sais quelle planète du système solaire... Ils sont nés ici, mais émigrèrent très rapidement après la guerre, s'appropriant les anciens bassins à demi asséchés par les explosions et les armes thermiques.

« Sur l'île même il ne reste plus grand monde. Moi, ce vieux Buddy, l'homme-ruche, maintenant complètement fou, et qui s'est confectionné je ne sais quelle mythologie de bazar qu'il inculquait jadis aux pèlerins de passage. *“Les dieux ne sont pas encore revenus !”* leur disait-il. *“Repassez l'année prochaine.”* Et ces idiots obéissaient ! Enfin, un jour, plus personne ne s'est présenté, je ne sais pas pourquoi... On a oublié Homakaïdo, on a oublié l'île d'Eli... C'est bien ainsi.

« À présent partez. Je ne suis plus qu'un vieil arbre. Sec, malade, centenaire. J'ai besoin de silence. Vous reviendrez me voir un autre jour, nous parlerons... Ah ! À propos : si vous pouviez penser à monter un arrosoir plein, par la même occasion ?... Je manque d'eau, et à mon âge on n'a guère le courage de bouger... »

David regagna l'ascenseur la tête emplie d'un flou désagréable, un mauvais pressentiment au creux de l'estomac. L'histoire prenait un aspect peu séduisant. Parti à la quête du graal il se retrouvait dans la peau d'un chiffonnier inventoriant les poubelles de la science du bout de son crochet...

Il pressa le bouton du rez-de-chaussée sans en avoir conscience. Dix secondes plus tard le battant coulissa.

... C'est alors qu'il LES vit.

En un éclair il fut assailli par mille sentiments contradictoires : la surprise, l'humiliation, le soulagement, l'envie de rire, celle de pleurer. Un véritable carrousel de décharges électriques courant le long de ses nerfs, court-circuitant ses fonctions vitales. Il se laissa tomber sur un fauteuil, le cœur fou, s'accorda trois longues inspirations avant de relever la tête. Ils étaient toujours là, lui faisant face, sagement assis dans les fauteuils décolorés du hall d'attente. Il y avait la madone de jouvence qu'il avait crue morte, le prêtre poudré en cape de cuir rouge, l'employé du centre de rajeunissement à l'élégance voyante de marchand forain, avec sa moustache calamistrée et son nœud papillon phosphorescent... Sirce attendait à l'écart, prostrée, le regard vide et les poignets entravés par une paire de menottes. Il voulut lui parler, mais le religieux leva la main, le coupant dans son élan.

« Inutile, murmura-t-il de la curieuse voix de femme qu'il aimait à contrefaire, elle ne vous entend plus. Je crois qu'elle est devenue autistique. Elle a très mal supporté la vérité. Je pense qu'elle croyait vraiment rencontrer Dieu au bout du voyage ! C'est une paranoïaque vous savez ? Un cas très intéressant de folie mystique... »

David soupira, le cerveau vide.

« Sincèrement, s'étonna poliment le prêtre, vous ne vous êtes jamais douté de rien ? »

David ouvrit la bouche, la referma. Sa langue pesait une tonne.

« Vous avez été remarquable, reprit le Cyclique aux lèvres écarlates, sans vous nous n'aurions jamais retrouvé la route d'Homakaïdo. C'était réellement une gageure. Une entreprise quasi impossible.

— Ainsi c'est ce que vous vouliez ? souffla David. *Retrouver la piste oubliée ?* Après vous être donné tant de mal pour l'effacer ! Vous êtes incohérent !

— Tssst, tssst... Gardez votre calme “jeune homme”. Ce sont mes prédécesseurs qui ont effacé cet itinéraire, PAS MOI. Des prêtres fanatiques, obscurantistes. Tout le contraire de l'ordre auquel j'appartiens. C'est une très longue histoire, et je ne suis pas ici pour tenir salon. Pourquoi s'est-on attaché à gommer le moindre souvenir du pèlerinage ? Pourquoi tant d'acharnement à détruire les cartes, les récits... les guides ? À vrai dire je ne sais pas. Cela remonte à près d'un siècle. Je suppose qu'en ces époques troublées, le fiasco d'Homakaïdo fut ressenti comme une condamnation divine, la sanction, en quelque sorte, d'un épouvantable blasphème ! Les rescapés du sinistre décidèrent par conséquent d'une purification générale, et les persécutions commencèrent pour s'étendre sur plusieurs décennies. Comme un tatouage obscène, le lieu du péché fut gommé au fer rouge de la mémoire des hommes. Par opposition, on lutta chez les pèlerins pour transmettre, tel un héritage, le secret de l'itinéraire.

« Les anciens maîtres de l'A.P.A.R.R. Hall avaient choisi de se repentir, d'expié, et pour ce faire ils s'efforcèrent d'effacer jusqu'à la dernière trace du scandale. En devenant les Maîtres de la Parole, ils veillèrent jalousement à l'extinction des ultimes braises. Ils mirent à détruire autant d'application qu'ils avaient mis à créer, espérant par cette volte-face racheter leurs crimes passés, et leur folie orgueilleuse...

« Oui, c'est ainsi que les maîtres de la parole devinrent les sentinelles du silence... du moins je l'imagine. Il y eut bien sûr des réfractaires, des luttes intestines, des complots obscurs et

sanglants, des purges incompréhensibles. Enfin, un jour, après bien des morts, le secret fut perdu... Le temps et le sang avait eu raison du sacrilège. Mais le schisme couvait. L'ordre se scinda progressivement en deux confréries : les *muets*, partisans farouches de l'oubli, et les *bavards*, désireux de retrouver la genèse de tant de troubles...

— Et vous êtes évidemment un...

— Un *bavard*, hé ! oui ! Il m'a fallu des années de recoupements, d'études pour découvrir l'existence de la prédiction tatouée sur la poitrine de la momie, au cœur de l'église de cuivre. Je savais d'autre part qu'une folle mystique croupissait dans les geôles des prisons religieuses, qu'elle s'appelait Sirce et que son père avait été l'un des derniers à posséder quelques bribes de la grande vérité. Elle seule était capable de retrouver l'itinéraire perdu. Son savoir, ses contacts, son auréole de martyr... tout allait en ce sens. Il suffisait de la motiver. La réalisation de la prophétie jouerait ce rôle de catalyseur. J'ai pensé que je pouvais utiliser sa démence. Après lui avoir fait greffer, à son insu, un implant sous-cutané fonctionnant comme une balise de localisation, j'ai facilité son évocation. Auparavant nous l'avions fortement "suggestionnée" sous hypnose pour la sensibiliser à votre image, de manière qu'en vous apercevant pour la première fois elle ressente un véritable choc mental, une sorte de... de révélation !

« Il fallait en effet respecter les dates approximatives de la prédiction, rester dans les temps. C'est ce bon capitaine Ornoz, l'un des meilleurs agents de la très fameuse, mais hélas disparue, *Compagnie des Bibles rouges*, qui s'est chargé de vous "recruter". En passant au crible les dossiers des centres de rajeunissement il a isolé votre demande. Votre profil collait parfaitement : vieux, solitaire, démuni, atteint d'une passion pathologique pour les synthèses et les collections... Vous étiez le type même du marginal capable d'accepter la quête sans protester, d'endosser la défroque de messie sans se poser trop de problèmes. L'hameçon du *mot qui résume tout* me semblait un appât de choix auquel vos jeunes et toutes nouvelles dents ne manqueraient pas de mordre...

— Pourquoi tant de complication ? Il suffisait que l'un de vos agents joue le jeu et...

— Non. Utiliser un homme de nos services était trop dangereux. Nous connaissions bien évidemment l'existence des sectateurs d'Homakaïdo mais les infiltrer était trop difficile. Nous ne savons pas de quels moyens d'investigation disposent réellement ces fanatiques spécialisés dans la pantomime-charade. Ornoz nous a parlé de sondages télépathiques, d'hypnose et de drogues de "vérité". Un agent aurait été percé à jour en quarante-huit heures. Il est plus que probable que Sirce et les sectateurs de la Cité des Fêtes vous ont maintes fois sondé, drogué, hypnotisé, pour s'assurer de votre innocence. Voilà pourquoi il nous fallait quelqu'un de vierge, de... transparent !

— Alors vous avez joué la comédie du rajeunissement... Inventé la mort de la madone, répandu la nouvelle en ville.

— C'est cela. Il fallait suivre les différentes étapes de la prophétie, convaincre Sirce que tout se passait selon les lois du destin. La part de risque restait toutefois assez élevée. Nous ne pouvions pas contrôler les réactions de la foule. J'avoue que j'ai souvent tremblé pour vous. Je vous ai suivi pas à pas, me tenant prêt à intervenir en cas de lynchage. Ce fut assez difficile, mais Sirce est parvenue à vous tirer du borbier plus souvent qu'à son tour. D'autres bavures se sont produites au cours du voyage... Des religieux tenus à l'écart de l'opération, ignorant l'importance de l'enjeu, ont tenté de vous éliminer. Cork, notamment, lors de votre passage à la Cité des Fêtes. Il a fallu le mettre au courant, le raisonner *in extremis* avant qu'il ne vous arrête et ne fasse capoter la mission.

— Et le symbio... Ce... Blivier que nous avons trouvé assassiné alors que nous allions lui demander des renseignements ?

— Un espion à la solde des muets, il aurait causé votre perte. Ornoz s'est chargé de lui dès que l'implant nous a appris que vous empruntiez le chemin de la Cité des Ventriloques. Nous savions depuis longtemps qu'il pratiquait le double jeu, fort habilement du reste, et qu'on vous orienterait sur lui...

— Le bateau ?

— Quand nous avons vu que personne ne voulait vous prendre à son bord, nous avons loué cette barcasse en catastrophe, vendu des billets, accepté des passagers. Nous avons peur que vous ne tentiez vous-mêmes la traversée à bord d'un canot de fortune. Le naufrage n'était évidemment pas prévu. Ornoz ne s'en est pas sorti, je le regrette. Il a été foudroyé au moment où nous tentions de le hisser à bord de notre hélicoptère...

— Ainsi vous nous avez toujours suivis ?

— Oui, grâce à la balise-émettrice de cette brave Sirce. Nous avons utilisé pour cela l'un des trois derniers hélicoptères encore en service sur la planète. J'espère que vous goûtez cette marque d'intérêt.

— Mais pourquoi ? Ce déploiement de moyens... Cette machination... *Pour découvrir l'origine d'une légende ?*

— Allons ! Ne soyez pas naïf ! J'en connaissais assez sur les visées du Pr Homakaïdo pour savoir qu'aucun dieu ne vous attendait sur place. Ce n'est pas le mysticisme qui a guidé mon action, à la différence de cette pauvre Sirce qui ne s'en remettra probablement jamais...

— Alors quoi ?

— Venez ici, prenez ces jumelles et regardez vers l'intérieur de l'île, vous apercevrez une sorte de cratère rougeoyant au centre d'une auréole de sable vitrifié... Cette boule de feu c'est la cuve à rayonnement d'Homakaïdo. Le chaudron de sorcière dont l'irradiation supprimait les phénomènes de rejet lors des séances de greffes... Elle est intacte, et il suffirait de peu pour la rendre à nouveau opérationnelle.

— Vous allez reprendre ses travaux ?

— Bien sûr que non ! Qui serait assez idiot de nos jours pour croire que l'homme peut encore désirer s'unir au cosmos ? Non, ce que nous voulons, c'est capter cette formidable masse d'énergie ! La dompter, la canaliser, la détourner de sa fonction initiale... Nous allons faire redémarrer l'industrie, rouler des voitures, voler des avions, tourner les machines ! Voilà un programme autrement grandiose que de transformer l'être humain en "microcosme de l'univers" ! Il n'y a pas de plus beau chant d'amour que le ronronnement d'un moteur, cher

monsieur, et toutes les paroles divines ne valent pas le bruit d'un marteau piqueur défonçant un trottoir !

— Tout était truqué ! balbutia soudain David. Depuis le début ! Tout... »

Le prêtre se secoua, haussa les épaules.

« C'est vrai. La madone n'est pas morte, Sirce n'est qu'une pauvre folle, votre quête un simple repérage... Tout se passe un peu comme à la Cité des Fêtes, vous savez : ce carnaval qui n'est qu'une guerre déguisée... ?

— Le carnaval de fer ?

— Oui, le carnaval de fer... Vous avez participé à un carnaval, rien de plus. Même votre costume n'est qu'un déguisement...

— Que voulez-vous dire ?

— Votre jeunesse. Elle n'est que passagère, momentanée. Dans quelques jours vous allez reprendre votre âge véritable. La fête est finie *monsieur Sat* ! L'orchestre a plié bagage, les confetti sont sales et les serpentins froissés. Il vous faut rendre le masque qu'on vous avait prêté. »

Il se redressa dans le lourd froissement de sa cape de cuir.

« Nous aussi nous partons, soupira-t-il, nous reviendrons plus tard, avec des ouvriers, du matériel. Dans quelques mois. Je ne sais pas si j'aurai le plaisir de vous rencontrer à nouveau... À votre âge, n'est-ce pas, on ne peut guère faire de projets ? Au cas où vous ne seriez plus là à mon prochain passage, je vous salue dès aujourd'hui. Sans rancune ! »

Il tourna les talons, suivi par sa petite troupe silencieuse, la matrone remorquant Sirce dont les poignets entravés cliquetaient sinistrement.

« Vous allez l'interner à nouveau ? protesta David. Laissez-la ici, elle ne gênera personne, elle... »

Mais personne ne prêta attention à ses paroles.

Dix minutes plus tard il entendit le vrombissement d'un hélicoptère traversant le ciel.

David se réveilla en sursaut sous l'effet d'un choc violent. Le cœur fou, il se débattit une seconde entre les bras du fauteuil avant de comprendre que Thérèse venait une fois de plus de lui sauter sur les genoux. Depuis quelques jours elle appliquait systématiquement cette méthode pour le tirer du sommeil, et il commençait sérieusement à se demander s'il survivrait une semaine à un tel traitement.

« Woouuaa ! Ce que t'es vieux ce matin ! » pouffa-t-elle la main devant la bouche. David la repoussa en grommelant, traversa le hall ensablé et pénétra dans les toilettes. Dans la glace tavelée il détailla son visage, tâta les plis distendus du cou, sonda les rides. Les cheveux étaient encore « très bien ». Il ressortit.

« Tu racontes n'importe quoi ! bougonna-t-il. J'ai à peine cinquante-cinq ans. Qu'est-ce que tu diras quand j'aurais repris mon âge véritable !

— Quooiii ? Tu vas encore vieillir ? C'est pas possible, on ne peut pas être si vieux !

— Moi, si !

— Mince, alors t'étais une vraie momie avant que je te connaisse ?

— Exactement. J'ai même passé vingt-cinq ans dans un tombeau. »

Elle le contempla en biais, à la fois émerveillée et méfiante, cherchant à déterminer s'il se moquait d'elle.

N'y tenant plus, dévorée de curiosité, elle s'accrocha à sa manche et susurra, câline :

« Tu me raconteras, dis ? »

David sourit, descendit quelques marches. Il n'y avait pas de vent, le sable les laisserait en paix aujourd'hui. Thérèse revint à la charge, poursuivant son entreprise de séduction.

« Je peux t'embrasser ? »

Il haussa les sourcils, lui tendit sa joue. Elle avait les lèvres collantes.

« Beuaark ! grogna-t-il. Tu es encore allée dévaliser le miel du vieux Buddy ! Tu as la bouche aussi adhésive que les mains des robots de la farandole ! Et puis qu'est-ce que c'est que cette nouvelle manie ? Tu m'embrasses maintenant ?

— Oui. T'es vieux, alors on peut. C'est autorisé. Remarque j'aurais préféré avant ! Mais jeune tu faisais timide... Oui, c'est vrai. Pas très entreprenant, quoi... »

David la laissa jouer aux nymphettes, ne l'écoutant que d'une oreille. Elle était capable de babiller des journées entières, enchaînant affabulation sur affabulation. Il se demanda s'il irait voir l'homme-arbre pour lui apporter l'arrosoir-prétexte autour duquel naissaient quotidiennement d'interminables discussions. Il y avait aussi Buddy, l'homme-ruche, qui tentait vainement de lui faire assimiler le braille pour qu'il puisse le seconder dans la taille des pierres-jalons... Mais David n'avait plus une très bonne mémoire, et Thérèse se révélait dans ce domaine une bien meilleure élève. Déjà elle ne craignait plus les abeilles, et les insectes acceptaient de se poser sur ses joues, ses mains et ses épaules, sans la piquer...

Finalement il décida d'aller au « potager ». Une portion de terrain abrité où poussaient des légumes sauvages fort comestibles. Thérèse passerait probablement l'après-midi à piéger des oiseaux de mer qu'elle transformerait ensuite en de succulents rôtis. C'était une bonne journée. Le soir venu, il s'endormirait le ventre plein, bercé par le babillement cristallin de la fillette.

Demain au réveil il aurait soixante-cinq ans...

Après demain, soixante-dix.

La parenthèse se refermait. Il n'était pas amer. Comme il l'avait soupçonné dès le premier soir, dans le train qui l'amenait à la Cité des Oracles, tout cela n'avait été qu'une tricherie. Un prolongement inutile. Pour rajeunir il faut avoir envie de recommencer... Et il n'avait pas envie de recommencer. Pas pour voir l'essor d'une nouvelle industrialisation, entendre

tourner les machines, vrombir les marteaux piqueurs. *Non !*
C'était décidé. Il irait au « potager »...

Épilogue

David mourut à la fin de l'été, des suites d'une mauvaise insolation. Deux mois plus tard l'île fut envahie par un contingent d'ouvriers et d'ingénieurs qui couvrirent sa surface de canalisations et de réservoirs.

On réaménagea les anciens bureaux du centre administratif. L'homme-arbre et le vieux aux abeilles furent expédiés dans un zoo, mais leur aspect traumatisa à tel point les enfants qu'il fallut bien vite se résoudre à les retirer des cages d'exposition publique. On finit par les vendre à un directeur de cirque qui les incorpora sans peine à son bataillon de « monstres » et de « phénomènes ».

Thérèse, quant à elle, fut capturée par le service de sécurité de la zone industrielle de l'île d'Eli, et confiée sur-le-champ à un garde dont la mission était de la convoier jusqu'à l'orphelinat, où elle prendrait sans retard le poste de *souillon* qu'elle aurait dû normalement occuper depuis plusieurs mois déjà.

Toutefois, lors de l'escale à la Cité des Fêtes, le policier chargé du transfert se fit happer par la farandole. Thérèse en profita aussitôt pour se fondre dans la foule.

On ne la retrouva jamais...

FIN